

UNE AVENTURE DE TOMMY ET TUPPENCE BERESFORD

Agatha Christie

Mr Brown



AGATHA CHRISTIE

Mr. BROWN

Traduit de l'anglais
par Juliette PARY



LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Ce roman a paru sous le titre original :
THE SECRET ADVERSARY

PROLOGUE

Le *Pacific* coulait. Il avait eu de grandes avaries pendant la tempête, et maintenant, bien que la mer fût déjà calmée, le naufrage était imminent. On descendait à la hâte les canots de sauvetage. Les femmes et les enfants, massés aux premiers rangs, attendaient leur tour. Et c'étaient des scènes navrantes de tendresse et de désespoir. Une jeune fille, un peu à l'écart, se tenait immobile. Elle était encore très jeune, dix-huit ans à peine. Elle ne semblait pas effrayée et ses grands yeux graves regardaient droit devant elle.

— Mademoiselle ?

Dans le bruit du vent et des cris, une voix retentit derrière elle. Elle se retourna. Plus d'une fois déjà, elle avait distingué parmi les autres passagers de première classe l'homme qui l'appelait. Sur lui planait une ombre de mystère qui séduisait son imagination. Ce passager ne parlait à personne. Quand on s'adressait à lui, il était prompt à repousser l'avance, et, pardessus l'épaule, jetait nerveusement aux gens, des regards soupçonneux.

En ce moment, la sueur perlait à son front. Il avait peur. Et cependant, il n'était pas de ceux que la mort pût effrayer.

Les yeux graves de la jeune fille rencontrèrent les siens.

Il la regardait avec une sorte d'indécision désespérée.

— Il le faut ! murmura-t-il. C'est le seul moyen ! Vous êtes Américaine ?

— Oui.

— Patriote ?

La jeune fille rougit.

— Vous n'avez pas le droit d'en douter ! Oui. Je suis patriote.

— Ne vous offensez pas. Vous ne seriez pas offusquée si vous saviez de quoi il s'agit. Il faut que j'aie confiance en quelqu'un, en une femme.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on sauve d'abord les femmes et les enfants.

Il jeta un regard autour de lui, et baissa la voix.

— J'ai sur moi des papiers d'une extrême importance. Notre gouvernement prévoit des temps difficiles, et ce document doit aider l'Amérique autant que l'Angleterre. Il faut qu'il soit sauvé ! Si vous le prenez, il aura une chance de salut. Voulez-vous vous en charger ?

La jeune fille tendit la main.

— Attendez. Je dois vous prévenir. Il y a peut-être du danger. Je crois avoir été filé. S'il en est ainsi, vous serez menacée. Aurez-vous le courage de vous charger quand même du document ?

La jeune fille rougit.

— *All right.* Je suis fière d'avoir été choisie. Que dois-je faire quand je débarquerai ?

— Lisez le *Times* ! J'insérerai une annonce, commençant par : « Compagnon de voyage ! » S'il n'y a rien au bout de trois jours, eh bien, vous saurez que je ne suis plus. Vous porterez alors ce paquet à l'ambassade des États-Unis, et vous le remettrez personnellement entre les mains de l'ambassadeur. Avez-vous compris ?

— Parfaitement.

— Dans ce cas, soyez prête. Je vais vous dire adieu.

Il prit sa main dans la sienne.

— Au revoir. Bonne chance ! dit-il plus haut.

Sa main se referma sur le petit paquet enveloppé de toile cirée qu'il lui avait glissé.

Le *Pacific* s'enfonçait de plus en plus. Répondant à l'ordre de l'officier qui dirigeait les opérations, la jeune fille s'avança rapidement pour prendre place dans un canot de sauvetage.

CHAPITRE PREMIER

SOCIÉTÉ DES AVENTURIERS À RESP.

LIM.

— Tommy, mon vieux !

— Quat'sous, ma vieille !

Les deux jeunes gens se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, obstruant, dans leur enthousiasme, la sortie du métro Dover Street. Les adjectifs « vieux » et « vieille » semblaient plutôt déplacés. À eux deux, ils n'avaient pas quarante-cinq ans.

— Voilà des éternités qu'on ne s'est pas vu, s'exclama le jeune homme. Où allez-vous ? Venez prendre une tasse de thé avec moi. On commence à nous regarder de travers – nous barrons le passage aux gens. Sortons, voulez-vous ?

Sur le signe affirmatif de la jeune fille, ils descendirent le Dover Street dans la direction de Piccadilly.

— Eh bien ? demanda Tommy. Où allons-nous ?

La très légère inquiétude qui perçait malgré lui dans son ton léger n'échappa point à l'oreille fine de Miss Prudence Cowley, connue de ses intimes, pour des raisons mystérieuses, sous le nom de « Miss Quat'sous ».

— Tommy, vous êtes dans la purée !

— Qui, moi ? se défendit Tommy, s'efforçant en vain d'être persuasif. Je roule sur l'or !

— Vous avez toujours été un menteur, déclara sévèrement Quat'sous. Quand vous avez eu cet accident d'auto et qu'on vous a soigné dans notre hôpital, vous avez trouvé moyen de persuader à notre infirmière en chef que le docteur vous avait prescrit le vin comme remède tonique, mais qu'il avait oublié de le mettre sur l'ordonnance. Vous souvenez-vous ?

Tommy s'esclaffa.

— Si je m'en souviens ! Elle rageait, la brave femme, quand elle a découvert le pot aux roses ! J'y étais bien, dans cette vieille boîte — grâce à vous, Quat'sous ! Il paraît que maintenant ça ne va plus très fort ? L'œuvre manque de fonds, dit-on ?

Quat'sous soupira.

— On a congédié la moitié des infirmières, moi comprise.

— Alors ? Vous chômez ?

— Oui. Vous aussi ?

— Pas l'ombre d'un emploi depuis que je suis sorti du Génie.

— Ce que vous avait laissé votre père ?

— Dépensé.

— Oh, Tommy !

— Mais non, mon vieux, rien du bambocheur ! Le coût de l'existence, même la plus modeste, suffit de nos jours à épuiser en peu de temps une bourse mal garnie, et si vous ne le savez pas...

— Mon cher enfant, interrompit Quat'sous, il n'y a rien que je ne sache sur le coût de l'existence ! C'est un sujet qui n'a plus de secrets pour moi. Nous voilà devant le salon de thé de Lyon's, et nous paierons chacun pour soi. Pas de réplique !

Et Quat'sous monta l'escalier.

La salle était bondée, et ils durent attendre pour avoir une table. Des bribes de conversation leur arrivaient de toutes parts :

— Figurez-vous, ma chère, qu'elle a tout simplement pleuré quand je lui ai dit qu'en fin de compte je ne pourrais pas lui céder mon appartement ! Mais je vous assure, c'est une occasion unique ! Un modèle d'une grande maison de Paris, Mabel Lewis, l'a acheté elle-même quand elle avait encore de l'argent, mais depuis...

— Quelles drôles de choses on saisit au vol, murmura Tommy. Tout à l'heure j'ai entendu deux bonshommes parler d'une nommée Jane Finn. Quel nom singulier, n'est-ce pas ?

Mais à ce moment deux dames âgées se levèrent, et Quat'sous se glissa rapidement dans un des fauteuils devenus libres.

Tommy commanda du thé et un petit pain. Quat'sous du thé et un toast beurré.

— Séparément, s'il vous plaît, ajouta-t-elle d'un ton sévère.

Tommy s'assit en face d'elle, découvrant une tignasse rousse soigneusement léchée. Sa physionomie, d'une laideur sympathique, était sans contredit celle d'un gentleman et d'un sportsman. Son complet marron venait d'un bon faiseur, mais en danger imminent d'achever son existence.

Ils formaient un couple d'aspect essentiellement moderne. Quat'sous n'avait aucune prétention à la beauté, mais son petit visage spirituel, au menton résolu et aux grands yeux gris, profondément enfouis sous des sourcils noirs, droits comme des flèches, avait du charme et du caractère. Elle portait une toute petite toque vert jade sur sa tête bouclée, et sa jupe un peu usée laissait voir une paire de chevilles très fines. Toute sa tenue était un héroïque effort vers l'élégance.

On apporta le thé, et Quat'sous, s'arrachant à un accès de méditation philosophique, le versa dans les tasses.

— Allons ! dit Tommy, en avalant la moitié de son petit pain, résumons-nous. Rappelez-vous que nous ne nous sommes pas revus depuis l'hôpital.

— Très bien.

Quat'sous, pour se donner du courage, fit honneur à son toast beurré.

— Brève biographie de Miss Prudence Cowley, cinquième fille du pasteur Cowley de Little Missendell, Suffolk :

Miss Cowley abandonna très tôt les joies (et les ennuis) de son foyer natal, et se rendit à Londres, où elle suivit les cours de l'école des infirmières. Pendant sa carrière brillante à l'hôpital, elle retrouva un jour parmi les malades son ami d'enfance, Mr Thomas Beresford (saluez, Tommy !) qu'elle n'avait pas vu depuis cinq longues années. La rencontre fut émouvante ! Peu de temps après, l'infirmière Cowley fut réprimandée par ses supérieurs pour s'être montrée au cinéma voisin en compagnie dudit Thomas Beresford. Congédiée à la suite de la crise économique, la talentueuse Miss Cowley essaya en vain le commerce, les P.T.T. et la sténo-dactylographie. Hélas ! rien. Toujours rien ! Chômage complet ! Et maintenant, Tommy c'est votre tour.

— Eh bien, moi, c'est encore moins que cela ! Diplôme du Génie – recherche d'emploi – et depuis douze longs mois rien – rien que la chasse au travail ! Mais il paraît qu'il n'y a plus de travail, nulle part ! D'ailleurs, je ne suis pas un homme d'affaires !

Quat'sous approuva mélancoliquement.

— Et les colonies ? demanda-t-elle.

Tommy fit un signe de tête négatif.

— Je n'aimerais pas les colonies, et je suis complètement certain qu'elles ne m'aimeraient pas !

— Parents riches ?

Nouveau signe négatif.

— Quoi, Tommy, pas même une grand-tante ?

— Si, un vieil oncle qui roule sur l'or, mais ça ne sert à rien.

— Pourquoi ?

— Il a voulu m'adopter jadis, et j'ai refusé.

— Je crois que j'en ai entendu parler dit lentement Quat'sous. Vous avez refusé à cause de votre mère.

Tommy rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— Oui, ce n'aurait pas été chic vis-à-vis de maman. Vous le savez bien, elle n'avait que moi. Le vieux la détestait, il voulait à tout prix m'en éloigner. Je ne me suis pas laissé faire.

— Votre mère est morte, n'est-ce pas ? dit doucement Quat'sous.

Tommy acquiesça.

Les grands yeux gris de Quat'sous se voilèrent.

— Vous êtes un brave gosse, Tommy. Je l'ai toujours su.

— Ne dites pas de bêtises ! grommela Tommy. Enfin voilà ma situation. Elle est bien près d'être désespérée.

— Et la mienne donc ! J'ai tenu aussi longtemps que je pouvais. J'ai épuisé mes relations. J'ai répondu aux annonces. J'ai tenté n'importe quoi. J'ai tourné et retourné chaque sou. Mais rien ne m'aidera. Il faudra que je revienne à la maison.

— Vous n'en avez pas envie ?

— Naturellement que je n'en ai pas envie ! À quoi servirait-il d'être sentimentale ? Mon père est délicieux – je l'adore – mais vous ne savez pas combien je lui fais peur ! Il a de ces touchants principes d'avant-guerre et il est convaincu par exemple que

fumer est un vice. Vous me voyez au presbytère ! Il a poussé un soupir de soulagement quand je suis partie pour Londres ! Nous sommes sept à la maison, ne l'oubliez pas. C'est horrible ! Rien que des travaux de ménage et des séances d'œuvres de bienfaisance féminines ! J'ai toujours été l'enfant terrible. Je ne veux pas retourner – mais que faire, dites-moi, Tommy, que faire ?

Tommy secoua tristement la tête. Après un silence, Quat'sous éclata :

— De l'argent ! de l'argent, de l'argent ! Je ne pense qu'à l'argent jour et nuit, matin et soir ! Tant pis si je suis mesquine et cupide, mais c'est un fait !

— Je vous comprends ! murmura Tommy.

— J'ai pensé à tous les moyens d'avoir de l'argent. Il n'y en a que trois : hériter, se marier ou en gagner. Le premier est exclu. Je n'ai pas de parents riches. Toutes les vieilles tantes que j'ai sont dans des asiles pour dames de la noblesse ruinées ! J'aide toujours les personnes âgées à traverser les rues, et je ramasse les paquets que laissent tomber les vieux messieurs, pour le cas où ils se trouveraient être des millionnaires excentriques. Mais aucun ne m'a jamais demandé mon nom, et plusieurs ne m'ont même pas dit merci.

Il y eut un silence.

— Bien entendu, reprit Quat'sous, ma meilleure chance est le mariage. J'ai décidé d'épouser un homme riche quand j'étais encore une petite fille. Toute femme de bon sens doit en venir là. Je ne suis pas sentimentale, moi.

Elle s'arrêta, et, d'une voix menaçante :

— Dites-le, voyons, que je ne suis pas sentimentale !

— Certainement pas, confirma Tommy hâtivement. Ce n'est pas au sentiment que vous faites songer les hommes !

— Vous n'êtes guère poli, répliqua Quat'sous. Mais je veux croire que votre intention est bonne. Quoi qu'il en soit, je suis prête – mais je ne rencontre pas d'homme riche ! Tous ceux que je connais sont dans la purée comme moi-même. Mais vous ? Pourquoi n'épouseriez-vous pas une femme riche ?

— Pour la même raison que vous. Je n'en connais pas.

— Ça n'a aucune importance. Vous pouvez en connaître. Moi, si je vois un homme élégant sortir du *Ritz*, je ne peux pourtant pas m'élancer vers lui et lui dire : « Monsieur, vous êtes riche. J'aimerais vous connaître. »

— Voudriez-vous que je le dise à une dame sortant du même endroit ?

— Ne faites pas l'idiot. Vous ramassez son mouchoir, ou vous lui marchez sur le pied, ou autre chose du même genre. Si elle voit que vous brûlez de la connaître, elle sera flattée et s'arrangera pour rendre la chose possible.

— Vous surestimez ma séduction, murmura Tommy.

— Mon millionnaire, au contraire, continua Quat'sous, filerait à toute vitesse ! Non, le mariage est trop difficile. Reste à gagner de l'argent !

— Nous l'avons tenté — mais sans succès, rappela Tommy.

— Nous l'avons tenté par tous les moyens honnêtes, oui. Mais si nous essayions des autres ? Tommy, soyons aventuriers !

— Avec plaisir, répondit gaiement Tommy. Par où commencer ?

— C'est justement la difficulté. Si nous nous rendions célèbres, on nous paierait peut-être pour commettre des crimes !

— Charmant ! approuva Tommy. Surtout de la part d'une fille de pasteur !

— La responsabilité morale, expliqua Quat'sous, ce sont nos parents qui la porteraient, pas nous. Admettez qu'il y a une différence entre voler un collier de perles et être payé pour commettre le vol ?

— Il n'y aurait pas la moindre différence, si on vous prenait en flagrant délit !

— Peut-être. Mais je ne me laisserais pas prendre. Je suis trop intelligente pour cela.

— La modestie a toujours été votre péché mignon, remarqua Tommy.

— Ne me taquinez pas. Revenons à nos moutons. Tommy, pourquoi pas ? Devenons associés ! Formons une société.

— Une société pour le vol des colliers de perles ?

— Ce n'était qu'un exemple. Constituons...

— Voyons, comment appelle-t-on ça dans la comptabilité ?

— Je n'en ai jamais fait.

— Moi, si. Mais je me suis toujours embrouillée, j'ai mis le doigt du côté de l'avoir, et vice versa – finalement on m'a mise à la porte. Ah, j'y suis – une société à responsabilité limitée !

— Les jeunes Aventuriers et C^{ie}, Sté à resp. lim. ? C'est cela que vous voulez, Quat'sous ?

— Ne riez pas. Je sens que ça va rapporter !

— De quelle manière comptez-vous entrer en rapport avec vos futurs patrons ?

— Par annonce, riposta promptement Quat'sous. Avez-vous un bout de papier et un crayon ? Les hommes en ont toujours. Ils les portent sur eux, comme nous la poudre et la houppette.

Tommy lui tendit un carnet vert passablement usé, et Quat'sous se mit à griffonner avec application.

— Commencerons-nous : jeune homme sans emploi, au cœur sensible.

— Par exemple !

— Comme vous voudrez. Mais ça pourrait toucher une vieille fille qui vous adopterait illico, avant que vous n'ayez eu le temps de vous lancer dans des aventures.

— Je ne veux pas qu'on m'adopte.

— J'ai oublié que vous étiez contre l'adoption. Allons, c'était pour vous taquiner. Certains journaux sont pleins d'annonces de ce genre ! Trouvons quelque chose de mieux. Par exemple : Deux jeunes aventuriers à louer. Prêts à n'importe quoi, n'importe où. Salaire élevé. (Il faut qu'on sache à quoi s'en tenir là-dessus dès le début.) Nous pourrions aussi ajouter : « On ne répond qu'aux offres sérieuses », ça se fait quelquefois.

— Je suis complètement sûr que toutes les offres en réponse à une annonce pareille ne seront pas sérieuses !

— Tommy ! Vous êtes un génie. C'est beaucoup plus chic : « On ne répond pas aux offres sérieuses. » Qu'en dites-vous ? Attendez, je vais relire :

Deux jeunes aventuriers à louer. Prêts à n'importe quoi, n'importe où. Salaire élevé. On ne répond pas aux offres sérieuses.

— Qu'en penseriez-vous, si vous lisiez cela dans un journal ?

— Je penserais que c'est l'œuvre d'un fou ou d'un farceur.

— Ce n'est guère plus ridicule que les annonces que j'ai lues ce matin, commençant par « Pétunia, où es-tu ? » et signées « chéri ».

Elle tendit la feuille à Tommy.

— Tenez. Le *Times* nous convient, je crois. Répondre № tel et tel. Ça coûtera près de cinq shillings. En voilà deux et demi.

Tommy, pensif, contemplait la feuille. Ses joues brûlaient.

— Si on essayait vraiment ? dit-il enfin. Essayons, Quat'sous, simplement pour nous amuser !

— Tommy, vous êtes un as ! Je le savais ! Buvons à la réussite !

Elle versa des restes de thé froid dans les tasses.

— Un toast à la Sté des Jeunes Aventuriers ! Hurrah !

Ils déposèrent leur tasse vide avec un rire un peu angoissé. Quat'sous se leva.

— Je dois retourner dans mon appartement princier au Foyer féminin.

— Il est temps, je crois, que je me rende au *Ritz*, répliqua Tommy avec un large sourire. Où nous reverrons-nous ? Et quand ?

— Demain à midi, à la sortie du métro Piccadilly. Cela vous convient-il ?

— Mon temps m'appartient, répliqua Mr Beresford avec un geste seigneurial.

— À demain, mon vieux !

Les deux jeunes gens se séparèrent et partirent dans des directions opposées. Le Foyer féminin où logeait Quat'sous était situé dans un quartier charitablement appelé convenable. Pour des raisons d'économie, elle ne prit pas l'autobus.

À mi-chemin, au moment où elle traversait Saint-James' Park, une voix d'homme, derrière elle, la tira brusquement de ses méditations :

— Pardon, mademoiselle, pourrais-je vous parler un instant ?

CHAPITRE II

L'OFFRE DE Mr WHITTINGTON

Quat'sous se retourna brusquement, mais les mots qu'elle avait au bout de la langue ne furent pas prononcés, car l'aspect et l'attitude de l'homme ne justifiaient pas ses soupçons. Elle hésita. Devinant sa pensée, il se hâta de déclarer :

— Je vous assure, mademoiselle, que je n'ai aucune intention irrespectueuse.

Quat'sous le crut volontiers. Bien qu'instinctivement elle se méfiât de lui et qu'il lui inspirât de l'antipathie, elle était presque certaine qu'aucun motif de galanterie n'avait dicté son geste. Elle le mesura du regard. C'était un homme de grande taille, rasé, aux mâchoires lourdes, au regard fuyant.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-elle.

L'homme sourit.

— J'étais à la table voisine de la vôtre au salon de thé et j'ai entendu une partie de votre conversation avec ce jeune homme.

— Et après ?

— Après ? Je crois que je puis vous être utile.

— Vous m'avez suivie jusqu'ici ?

— J'ai pris cette liberté.

— Et comment croyez-vous pouvoir m'être utile ?

L'homme tira une carte de sa poche et la lui tendit en s'inclinant.

Elle portait le nom de « Mr Edward Whittington. » avec la mention « C^{ie} d'importation Esthonia » et l'adresse du bureau. Mr Whittington reprit la parole :

— Si vous vous présentez chez moi demain matin, à onze heures, je vous expliquerai en détail ma proposition.

— À onze heures ? répéta Quat'sous.

— À onze heures.

Quat'sous prit soudain sa décision.

— C'est entendu. J'y serai.

— Je vous remercie. Bonsoir, mademoiselle.

Il salua respectueusement et partit. Quat'sous resta quelques instants clouée sur place. Puis elle se secoua à la façon des fox-terriers.

— Les aventures ont commencé, murmura-t-elle. Que me veut-il ? Il y a en vous, Mr Whittington, quelque chose que je n'aime pas. Mais, d'autre part, vous ne me faites pas peur. Pas le moins du monde ! Comme je l'ai déjà dit, et comme je le ferai sûrement encore, cette petite fille de Quat'sous sait fort bien se défendre !

Et, prenant une énergique décision, elle fit demi-tour et entra dans un bureau de poste. Une formule télégraphique entre les doigts, elle réfléchit quelques instants. La pensée que l'annonce — une annonce de cinq shillings — était désormais inutile éperonna son courage, et elle décida de risquer neuf pence.

Dédaignant la plume épaisse et l'encre grise que l'État avait généreusement mises à sa disposition, Quat'sous tira le crayon de Tommy qu'elle s'était approprié et rédigea rapidement : *N'insérez pas annonce. Expliquerai demain.* Puis, elle écrivit l'adresse du club de Tommy, établissement sélect qu'il devrait quitter dans un mois, si la fortune ne lui souriait pas et ne lui permettait pas de payer sa cotisation...

Ayant tendu la dépêche au guichet, elle rentra rapidement chez elle, après avoir acheté un pain de trois pence.

Dans sa chambrette, sous le toit, elle songeait à l'avenir en mâchant son pain. Qu'était la Cie d'importation Esthonia, et quel genre de services exigerait-elle ? Un frisson d'angoisse délicieuse parcourut. En tout cas, le presbytère, pour le moment, était relégué à l'arrière-plan. La journée du lendemain cachait de merveilleuses possibilités.

Et toute la nuit, Quat'sous rêva que la Cie Esthonia importait des infirmières dans une colonie lointaine regorgeant de jeunes aventuriers...

À onze heures moins cinq, elle se trouvait devant l'immeuble où siégeait la Compagnie. Ne voulant pas arriver trop tôt, elle se promena de long en large pendant cinq minutes, et ne

s'engouffra dans l'immeuble que sur le coup de onze heures. S'arrêtant au cinquième, devant une porte ornée de la plaque « Cie d'importation Esthonia », elle frappa, puis, sur un « entrez », tourna la poignée et se trouva dans une petite pièce sale et poussiéreuse.

Un employé d'âge moyen s'approcha d'elle, interrogateur.

— J'ai rendez-vous avec Mr Whittington.

— Par-là, je vous prie.

L'employé frappa à une porte où s'inscrivait « Défense d'entrer », et l'ouvrit, s'effaçant pour laisser passer la jeune fille.

Mr Whittington était assis devant un grand bureau couvert de paperasses. Quat'sous sentit s'accroître sa prévention contre lui. Son regard fuyant jurait avec son maintien de grand seigneur.

— Alors, vous êtes venue ? Parfait. Prenez place.

Quat'sous s'assit docilement. Elle avait l'air encore plus petite que d'habitude. Les yeux baissés, la mine candide, elle attendait.

— Allons, ma chère enfant, passons aux affaires. Vous voulez travailler ? J'ai du travail pour vous. Que diriez-vous d'une avance de cent livres avec toutes les dépenses à nos frais.

Mr Whittington se rejeta en arrière, les mains dans ses poches.

Quat'sous le fixait d'un regard perçant.

— Quel genre de travail ? demanda-t-elle.

— Nominal, purement nominal. Un voyage agréable, c'est tout.

— Où cela ?

Mr Whittington sourit de nouveau.

— À Paris.

— Oh ! s'exclama Quat'sous. Elle se disait à part elle : « Si mon père entendait cela, il s'évanouirait. Mais je ne vois pas du tout Mr Whittington dans le rôle du séducteur. »

— Oui, continua Mr Whittington, n'est-ce pas tentant ? Retarder l'horloge de quelques années – très peu, j'en suis sûr, – pour entrer dans un de ces charmants pensionnats de jeunes filles, dont Paris est si riche...

— Un pensionnat ?

— Parfaitement. Celui de Mme Colombier, avenue de Neuilly.

Quat'sous en avait entendu parler à plusieurs reprises. C'était une maison irréprochable. Plusieurs de ses amies américaines y avaient été élevées. Elle fut de plus en plus surprise.

— Vous voulez que j'aille chez Mme Colombier ? Pour combien de temps ?

— Cela dépend. Trois mois, peut-être.

— Et c'est tout ? Il n'y a pas d'autres conditions ?

— Aucune. Vous iriez, naturellement, en qualité de ma pupille, et vous n'entretiendriez pendant ce temps aucun rapport avec vos amis. Discrétion absolue. À propos, vous êtes anglaise, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Pourtant, vous avez un léger accent américain ?

— Mon amie intime, à l'hôpital, était américaine. C'est d'elle que je tiens l'accent. Si c'est utile, je peux facilement m'en défaire.

— Au contraire, il sera plus simple que vous passiez pour une Américaine. Les détails sur votre vie passée seront moins contrôlables. Oui, je crois que ce sera mieux. Ensuite...

— Un instant, Mr Whittington ! Vous semblez être sûr de mon consentement.

Whittington la regarda, étonné.

— Voyons, vous ne songez pas à refuser ? Je vous assure que le pensionnat de Mme Colombier est un établissement de premier ordre. Et pourriez-vous trouver, ailleurs, des conditions meilleures ?

— En effet. C'est cela qui me préoccupe. Vos conditions sont presque trop bonnes, Mr Whittington. Je me demande pourquoi vous jugez utile de dépenser tant d'argent pour moi.

— Je vais vous le dire, répondit doucement Whittington. Je pourrais certainement trouver une jeune fille qui se ferait payer beaucoup moins cher. Mais ce que je désire, pour mon argent, c'est une jeune personne intelligente, ayant assez de présence d'esprit pour bien jouer son rôle, et assez de discrétion pour ne pas poser trop de questions.

Quat'sous sourit, amusée. Le coup avait porté.

— Autre chose. Jusqu'à présent, vous n'avez pas fait mention de Mr Beresford. Que faites-vous de lui ?

— Mr Beresford ?

— Mon associé, déclara Quat'sous avec dignité. Vous nous avez vus ensemble hier ?

— Ah ! oui, c'est vrai. Mais je crains que nous n'ayons pas besoin de ce jeune homme.

— Dans ce cas, je me retire. Quat'sous se leva. Je regrette, mais c'est ainsi. Tous les deux, ou aucun. Bonjour Mr Whittington.

— Attendez un instant. Peut-être arriverons-nous à nous entendre quand même. Rassyez-vous, je vous prie, Miss...

Il s'arrêta, interrogateur.

La conscience de Quat'sous s'émut soudain : elle se souvint de son respectable père, et lança à la hâte le premier nom qui lui passa par la tête :

— Jane Finn, dit-elle : et elle s'arrêta tout à coup, la bouche ouverte, à la vue de l'effet produit par ces simples mots.

Toute l'amabilité de Whittington avait soudain disparu. Son visage était rouge de fureur, de grosses veines faisaient saillie sur son front. Et derrière tout cela une sorte de terreur incrédule. Il se pencha en avant et siffla :

— C'est cela, votre jeu, hein ?

— Quat'sous, absolument stupéfaite, garda néanmoins sa présence d'esprit. Elle ne comprenait pas le moins du monde le sens de ses paroles, mais, alerte de nature, toujours sur le qui-vive, elle sentait la nécessité impérieuse de « tenir le coup », selon son expression préférée.

Whittington continua :

— Alors, vous avez joué avec moi tout le temps, comme le chat avec la souris ? Vous saviez parfaitement pour quoi j'avais besoin de vous, et vous faisiez durer la comédie ? C'est ça, hein ?

Il reprenait sa maîtrise. Son visage perdait peu à peu sa couleur. Il la fixa.

— Qui a bavardé ? Rita ?

Quat'sous secoua négativement la tête. Elle ne savait pas combien de temps elle pourrait tenir ce rôle dont elle ignorait le

premier mot, mais elle se rendait compte, malgré tout, qu'il ne fallait pas mêler à l'affaire une Rita inconnue.

— Non, répliqua-t-elle avec une véracité absolue. Rita ne sait rien de moi.

Les yeux de Whittington étincelèrent :

— Que savez-vous au juste ? lança-t-il.

— Peu de chose, répondit Quat'sous, qui vit avec satisfaction le trouble de son interlocuteur augmenter à sa réponse.

Si elle s'était vantée de tout savoir, elle lui aurait inspirée méfiance.

— En tout cas, grommela Whittington, vous en savez assez pour venir me jeter ce nom à la tête !

— Mais c'est peut-être le mien, dit tranquillement Quat'sous.

— Il est très vraisemblable, n'est-ce pas qu'il existe deux jeunes filles portant ce nom-là ?

— Mais j'aurais pu aussi tomber sur ce nom par hasard, continua Quat'sous, enivrée par le succès de la franchise.

Mr Whittington donna un coup de poing sur le bureau.

— Assez plaisanté ! Que savez-vous ? Et combien voulez-vous ?

Ces derniers mots firent à Quat'sous une impression d'autant plus agréable que la veille, comme on le sait, elle avait déjeuné de thé et diné de pain sec. Elle se rendit compte des possibilités de son rôle d'aventurière, et se redressa avec le sourire de ceux qui se savent maîtres de la situation.

— Mon cher Mr Whittington, dit-elle, je suis de votre avis, jouons cartes sur table. Et, je vous en prie, ne vous fâchez pas. Vous m'avez entendu dire hier que je me proposais de vivre grâce à mon esprit. Je crois vous avoir prouvé que j'ai assez d'esprit pour en vivre. J'admetts que je connais un nom, mais peut-être mon savoir s'arrête-t-il là.

— Peut-être, et peut-être pas, siffla Whittington.

— Vous me jugez mal, dit Quat'sous, dans un soupir.

— Je vous ai déjà dit riposta Whittington, furieux, qu'il faut cesser cette plaisanterie, et parler affaires. Ne jouez pas à l'innocente avec moi. Vous en savez bien plus que vous ne voulez le dire.

Quat'sous s'arrêta un instant pour admirer sa propre ingénuité, puis dit d'un ton candide :

— Je ne veux pas vous contredire, Mr Whittington.

— Nous en venons donc à la question habituelle. Combien ?

Quat'sous était acculée à un dilemme. Jusqu'à présent elle avait dupé Whittington avec le plus grand succès, mais si elle exigeait une somme trop considérable, il commencerait à la soupçonner. Une idée lui vint subitement :

— Mettons une petite avance, et plus tard nous reparlerons du reste ?

Whittington lui jeta un mauvais regard.

— Du chantage, hein ?

Quat'sous eut un sourire angélique.

— Que non ! Une petite avance sur mes services futurs !

Whittington poussa un grognement.

— Vous comprenez, expliqua Quat'sous avec encore plus de douceur, j'aime tant l'argent !

— Vous n'avez pas froid aux yeux, vous, grommela Whittington, avec une sorte d'admiration involontaire. Vous m'avez eu. J'ai cru que vous étiez une brave petite fille avec juste assez d'esprit pour me servir.

— La vie, déclara Quat'sous d'un ton moralisateur, est pleine de surprises.

— Ce qui est certain, continua Whittington, c'est que quelqu'un a parlé. Vous dites que ce n'est pas Rita. Est-ce... ? Entrez !

Le clerc, qui avait frappé un petit coup discret à la porte, déposa une feuille de papier sur le bureau de son patron.

— Un message téléphonique pour vous, monsieur.

Whittington le parcourut des yeux, les sourcils froncés.

— C'est bien, Brown. Vous êtes libre.

Le clerc sortit, refermant la porte derrière lui. Whittington se tourna vers Quat'sous.

— Revenez demain à la même heure. Maintenant je suis pris. Voilà cinquante livres pour commencer.

Il tira rapidement quelques billets de banque, les tendit à Quat'sous et se leva, visiblement désireux de la voir partir.

En femme d'affaires, elle compta les billets, les mit dans son sac, et se leva.

— Bonjour, Mr Whittington, dit-elle poliment. Ou plutôt, au revoir.

Whittington était redevenu presque aimable, revirement qui ne laissa pas d'inquiéter Quat'sous.

— Au revoir, ma charmante et spirituelle enfant !

Quat'sous dégringola l'escalier quatre à quatre. Une joie délirante s'était emparée d'elle. Une horloge voisine marquait midi moins cinq.

— Faisons une surprise à Tommy ! murmura-t-elle.

Et elle arrêta un taxi.

Devant la sortie du métro, Tommy, exact, attendait. Ses yeux s'ouvrirent démesurément, quand il vit Quat'sous sortir d'une auto. Elle lui sourit amicalement, et, d'une voix un peu affectée, laissa tomber :

— Payez-le, n'est-ce pas, mon cher vieux ? Je n'ai pas de monnaie, rien que des billets de cinq livres !

CHAPITRE III

Ce ne fut pas là, pour Tommy, une minute, triomphale, car ses ressources financières étaient encore plus réduites que ne l'eût pensé Quat'sous. Péniblement il totalisa la monnaie nécessaire, à l'aide d'une pièce plébéienne de deux pence retrouvée par la distinguée jeune fille. Mais le chauffeur, examinant le tas de sous qu'il tenait dans sa main, demanda d'une voix rauque si le monsieur avait pensé au pourboire.

— Je crois que vous lui avez trop donné, Tommy, dit innocemment Quat'sous, et qu'il veut vous rendre de la monnaie.

Ce fut peut-être cette remarque qui accéléra le départ du chauffeur.

— Pourquoi diable, s'exclama Mr Beresford enfin libre de décharger son cœur, pourquoi diable avez-vous pris un taxi ?

— Je craignais d'arriver trop tard et de vous faire attendre, dit gentiment Quat'sous.

— Elle-craignait-de-me-faire-attendre ? Mon Dieu, elle a l'esprit dérangé !

— Et vraiment, tout ce qu'il y a de plus vrai, je n'ai rien de moins qu'un billet de cinq livres.

— Vous avez fort bien joué cette comédie, ma vieille, mais ni moi ni le chauffeur n'en avons été dupes !

— C'est vrai, constata Quat'sous, pensive, vous ne m'avez pas crue... Que c'est donc curieux : quand on dit la vérité, personne ne vous croit. J'ai découvert cela ce matin. Et maintenant, allons déjeuner. Que dites-vous du *Savoy* ?

— Pourquoi pas le *Ritz* ?

— Après tout, je préfère encore le *Piccadilly*. C'est plus près. Nous n'aurons pas à reprendre un taxi. Venez.

— Quelle est cette nouvelle lubie ? Ou est-ce réellement une forme de dérangement psychique ? questionna Tommy.

— Je crois que vous avez raison. J'ai soudain touché une forte somme, et le choc a ébranlé mon cerveau. Pour guérir ces troubles, un médecin des plus éminents recommande des hors-d'œuvre à volonté, du homard à l'américaine, du poulet en cocotte et des pêches Melba ! Venez, on va prendre tout ça !

— Quat'sous, ma petite, êtes-vous folle ?

— Oh ! l'incrédule, et Quat'sous ouvrit son sac. Tenez, voilà ! Et voilà ! Et voilà !

— Grands dieux ! Ne brandissez donc pas ainsi des billets d'une livre !

— Une livre ! Pensez-vous ! Ceux-là sont de cinq livres, et ceux-là de dix !

Tommy poussa un gémissement.

— Je crois que j'ai bu ce matin, sans m'en apercevoir ! Est-ce un rêve, Quat'sous ? Ou vois-je réellement une quantité extraordinaire de billets de banque dangereusement brandis ?

— Alors, venez-vous déjeuner ?

— Où vous voudrez. Mais qu'avez-vous fait ? Dévalisé une banque ?

— Vous le saurez à temps. Quel horrible endroit que Piccadilly Circus ! Attention à cet autobus : ce serait trop horrible s'il écrasait nos billets de banque.

Quand ils se trouvèrent enfin attablés devant les innombrables hors-d'œuvres rêvés par Quat'sous, Tommy, n'y tenant plus, s'exclama :

— Enfin, racontez-moi !

Et Miss Cowley raconta.

— Ce qu'il y a de plus curieux, finit-elle, c'est que j'ai tout bonnement inventé le nom de Jane Finn ! Je n'ai pas voulu donner le mien à cause de mon pauvre père, au cas où je me trouverais mêlée à une affaire louche.

— Mais non, dit lentement, Tommy vous ne l'avez pas inventé.

— Hein ?

— C'est moi qui vous l'ai soufflé. Ne vous en souvenez-vous pas ? Hier, au salon de thé, je vous ai dit que j'avais entendu deux bonshommes parler d'une nommée Jane Finn. Le nom vous est resté dans la mémoire.

— C'est vrai. Maintenant je m'en souviens. C'est extraordinaire.

Quat'sous retomba dans le silence, puis soudain :

— Tommy !

— Eh bien ?

— Comment étaient-ils, ces deux hommes ?

Tommy fronça les sourcils, essayant de se rappeler.

— L'un d'eux était grand, fort. Brun, je crois, et rasé.

— C'est lui ! cria Quat'sous. C'est Whittington ! Et l'autre ?

— Je ne me souviens plus. Je n'ai pas fait attention à lui.

D'ailleurs, ce qui m'a frappé, c'est ce nom inusité chez nous.

— Et les gens disent qu'il n'y a pas de coïncidences ! De plus en plus excitée, Quat'sous attaqua sa pêche Melba.

Mais Tommy était devenu grave.

— Parlons sérieusement, Quat'sous. À quoi cela mènera-t-il ?

— À de l'argent, répliqua son associée.

— Vous n'avez que cette idée-là en tête. Mais après ? Comment jouerez-vous votre rôle ? Vous ne pourrez pas bluffer longtemps. Tôt ou tard, vous vous laisserez prendre. Et après tout, c'est du chantage.

— Bêtises ! Le chantage, c'est une menace de tout dire, à moins qu'on ne vous donne de l'argent. Mais que puis-je dire, puisque je ne sais rien ?

— Hum, toussota Tommy. C'est un peu compliqué ! Aujourd'hui Whittington voulait se débarrasser de vous, mais demain il tiendra à avoir les détails avant de se séparer de ses précieuses livres. Il voudra savoir le pourquoi et le comment et vous ne serez pas en état de lui répondre. Que faire ?

Quat'sous fronça les sourcils.

— Réfléchissons. Commandez du café noir, Tommy, c'est bon pour le cerveau. Mon Dieu, j'ai trop mangé !

— Et moi donc ! Mais je me flatte d'avoir choisi mes plats bien plus judicieusement que vous. Votre menu était tout ce qu'il y a de plus antihygiénique. Garçon, deux cafés noirs !

Quat'sous, sirotant son café d'un air philosophique, coupa la parole à Tommy qui ouvrait la bouche.

— Tenez-vous tranquille. Je pense.

— Miss Quat'sous pense ! dit admirativement Tommy, et il se replongea dans le silence.

— Ça y est ! dit finalement Quat'sous. J'ai trouvé ! Nous devons tout faire pour en savoir plus long sur cette histoire.

Tommy applaudit.

— Vous n'avez pas à ricaner ainsi. Nous ne pouvons l'apprendre que par Whittington. Il faut découvrir où il habite, ce qu'il fait, qui il voit, l'espionner en un mot ! Je ne puis le faire, puisqu'il me connaît. Mais vous ? Il n'a fait que vous entrevoir au salon de thé et ne vous reconnaîtra sûrement pas. D'ailleurs, un jeune homme ressemble toujours à un autre jeune homme.

— Je nie catégoriquement cette allégation. Je suis certain que mes traits séduisants et mon aspect distingué me feraient remarquer parmi tous les autres.

— Voilà mon plan, continua tranquillement Quat'sous. Demain, j'irai chez lui, toute seule. Je blufferai comme je l'ai fait déjà. Tant pis si je ne touche pas encore de l'argent. Cinquante livres doivent nous suffire pour quelques jours. Vous, vous resterez dehors. Quand je sortirai, je ne vous dirai rien, dans le cas où il me surveillerait. Mais je me posterai tout près, et lorsqu'il quittera la maison, je laisserai tomber mon mouchoir ou autre chose, et vous vous mettrez en route !

— En route pour où ?

— Pour le suivre, nigaud que vous êtes ! Que dites-vous de cette idée ?

— On lit de ces choses dans les romans. Je crois que dans la vie réelle je me sentirais idiot si je restais dans la rue pendant des heures à ne rien faire. Les gens s'en étonneront.

— Pas dans la Cité. Tout le monde est pressé. On ne vous remarquera même pas.

— C'est la deuxième fois que vous faites ce genre d'observation. Mais je vous pardonne. Ce sera une drôle d'expérience. En attendant, que comptez-vous faire cette après-midi ?

— Eh bien, j'ai pensé à des chapeaux... ou peut-être des bas de soie... ou peut-être...

— Attention sermonna Tommy. Il y a une ligne aux cinquante livres ! Mais en tout cas, payons-nous ce soir un dîner et une soirée au théâtre.

— D'accord !

La journée se passa fort agréablement. La soirée de même. Deux billets de cinq livres étaient irrémédiablement volatilisés.

Le lendemain, ils se rendirent à la City. Tommy demeura sur le trottoir en face de la maison où entra Quat'sous. Elle en ressortit quelques instants après et s'élança vers lui.

— Tommy !

— Qu'y a-t-il ?

— C'est fermé. Personne ne répond.

— C'est étrange. Essayons encore.

Tommy la suivit. Comme ils montaient l'escalier, un jeune clerc sortit du bureau situé au troisième. Il hésita un moment, puis s'adressa à Quat'sous :

— Vous demandiez la compagnie Estonia ?

— Oui, c'est cela.

— Le bureau est fermé. Depuis hier après-midi. Il paraît que la Compagnie a déménagé. Je n'en avais pas entendu parler jusqu'ici. Mais en tout cas, le bureau est à louer.

— Merci pour le renseignement, balbutia Quat'sous. Vous ne sauriez pas l'adresse de Mr Whittington ?

— Désolé. Ils sont partis sans laisser d'adresse.

— Je vous remercie, monsieur, dit Tommy. Venez, Quat'sous.

Une fois dans la rue, ils se regardèrent en silence.

— Et moi qui ne m'en étais pas doutée, gémit Quat'sous.

— Courage, ma vieille, c'est fait, il n'y a plus à y revenir.

— Tu crois ça, toi !

Quat'sous leva d'un air de défi son petit menton résolu.

— Vous pensez que c'est la fin ? Vous vous trompez. Ce n'est que le commencement !

— Le commencement de quoi ?

— De nos aventures ! Tommy, voyons, rendez-vous compte que s'ils sont assez effrayés pour s'enfuir ainsi sans crier gare, c'est que cette affaire Jane Finn est vraiment sérieuse ! Il faut

que nous sachions ce qu'il en est. Nous les démasquerons, vous verrez !

— Démasquer qui ? Il n'y a plus personne !

— C'est pourquoi nous devons tout reprendre depuis le commencement. Donnez-moi ce bout de crayon. Merci. Attendez un moment, laissez-moi faire. Là !

Et Quat'sous, d'un œil satisfait, contempla son œuvre.

— Qu'est-ce encore ?

— Une annonce.

— Quoi ! Vous voulez quand même l'insérer ?

— Mais non, c'est une autre.

Elle lui tendit la feuille. Tommy lut à haute voix :

On cherche des renseignements sur Jane Finn. Écrire à Y. A., au journal.

CHAPITRE IV

QUI EST JANE FINN ?

La journée du lendemain se passa sans incidents. Il fallait songer à faire des économies. Quarante livres, bien administrées, peuvent durer longtemps. Heureusement, le temps était beau, et « se promener ne coûte rien », décréta Quat'sous. Le soir, un cinéma modeste, fournit une attraction de choix.

Le jour de la grande déception avait été un mercredi. Le jeudi, l'annonce parut dans le *Times*. Le vendredi on espérait recevoir des lettres.

Il était convenu que Tommy irait les chercher et ne les ouvrirait pas lui-même, mais se rendrait au musée, où son associée l'attendrait à dix heures. Quat'sous fut la première à venir. Elle s'installa sur un siège capitonné de velours rouge, et contempla, les peintures d'un regard aveugle, jusqu'à ce qu'elle vit apparaître Tommy.

— Eh bien ?

— Eh bien ? répliqua calmement Mr Beresford. Quel est votre tableau préféré ?

— Ne me tourmentez pas. Y a-t-il une réponse ?

— Il n'y a que deux réponses.

— Tommy donnez-les-moi vite !

Quat'sous lui arracha presque des mains les précieuses enveloppes et les examina attentivement.

— Celle-là est en papier épais. Ça fait riche. Nous l'ouvrirons en dernier lieu. L'autre d'abord !

D'un coup de pouce, elle fit sauter l'enveloppe et tira une feuille.

Monsieur,

En réponse à votre annonce dans le Times en date d'aujourd'hui, je crois pouvoir vous être de quelque utilité.

Veuillez vous présenter chez moi demain à onze heures du matin, à l'adresse ci-dessus.

Recevez, monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

A. CARTER

— 27 Carshalton Gardens, répéta Quat'sous. Nous avons le temps d'y aller, même en prenant le métro.

— Voici mon plan, déclara Tommy : c'est mon tour de prendre l'offensive. Mis en présence de Mr Carter, après les salutations d'usage, en réponse à son : « Prenez un siège, Mr... ? », je réponds : « Edward Whittington ! » Là-dessus Mr Carter devient rouge comme un coq et s'exclame « : Combien ? » Empochant les cinquante livres d'usage, je vous rejoins dehors et nous nous rendons à l'adresse suivante pour rejouer la scène.

— Ne faites pas le clown, Tommy ! Vite, l'autre lettre ! Mâtin ! Elle est du *Ritz* !

— Cent livres au lieu de cinquante !

Cher monsieur,

En réponse à votre annonce je vous prie de venir me voir vers midi. Salutations distinguées.

JULIUS P. HERRSHEIMER

— Tiens ! dit Tommy. Est-ce un Allemand ? Ou seulement un millionnaire américain d'origine germanique ? Quoi qu'il en soit, allons-y à midi. C'est une heure sympathique. Elle peut amener un déjeuner gratuit.

Quat'sous approuva.

— Et maintenant, commençons par Carter !

Carshalton Terrace présentait une série de maisons aristocratiques. La bonne qui leur ouvrit avait l'air si respectable que Quat'sous se sentit mal à l'aise. Elle les introduisit dans un petit salon, où ne tarda pas à entrer un homme grand, mince, au visage d'oiseau de proie, aux yeux perçants, mais à l'attitude lasse et négligente.

— Mr Y. A. ? dit-il, puis il sourit.

Son sourire était très attrayant.

— Asseyez-vous tous deux.

Ils obéirent. Lui-même s'assit en face de Quat'sous et lui adressa un sourire encourageant. Néanmoins, il y avait en lui quelque chose qui intimidait la jeune fille.

Comme il ne semblait pas enclin à engager l'entretien, elle se vit forcée de commencer.

— Nous voudrions savoir — c'est-à-dire seriez-vous assez aimable pour nous dire ce que vous savez de Jane Finn ?

— Jane Finn ?

Mr Carter parut réfléchir.

— Il s'agit plutôt de savoir ce que vous en savez *vous* ?

Quat'sous se redressa.

— Là n'est pas la question, monsieur.

Mr Carter eut un sourire las.

— Vous croyez cela, mademoiselle ? Pourtant, je vous assure que pour le moment la question est là. Que savez-vous de Jane Finn ?

Et comme Quat'sous gardait le silence :

— Voyons, pour avoir inséré cette annonce, vous devez être au courant de quelque chose ?

Il se pencha vers elle, persuasif :

— Dites-le-moi !

Mr Carter exerçait une sorte de magnétisme. Quat'sous se secoua pour s'en délivrer, et, s'adressant à Tommy :

— Nous n'avons rien à dire, n'est-ce pas, Tommy ?

Mais à son étonnement, son compagnon ne la soutint pas. Les yeux fixés sur Mr Carter, il dit d'une voix singulièrement respectueuse :

— Le peu que nous savons ne vous sera probablement d'aucune utilité, monsieur. Mais si vous désirez le savoir, nous sommes à votre entière disposition.

— Tommy ! s'écria Quat'sous.

Mr Carter fixa le jeune homme d'un regard interrogateur.

— Je vous ai reconnu immédiatement, monsieur. Je vous ai vu au ministère, où travaillait mon père. Je vous ai vu aussi aux bureaux de l'Intelligence Service. Dès que vous êtes entré, je vous ai reconnu.

Mr Carter leva la main.

— Pas de noms, je vous prie ! Je m'appelle ici Mr Carter. C'est ici l'appartement de ma cousine. Elle me le prête de temps en temps, quand j'ai besoin de traiter une affaire en dehors du cadre officiel. Alors, maintenant, qui de vous deux me racontera l'histoire ?

— Allez-y, Quat'sous, ordonna Tommy. C'est à vous qu'en revient l'honneur.

— Allons, mon enfant ! Déchargez-vous !

Docilement, Quat'sous raconta l'histoire, depuis la formation de la Société des Jeunes aventuriers à responsabilité limitée, jusqu'à leur visite à Carshalton Gardens.

Mr Carter écouta en silence, de son air las. D'un geste machinal il passait la main sur sa bouche comme pour cacher un sourire. Quand elle eut fini, il constata gravement :

— C'est peu. Mais il y a tout de même quelque chose. Vous êtes, permettez-moi de vous le dire, un jeune couple curieux. Qui sait ? Vous pourriez réussir où d'autres ont échoué... J'ai foi en la chance, moi...

Il réfléchit un moment puis :

— Vous qui voulez des aventures, que diriez-vous d'un travail sous ma direction ? Rien d'officiel, bien entendu. Dépenses payées, et salaire modeste, mais convenable ?

Quat'sous le contemplait, fascinée, les yeux grands ouverts.

— Que devrions-nous faire ?

— Ce que vous faites maintenant. *Trouver Jane Finn.*

— Mais qui est Jane Finn ?

Mr Carter les regarda gravement :

— Oui, vous avez le droit de le savoir.

Il se rejeta dans son fauteuil, croisa les jambes, et commença d'une voix basse et monotone :

— La diplomatie secrète (qui, d'ailleurs, est presque toujours de la mauvaise politique) ne vous importe guère. Il vous suffit de savoir qu'à un moment difficile, il y a quelques années, certain document secret – traité, contrat, que sais-je – fut élaboré entre l'Amérique et l'Angleterre. Signé en Amérique, ce traité fut confié à un messager spécial nommé Danvers. On espérait que le secret, rigoureusement gardé, ne transpirerait

pas. Ce genre d'espoir n'est jamais assuré ! Il se trouve toujours quelqu'un pour trahir.

« Danvers prit le paquebot le *Pacific*. Il portait le précieux document dans un petit paquet cousu dans une toile cirée et caché sous sa chemise. Vous souvenez-vous du naufrage du *Pacific* ? Danvers était parmi les naufragés. On retrouva son corps échoué sur le rivage. C'était lui, sans aucun doute ! Mais le paquet avait disparu.

« Le lui avait-on enlevé ? Ou l'avait-il remis lui-même à quelqu'un d'autre ? Certains indices semblaient le prouver. Au moment où l'on faisait descendre les canots de sauvetage, des passagers l'avaient vu parler à une jeune Américaine. Lui remit-il le paquet ? Personne n'a pu l'affirmer. Mais pour moi, j'estime fort probable qu'il lui avait confié les papiers, car, étant femme, elle avait plus de chances d'être sauvée.

« S'il en est ainsi, qu'est-elle devenue, et qu'a-t-elle fait du document ? Plus tard, on apprit que Danvers avait été, tout le long de la route, suivi de près par des espions. Cette fille était-elle du camp adverse ? Ou bien, au contraire, avait-elle été à son tour espionnée, et l'avait-on forcée à rendre le précieux paquet ?

« Nous avons tout fait pour retrouver ses traces. Tâche plus difficile qu'on ne l'aurait cru tout d'abord. Son nom était Jane Finn ; il figurait dans la liste des survivants ; mais la jeune fille avait disparu ensuite. On ne trouva rien dans son passé qui fût capable de nous aider. Elle était orpheline, avait vécu les dernières années dans un collège, où d'élève, elle devint institutrice. Puis, ayant obtenu par correspondance une place dans un pensionnat à Paris – on ignore lequel – on lui délivra un passeport.

« Tous les efforts faits pour retrouver ses traces sont restés vains. Dès qu'elle a mis pied à terre, elle s'est évaporée comme une fumée. Quant au document, on ne s'en est pas servi comme on aurait facilement pu le faire. Il est donc possible qu'il ait péri. Mais, s'il existe encore, si quelqu'un le détient, le danger est immense pour l'Angleterre. Comprenez-moi : la situation a changé. Un traité, utile il y a encore quelques années serait désastreux dans les circonstances actuelles, surtout s'il était connu du public. Il compromettait certains hommes d'État

dont la réputation nous est chère. Il pourrait entraîner une nouvelle guerre. Il pourrait...

Mr Carter s'arrêta un instant, puis continua tranquillement :

— Vous connaissez certainement, dans une certaine mesure, la propagande communiste qui se fait dans le pays. Eh bien ! il existe un homme, un Anglais, dont nous ne connaissons pas le vrai nom, et qui travaille dans l'ombre avec les communistes, pour son propre compte. Les communistes sont derrière tous les troubles actuels, mais qui est derrière les communistes ? Qui est-il ? Nous ne le savons pas. Il se fait nommer tout simplement Mr Brown. Une chose est certaine ; c'est un des hommes les plus géniaux de notre époque. Il est passé maître dans l'art du crime. Nous ne savons pas quel est son but réel, probablement le pouvoir pour lui-même, une sorte de dictature unique en son genre. Nous n'avons aucun indice touchant sa personnalité réelle. Ses propres complices ne savent pas qui il est. Chaque fois que nous tombons sur ses traces, nous le retrouvons dans quelque rôle secondaire. Un autre joue les héros, mais lui reste à l'arrière-plan, dans l'ombre. Quand le drame est fini, il se trouve toujours qu'un modeste employé, ou domestique, ou secrétaire, nommé Brown, a réussi à passer inaperçu de tous.

— Oh !

Quat'sous sursauta.

— Qu'y a-t-il ?

— Je m'en souviens tout à coup : dans le bureau de Mr Whittington, le clerc se faisait appeler Brown. Peut-être...

— C'est très probable. Ce qui est curieux, c'est que toujours ce même nom est mentionné. Pouvez-vous me décrire l'individu ?

— J'avoue que je n'ai pas fait attention à lui. Il avait un aspect tellement ordinaire, il ressemblait à tout le monde. Je n'arrive pas à me souvenir de son visage !

Mr Carter poussa un soupir.

— Voilà la description invariable qu'on nous donne de Mr Brown ! Il ressemble à tout le monde. Cet homme qui a du génie n'a pas de visage. Il a remis à Whittington un message téléphonique, dites-vous ? C'est le moyen dont il se sert pour

donner des ordres à ses inférieurs. Il a sûrement entendu toute votre conversation. Et c'est ensuite que Whittington vous a remis l'argent, et vous a dit de revenir le lendemain ?

Quat'sous fit un signe affirmatif.

— Oui, sans aucun doute, c'est la main de Mr Brown.

Mr Carter s'arrêta un instant.

— Vous voyez à qui vous avez affaire ? Un des plus grands cerveaux du siècle. Quel malheur qu'il soit un criminel ! Je vous dirai franchement que vous vous exposez à un grand danger. Vous êtes bien jeunes tous les deux. Je ne voudrais pas qu'il vous arrivât malheur.

— Nous tiendrons le coup, l'assura Quat'sous.

— Je la surveillerai, déclara Tommy.

— C'est moi qui vous surveillerai, rétorqua Quat'sous, blessée de ce ton protecteur.

— Vous vous surveillerez mutuellement, dit en souriant Mr Carter. Mais revenons à nos moutons. Il reste à élucider le mystère de ce document dont on ne sait ce qu'il est devenu. Existe-t-il ? Si oui, où le trouver ? Chez lui ? On nous a nettement menacé d'en faire usage. L'extrême gauche a déclaré en termes précis qu'il était entre ses mains, et qu'elle le publierait à un moment donné. D'autre part, il est évident qu'elle ignore la plus grande partie du texte. Le gouvernement estime que c'est du bluff, et, à tort ou à raison, nie catégoriquement l'existence même du traité. Je ne suis pas aussi affirmatif. Certaines allusions font supposer que la menace est réelle. C'est comme s'ils possédaient le document, sans pouvoir le lire parce qu'il est chiffré. Il y a donc autre chose. Mais quoi ? Jane Finn est peut-être morte depuis longtemps. Pour moi, pourtant, elle est toujours vivante. Ce qui est curieux, c'est *qu'ils essaient de nous arracher ce que nous savons d'elle*.

— Comment ?

— Il y a déjà eu des indices. Et votre histoire, petite fille, confirme ma supposition. Ils savent que nous cherchons Jane Finn. Eh bien ! ils vont produire une Jane Finn forgée de toutes pièces, dans un pensionnat de Paris.

Quat'sous poussa un petit cri et Mr Carter sourit.

— Personne ne sait de quoi elle a l'air, on peut donc produire n'importe qui. On lui fait raconter une histoire imaginaire, et on lui donne pour tâche de nous cuisiner, nous, pour avoir des renseignements. Comprenez-vous ?

— Alors (Quat'sous s'arrêta pour bien se rendre compte de ce qu'elle disait), alors vous croyez que c'est vraiment sous le nom de Jane Finn qu'ils voulaient m'envoyer à Paris ?

Mr Carter, avec un sourire encore plus insolent que d'habitude, répondit :

— J'ai la foi dans les coïncidences miraculeuses.

CHAPITRE V

MR JULIUS P. HERRSHEIMER

— Vraiment, dit Quat'sous en recouvrant sa présence d'esprit, on est tenté de croire que c'est le destin.

Carter fit un signe affirmatif.

— Je sais ce que vous entendez par là. Je suis moi-même superstitieux. La chance, et autre chose encore. Le destin semble vous avoir choisis pour conduire cette affaire.

Tommy se permit un petit rire.

— Parbleu ! Je ne suis plus étonné de la fureur de Whittington quand Quat'sous lui a donné ce nom. J'aurais éclaté moi-même. Mais je crains, monsieur, que nous ne prenions trop de votre temps. Avez-vous des directives à nous donner ?

— Je ne crois pas. Mes experts, qui emploient les méthodes classiques, ont échoué. Vous apporterez à la tâche de l'imagination et un esprit ouvert. Ne vous découragez pas en cas d'insuccès. Mais sachez que la situation est de plus en plus grave. Le gouvernement doit faire face à des menaces de grève générale. Pour le forcer à des concessions, ils peuvent faire jouer le document. Je vous le dis pour que vous sachiez que vous avez peu de temps devant vous, et qu'échouer ne sera pas un crime. En tout cas, votre tâche n'est pas facile. C'est tout.

Quat'sous se leva.

— Puisque nous parlons affaires, Mr Carter, puis-je vous demander dans quelle mesure nous pouvons compter sur vous ?

Mr Carter étouffa une velléité de sourire et répondit gravement :

— Des renseignements détaillés sur tous les points, un salaire raisonnable, mais *aucun titre officiel*. Si vous avez des désagréments avec la police, je ne puis pas vous en tirer officiellement. Vous travaillez pour votre propre compte.

Quat'sous approuva sagement.

— C'est entendu. Quand j'aurai réfléchi, je vous demanderai certains renseignements. Pour ce qui est de l'argent...

— Oui, Miss Quat'sous ? Vous voudriez que je vous dise combien ?

— Non, pour l'instant nous avons assez pour vivre. Mais quand il nous en faudra encore ?

— Vous en aurez.

— Oui, mais — ce n'est pas pour dire du mal du gouvernement — seulement, vous savez, s'il faut remplir une fiche bleue et l'envoyer à un bureau, puis, trois mois après, recevoir une fiche verte, la renvoyer et ainsi de suite...

Mr Carter rit franchement.

— Ne vous tracassez pas, Miss Quat'sous. Vous m'adresserez une demande personnelle à cette adresse, et vous recevrez l'argent par retour du courrier. Quant au salaire, mettons trois cents livres par an ? Et la même somme, bien entendu, pour Mr Beresford.

Quat'sous était radieuse.

— Que c'est beau ! Vous êtes trop gentil. J'adore l'argent. Je ferai une comptabilité magnifique de nos dépenses, le doit d'un côté, et l'avoir de l'autre, et puis un total exact au bas de la page. Je sais vraiment le faire quand je m'en donne la peine.

— Je n'en doute pas. Miss Quat'sous. Allons, au revoir tous les deux, et bonne chance !

Il leur serra la main, et une minute plus tard, ils descendaient l'escalier, en proie à un tourbillon de pensées et de sentiments.

— Tommy ! dites-moi vite qui est Mr Carter ?

Tommy murmura un nom à son oreille.

— Oh ! s'exclama Quat'sous, impressionnée.

— Et je vous le dis, ma vieille, c'est un chic type !

— Oh ! répéta Quat'sous. Puis : Je l'aime bien, vous savez ? Il a l'air si las et si négligent, et en réalité on sent qu'il est dur comme l'acier. Oh !

Elle poussa un piaissement.

— Pincez-moi, Tommy, pincez-moi ! Je ne peux pas croire que c'est vrai !

Mr Beresford la pinça obligamment.

— Ouais ! Assez, merci ! En effet, nous ne rêvons pas ! Nous avons du travail !

— Et quel travail ! Les aventures ont vraiment commencé.

— C'est plus respectable que je ne m'y attendais, constata Quat'sous, pensive.

— Heureusement, je n'ai pas soif de crimes autant que vous ! Quelle heure est-il ? Allons déjeuner, oh !

La même idée leur vint subitement à tous deux.

— Julius P. Herrsheimer !

— Nous n'en avons point parlé à Mr Carter !

— Il n'y avait pas grand-chose à dire, tant que nous ne l'avons pas vu. Un taxi vite ! N'oubliez pas que les dépenses sont payées !

Au *Ritz*, on les conduisit immédiatement à l'appartement de Mr Herrsheimer. Une voix impatiente cria :

— Entrez !

Mr Julius P. Herrsheimer était beaucoup plus jeune que ne le croyaient les jeunes aventuriers. C'était un moins de trente ans. Il était de taille moyenne, menton et épaules carrées, une physionomie batailleuse, mais sympathique. C'était, des pieds à la tête, un pur produit américain.

— Reçu mon mot ? Asseyez-vous et dites-moi ce que vous savez de ma cousine.

— Votre cousine ?

— Oui, Jane Finn.

— Vous êtes son cousin ?

— Mon père et sa mère étaient frère et sœur.

— Alors vous savez où elle est ?

— Parbleu non, je ne le sais pas, et Mr Herrsheimer donna un coup de poing sur la table. C'est même ça qui me fait enrager ! Vous savez, vous ?

— Nous avons, dans notre annonce, demandé, et non pas proposé des renseignements, dit sévèrement Quat'sous.

— Je vous remercie. Je sais lire. Mais j'ai cru que vous vouliez peut-être connaître son passé, et que vous saviez où elle se trouvait maintenant ?

— Nous voulons bien connaître son passé, dit prudemment Quat'sous.

Mais Mr Herrsheimer devenait méfiant.

— Dites donc, nous ne sommes pas dans une île de brigands ! Vous n'allez pas exiger de moi une rançon en menaçant de lui couper les oreilles si je ne cède pas ! On est en Angleterre, et si vous tentez du chantage, j'appelle cet agent qui se promène sur le trottoir !

Tommy se hâta de mettre les choses au point.

— Nous n'avons pas enlevé votre cousine. Au contraire, nous voulons la retrouver. Nous sommes payés pour le faire.

Et Tommy donna une version prudente de l'histoire, indiquant que Jane Finn avait pu être mêlée à une affaire politique, et que Quat'sous et lui travaillaient en qualité de « détectives privés », et seraient reconnaissants à Mr Herrsheimer pour tous les détails susceptibles d'activer leurs recherches.

Le gentleman américain, réconcilié, approuva.

— Ça va. J'ai pris la mouche un peu vite. Londres me donne sur les nerfs. Je ne connaissais que mon brave vieux New York ! Posez vos questions, j'y répondrai.

Cette proposition franche paralysa pour quelques secondes les jeunes aventuriers, mais Quat'sous, tâchant de se rappeler les romans policiers qu'elle avait lus, se lança la première :

— Quand avez-vous vu la dernière fois la dé... je veux dire, votre cousine ?

— Jamais.

— Vous dites ?

— Je dis que je ne l'ai jamais vue. Mon père et sa mère n'étaient pas toujours d'accord. Et quand ma tante décida d'épouser Amos Finn, qui était maître d'école dans un village, mon père fut à moitié fou de colère. Il déclara que s'il faisait fortune, comme on s'y attendait, elle n'en verrait pas un sou. Pour en finir, tante Jane partit avec son maître d'école et on n'entendit plus parler d'elle.

« Quant à mon vieux, il fit fortune, en effet. Il s'occupa de pétrole, d'acier, de chemins de fer, et Wall Street finit par savoir ce qu'il valait ! Puis il mourut, et c'est moi qui héritai de ses

dollars. Eh bien ! vous me croirez si vous voulez, mais je me sentis tout à coup pris de remords ! Une voix me disait : « Et la pauvre tante Jane, perdue au fond de la campagne ? » J'étais sûr qu'Amos Finn n'avait pas fait son chemin. Il n'était pas homme à ça. Finalement, je payai un détective pour la retrouver. Pas de chance ! Elle était morte, Amos Finn était mort, et ils avaient laissé une fille – Jane – qui était partie pour Paris, mais le paquebot avait fait naufrage. Elle avait paraît-il, été sauvée, mais impossible de la retrouver ! Pour presser les choses, je suis venu en Europe moi-même. Je suis allé à la Préfecture, à Paris. Rien de bon. On promet de s'occuper de l'affaire, mais je n'ai guère confiance. Ici, à Scotland Yard, on m'a reçu très poliment : on a même envoyé un bonhomme ce matin pour prendre la photographie de Jane. Je brûle de faire quelque chose : votre police européenne est trop lente ! Du mouvement, que diable !

L'énergie de Mr Herrsheimer était magnifique. Sa collaboration serait précieuse.

— Aidez-moi à la retrouver ! Travaillons ensemble. En attendant, si nous déjeunions ? Voulez-vous manger ici ou au restaurant ?

Quat'sous opta pour le restaurant, et Julius s'inclina devant sa décision.

Les huîtres venaient de faire place à la sole Colbert, quand le chasseur apporta une carte à Herrsheimer.

— Inspecteur Japp, Scotland Yard. Encore un autre. J'ai pourtant dit au premier tout ce que je savais ! J'espère qu'ils n'ont pas perdu la photo ? L'atelier de ce petit photographe campagnard a été complètement détruit par un incendie, et cette photo est le seul exemplaire qui existe. Il m'a été donné par la directrice du collège.

Quat'sous fut saisie d'une terreur vague.

— Vous... vous ne savez pas le nom de l'homme qui est venu ce matin ?

— Si, je le sais. Non, je ne le sais plus. Attendez un instant. Je l'ai vu sur sa carte. Ah, ça y est ! L'inspecteur Brown. Un type tout à fait ordinaire, je ne me souviens même pas de son visage.

CHAPITRE VI

UN PLAN DE CAMPAGNE

Jetons un voile sur les événements de la demi-heure suivante. Il suffit de dire que l'« inspecteur Brown » était inconnu à Scotland Yard. La photographie de Jane Finn, qui aurait été extrêmement précieuse à la police, était perdue. Une fois de plus, « Mr Brown » avait triomphé.

Le résultat immédiat de cet échec fut un rapprochement entre Julius Herrsheimer et les Jeunes Aventuriers. Toutes les barrières s'écroulèrent en un clin d'œil. Ils eurent l'impression d'avoir toujours connu le jeune Américain. Ils abandonnèrent leur version farfelue de « détectives privés » et lui avouèrent leur astucieuse association, qu'il jugea « follement excitante ».

À la fin du récit, il se tourna vers Quat'sous.

— J'ai toujours cru jusqu'ici que les jeunes Anglaises étaient restées, comme au temps de la reine Victoria, douces et bien élevées, mais craignant de faire deux pas dans la rue sans une gouvernante ou une vieille douairière. Je vois que je ne suis plus à la page !

En conséquence de cette amitié soudaine, Tommy et Quat'sous choisirent pour résidence le *Ritz*, afin de pouvoir, comme l'expliqua fort bien Quat'sous, rester en contact étroit avec le seul parent vivant de Jane Finn. De la sorte, confia-t-elle à Tommy, on n'économisera pas là-dessus !

Et en effet, on n'économisa pas.

— Maintenant, dit l'énergique jeune fille le lendemain de leur installation, au travail !

Mr Beresford déposa le *Times* qu'il était en train de lire, et applaudit de toutes ses forces. Là-dessus, son associée le pria poliment de ne pas faire l'idiot.

— Voyons, Tommy, il faut tout de même mériter l'argent qu'on nous donne !

Tommy soupira.

— Oui, je crains fort que ce brave vieux gouvernement ne nous paie pas un appartement à perpétuité au *Ritz* pour ne rien faire...

— Donc, il faut élaborer un plan de campagne !

— Vous êtes simple comme tous les grands esprits, Quat'sous. Je vous écoute.

— D'abord, sur quoi pouvons-nous poser des bases ?

— Sur rien, dit gaiement Tommy.

— Si. Sur deux choses. Quat'sous leva énergiquement le doigt. Nous avons deux pistes. Primo, nous connaissons un des leurs, Whittington.

— Oui, mais il y a une chance sur mille pour que vous tombiez de nouveau sur lui.

— Je n'en suis pas si sûre. Je l'ai souvent remarqué : quand une coïncidence merveilleuse s'est produite une fois, la série continue. Je crois que c'est une loi naturelle qu'on n'a pas encore définie.

— En tout cas, vous ne pouvez pas vous mettre au milieu d'une place et attendre qu'il vienne à passer. D'ailleurs, il n'est peut-être plus à Londres.

— Ça, c'est possible. Mais je crois que la piste numéro deux a plus de chances d'aboutir.

— Qu'est-ce au juste ?

— Pas grand-chose. Rien qu'un prénom, Rita. Vous vous souvenez que Whittington l'a prononcé l'autre jour.

— Vous proposez-vous d'insérer une troisième annonce :

On cherche une nommée Rita, appartenant à une bande d'escrocs.

— J'essaie de raisonner logiquement. Danvers, le messager américain, a été espionné sur le paquebot, dit Carter. Il est probable qu'il l'a été par une femme.

— Je ne vois pas du tout pourquoi.

— Je suis absolument certaine que c'était une femme, et même une jolie femme, répondit tranquillement Quat'sous.

— Je m'incline devant votre science, murmura Mr Beresford.

— Il est évident que cette femme, quelle qu'elle soit, a été sauvée.

— Pourquoi ?

— Parce que si elle était noyée, comment auraient-ils su que Jane Finn avait les papiers ?

— Bravo ! continuez, Sherlock !

— Il y a une chance — une chance sur cent, je l'admetts — que cette femme ait été Rita.

— Et s'il en est ainsi ?

— Nous devons étudier la liste des survivants du naufrage jusqu'à ce que nous la trouvions.

— Alors il s'agit en premier lieu d'avoir ce document.

— Je l'ai. J'ai envoyé à Mr Carter une longue liste des renseignements que je voulais avoir, et j'ai reçu ce matin sa réponse, avec entre autres, une liste officielle des survivants du naufrage. Que dites-vous de cette extraordinaire petite Quat'sous ?

— Dix de talent, zéro de modestie. Mais y a-t-il une Rita sur la liste ?

— Je n'en sais rien. Presque toutes les dames sont désignées simplement par Miss ou Mrs, sans le prénom.

— Voilà qui complique la situation.

Quat'sous se secoua à la manière d'un fox-terrier.

— Nous n'avons qu'à retrouver leurs prénoms, un à un. Commençons par celles qui habitent Londres ou la banlieue. Notez les adresses pendant que je mets mon chapeau.

Cinq minutes plus tard, le jeune couple roulait en taxi vers les Lauriers, Glendower Road, 7, résidence de Mrs Edgar Keith, qui figurait en tête d'une liste de sept noms.

Au moment où Quat'sous allait sonner à la porte des Lauriers, Tommy arrêta sa main.

— Que direz-vous ?

— Ce que je dirai ? Mon Dieu, je... oh ! Tommy, je n'y ai pas songé. C'est embarrassant.

— C'est bien ce que je pensais, dit Tommy avec satisfaction. Comme c'est féminin ! Aucune prévoyance. Voyez maintenant comment un homme fort maîtrise la situation.

Il sonna, et Quat'sous s'éloigna discrètement de quelques pas. Une servante mal peignée ouvrit la porte.

— Bonjour, dit-il gaiement. Conseil Municipal. Nouveau recensement des électeurs. C'est bien ici, Mrs Edgar Keith ?

— Oui, monsieur, répondit la servante.

— Prénom ?

— Le prénom de madame ? Eleanor Jane.

— E, l, e, a, n, o, r, épela Tommy. A-t-elle des fils ou des filles majeurs ?

— Non, monsieur.

— Parfait. Je vous remercie. Bonjour.

— Alors, c'est pas vous qui venez pour le gaz ? lança la servante en claquant la porte.

Tommy rejoignit sa complice.

— Vous voyez, Quat'sous ? Un jeu d'enfants pour un esprit fort.

— Cette fois vous m'avez vaincue, je l'avoue. Je ne l'aurais jamais pensé.

— Le plus beau, c'est qu'on peut renouveler le truc sept fois !

Ils déjeunèrent d'un bifteck et de frites dans une petite gargote de banlieue. Ils avaient découvert une Gladys, une Mary et une Marjorie, cette dernière était partie sans laisser d'adresse. La quatrième, Sladie, leur fit une conférence sur le suffrage universel.

— Ah ! fit Tommy en avalant son dernier bock, où allons-nous maintenant ?

Quat'sous s'empara du carnet.

— Mrs Vandemeyer, 20 South Audley Mansions. Miss Wheeler, 43 Clapington Road Battersea. Cette dernière est désignée dans la liste comme femme de chambre. Il est peu probable que ce soit elle.

— Va pour la première !

— Tommy, je commence à perdre courage.

— Tête haute, ma vieille ! Nous savions bien qu'il y avait une chance sur cent. D'ailleurs, il nous reste celles des passagères qui habitent la province, l'Irlande, l'Écosse et l'étranger. Nous avons devant nous de beaux voyages.

— C'est vrai. Dépenses payées ! Mais j'aime tant que les choses arrivent vite ! Jusqu'à présent, ça a marché comme sur

des roulettes, mais cette matinée est d'une monotonie effrayante.

— Vous avez une soif exagérée de sensations vulgaires, Miss Quat'sous. Souvenez-vous que nous devrions nous réjouir d'être encore vivants ; selon toutes les règles de l'art, nous aurions dû être poignardés dans les ténèbres par le mystérieux Mr Brown. Jolie phrase, n'est-ce pas ? Tout ce qu'il y a de plus littéraire !

— Vous êtes encore plus vaniteux que moi, et votre orgueil est bien moins justifié ! Mais il est certainement étrange que Mr Brown ne nous ait point encore poursuivis de sa ténébreuse vengeance. Vous voyez que moi aussi, je sais faire de la littérature !

— Peut-être ne juge-t-il pas nécessaire de faire attention à nous.

— Ah ! Il croit ça ? Eh bien, il verra !

Les South Audley Mansions étaient situées près de Park Lane. Tommy, déjà exercé dans son métier de recenseur, posa négligemment sa question à la femme âgée, ressemblant à une gouvernante plutôt qu'à une domestique, qui avait ouvert la porte.

— Le prénom ?

— Margaret.

Tommy épela : Marga... mais l'autre l'interrompit.

— Non, g, u, e. Marguerite. Le nom français.

— Très bien.

Tommy hésita un instant, puis, audacieusement :

— Nous l'avions sur notre liste sous le nom de Rita Vandemeyer. Est-ce inexact ?

— Son vrai nom est Marguerite, monsieur, mais en général on l'appelle Rita.

— Merci. C'est tout. Bonjour, madame.

À peine capable de cacher son émotion. Tommy dégringola l'escalier. Quat'sous l'attendait sur la plate-forme du premier étage.

— Vous avez entendu ?

— Oui. Oh ! Tommy.

Tommy lui serra le bras de toutes ses forces.

— Je sais mon petit. Je sens la même chose.

— Oh ! — oh ! — que c'est beau d'imaginer des choses, et puis de les voir se réaliser ! s'écria Quat'sous avec enthousiasme.

Ils étaient en bas, dans le hall de la maison. Au-dessus, on entendait des pas et un bruit de voix.

Soudain, à la surprise de Tommy, Quat'sous l'entraîna dans un coin obscur derrière l'ascenseur.

— Que diable...

— Chut !

Deux hommes descendirent l'escalier et sortirent. Quat'sous poussa nerveusement Tommy.

— Vite, suivez-les. Je n'ose pas. Il me reconnaîtrait. Je ne savais pas qui est l'autre, mais le grand est Whittington !

CHAPITRE VII

LA MAISON DE SOHO

Whittington et son compagnon marchaient rapidement. Tommy aurait pu les rejoindre en quelques enjambées, mais il jugea plus prudent de se tenir à une certaine distance, d'autant plus que le quartier n'était guère peuplé.

Ce sport était tout nouveau pour lui. Bien qu'il le connût par les livres, il lui apparut dans la réalité, plein de difficultés. Si par exemple ils appelaient un taxi, dans les livres on sautait vite dans un autre, on promettait un pourboire au chauffeur, et en avant ! Mais dans ces rues désertes il n'y aurait pas de deuxième taxi. Et courir après une auto ? À cet instant une voiture libre apparut au coin. Tommy sentit son cœur s'arrêter de battre. Lui feraient-ils signe ?

Il poussa un soupir de soulagement en voyant les deux hommes n'y prêter aucune attention. Ils se dirigeaient vers Oxford Street. Peu à peu l'aspect des rues changeait, elles étaient plus animées, plus bruyantes, et Tommy se rapprocha des deux hommes. Il était impossible qu'ils le remarquassent dans la foule.

Arrivés au métro Bond Street, ils traversèrent la rue – Tommy sur leurs talons – et entrèrent dans un restaurant. Ils montèrent au premier étage et s'assirent à une petite table près de la fenêtre. Tommy prit place derrière Whittington, craignant d'être reconnu. En revanche, il pouvait à loisir étudier le second personnage. Il était blond, maigre, âgé d'une cinquantaine d'années, avec un visage doucereux et antipathique, le type polonais ou russe, en tout cas slave.

Ayant déjà déjeuné, Tommy commanda pour la forme un *Welsh Rarebit*, et un café noir. Whittington et son compagnon déjeunèrent avec appétit. Quand le garçon sortit, Whittington, rapprochant sa chaise de la table parla, à voix basse à son

compagnon. Tommy tendait l'oreille tant qu'il pouvait, mais seules lui parvenaient des bribes isolées : « gouvernement... propagande ». Le bruit des voix dans la pièce s'étant calmé un instant, il entendit toute une phrase : c'était Whittington qui parlait :

— Mon cher Boris, vous ne connaissez pas Flossie. Elle est merveilleuse. Un commissaire de police jurerait qu'elle est sa mère. Elle contrefait admirablement la voix, et c'est ce qui importe le plus.

Tommy n'entendit pas la réponse de Boris, mais Whittington répliqua :

— Bien entendu, uniquement en cas de nécessité urgente...

Puis il reperdit le fil. Mais voici que les paroles, tout d'un coup lui parvinrent plus distinctes, peut-être parce que les autres avaient peu à peu élevé la voix, ou que son oreille s'était accoutumée, il perçut deux mots qui le firent sursauter :

— Mr Brown.

Whittington semblait renfrogné, mais l'autre riait :

— Et pourquoi pas, mon ami ? C'est un nom des plus respectables, des plus usités. N'est-ce pas pour cela qu'il l'a choisi ? Ah, j'aimerais bien le rencontrer, ce Mr Brown.

— Qui sait ? Vous l'avez peut-être déjà vu, sans savoir que c'était lui.

— Bah ! Je pense quelquefois que c'est une fable pour la police, inventée par l'Organisation. Ou serait-ce vrai, par hasard ? Est-il avec nous, parmi nous, inconnu de tous, sauf de quelques rares élus ? Dans ce cas, son secret est bien gardé. Nous ne savons rien. Nous regardons — un de nous est Mr Brown — il ordonne, mais il sert en même temps. Parmi nous, un des nôtres, et nul ne connaît son visage...

Whittington héla un taxi. Heureusement, dans ce quartier, ils pullulaient.

— Suivez cette voiture, ordonna le jeune homme à un chauffeur docile. Ne la perdez pas de vue.

Le chauffeur — un homme âgé — ne manifesta aucun intérêt. Le voyage se passa sans incidents. Le taxi de Tommy s'arrêta tout près de celui de Whittington derrière la gare de Waterloo. Tommy le suivit jusqu'au guichet. Il prit un ticket de première

classe pour Bournemouth, Tommy également. En sortant, Boris remarqua, regardant l'heure :

— Vous avez le temps. Encore une demi-heure.

Ces mots suggérèrent une idée nouvelle à Tommy. Il était évident que Whittington partait seul, tandis que Boris restait à Londres. Il devait donc choisir entre les deux. Il ne pouvait suivre les deux, à moins que... Comme Boris, il regarda l'heure. Le train pour Bournemouth partait à 3 h 30. Il était déjà trois heures dix. Whittington et Boris se promenaient de long en large devant le kiosque aux livres. Il leur jeta un regard, puis s'élança vers la cabine du taxiphone. Il n'osa pas perdre des minutes précieuses en essayant de joindre Quat'sous, qui était probablement encore dans le voisinage de South Audley Mansions. Mais il restait un autre allié. Il demanda le *Ritz*, Mr Julius Herrsheimer. Un déclic. Si seulement le jeune Américain était là ! Nouveau déclic, suivi d'un « hello » prononcé avec le plus bel accent américain.

— C'est vous, Herrsheimer ? ici Beresford. Je suis à la gare de Waterloo. J'ai suivi Whittington et un autre. Pas le temps d'expliquer. Whittington part pour Bournemouth par le train de 3 h 30. Pouvez-vous venir avant ?

La réponse fut rassurante.

— Ne vous inquiétez pas, je me débrouillerai.

Tommy avait grande confiance en la capacité de Julius Herrsheimer. Il replaça le récepteur avec un soupir de soulagement. Il sentait instinctivement que l'Américain arriverait à temps.

Whittington et Boris étaient toujours devant le kiosque. Si Boris restait jusqu'au bout, tout irait bien. Puis Tommy, pensif, vérifia le contenu de son portefeuille. Bien qu'il eut carte blanche, il n'avait pas encore pris l'habitude de porter sur lui une somme considérable. Après avoir pris un ticket de première pour Bournemouth, il n'avait plus que quelques shillings. Il espérait que Julius serait mieux approvisionné.

Entre-temps, les minutes passaient. 3 h 15, 3 h 20, 3 h 25, 3 h 27. Et si Julius n'arrivait pas ? 3 h 29... Les portes claquaient. Tommy sentit une vague de désespoir l'envahir. Soudain une main agrippa son épaule.

— Me voilà, mon vieux. Embouteillage plus qu'à New York ! Où sont les canailles ?

— Voilà Whittington, tenez, ce grand brun. C'est lui que vous devez filer. Avez-vous de l'argent sur vous ?

Julius secoua négativement la tête, et Tommy fit un geste de désolation.

— Je crois que je n'ai pas plus de trois ou quatre cents dollars, expliqua l'Américain.

Tommy poussa un « Whoop » de soulagement.

— Bon Dieu, vous autres millionnaires ! Vous parlez une autre langue. Vite, entrez dans le compartiment. Voilà votre ticket. Ne perdez pas Whittington !

— Malheur à lui ! dit tragiquement Julius.

Le train partait quand il grimpa sur le marchepied.

— À bientôt, Tommy !

Boris longeait lentement le quai. Tommy le laissa passer et continua sa poursuite.

Devant la gare, Boris prit le métro. Étant descendu à Piccadilly, il se dirigea vers Soho. Tommy le suivait à une certaine distance.

Arrivé à un petit square poussiéreux, entouré de maisons sales et délabrées, à l'aspect sinistre, Boris s'arrêta. Tommy se retira dans l'ombre d'une porte cochère. La place était presque entièrement déserte. C'était un cul-de-sac, par conséquent il n'y avait pas de voitures. L'homme monta les marches d'une maison particulièrement rébarbative et frappa à la porte d'une certaine manière. On ouvrit promptement, il dit un ou deux mots, et passa. On referma la porte.

C'est alors que Tommy perdit la tête. Ce qu'il aurait dû faire, ce qu'aurait fait tout homme normal à sa place, c'était de rester où il était et d'attendre patiemment que l'autre sortit. Ce qu'il fit était contraire au bon sens qui le caractérisait d'ordinaire. Quelque chose, comme il l'exprima, se déclencha dans son cerveau. Sans s'arrêter un instant pour réfléchir, il monta les marches et frappa à la porte de la même manière que Boris.

La porte s'ouvrit avec la même rapidité qu'auparavant. Un homme à la physionomie de bandit parut sur le seuil.

— Eh bien ? grogna-t-il.

C'est à cet instant que Tommy se rendit compte de sa folie. Mais il n'osa pas hésiter et lança les premiers mots qui lui vinrent à l'esprit.

— Mr Brown ? dit-il.

À sa surprise, l'homme le laissa entrer.

— Premier étage, dit-il, levant le pouce par-dessus l'épaule, deuxième porte à gauche.

CHAPITRE VIII

LES AVENTURES DE TOMMY

Bien qu'ébahi par les paroles de l'homme, Tommy n'hésita pas. Puisque son audace avait réussi à le mener si loin, il espérait qu'elle le mènerait plus loin encore. Il entra tranquillement et monta l'escalier délabré. Tout dans la maison était d'une saleté inexprimable. Les tentures, d'une couleur qu'on arrivait pas à définir, pendaient en lambeaux. Dans tous les coins régnaien des toiles d'araignées.

Tommy montait à pas lents. En arrivant au premier étage, il entendit l'homme, en bas, refermer une porte. Jusqu'à présent, évidemment, on ne le soupçonnait pas. Entrer dans la maison et demander « Mr Brown » paraissait tout naturel.

Sur le palier, Tommy s'arrêta pour élaborer son plan. En face de lui se trouvait un étroit couloir avec des portes des deux côtés. À gauche, un bruit de voix étouffé lui parvenait. C'est là qu'on lui avait dit d'entrer. Mais ce qui le fascina dès l'abord ce fut une sorte de niche sur la droite, à moitié cachée par un rideau de velours rouge déchiré. Elle était juste en face de la porte de gauche, et, se trouvant à l'angle, laissait voir également le haut de l'escalier. Cette niche avait près de deux pieds de profondeur et près de trois pieds de large, et représentait une cachette idéale pour un ou même deux hommes. Elle attirait Tommy. Réfléchissant lentement et posément, suivant son habitude, il en vint à conclure que « Mr Brown » ne représentait pas un individu habitant la maison, mais un mot de passe pour la bande. La chance l'avait favorisé au point de le faire admettre sans soupçons. Mais il fallait qu'il se décidât vite : comment procéder maintenant ? Pénétrerait-il hardiment à gauche ? On exigerait sûrement un autre mot de passe, ou peut-être un document d'identité. De toute évidence, le concierge ne connaissait pas de vue tous les membres de sa bande, mais en

haut il pouvait en être autrement. Jusqu'ici la chance l'avait favorisé, mais il ne fallait pas abuser. Entrer serait un trop grand risque.

Un coup frappé à la porte d'en bas décida Tommy qui se glissa rapidement dans la niche, ramenant prudemment sur lui le rideau de velours, qui le dissimulait complètement à tous les regards. Il y avait dans le tissu de petites déchirures qui lui permettaient de voir au travers. Il observerait ce qui se passerait, et finalement, il pourrait, à un moment donné, rejoindre les autres, en prenant exemple sur ceux qui entreraient avant lui.

L'homme qui montait l'escalier d'un pas furtif était absolument inconnu à Tommy. Il appartenait selon toute apparence, aux bas-fonds de la société. Sourcils bas, mâchoire criminelle. La bestialité du type l'aurait fait reconnaître en un clin d'œil par les policiers de Scotland Yard.

L'homme passa devant la niche, s'arrêta en face de la deuxième porte à gauche, et frappa de la même façon qu'à la porte d'entrée. Une voix, à l'intérieur, jeta un mot que Tommy ne perçut pas, alors l'homme ouvrit la porte et entra. Un instant, Tommy vit l'intérieur de la pièce : une grande table autour de laquelle étaient assises quatre ou cinq personnes. Un homme d'âge moyen, au regard perçant, avec une petite barbiche pointue, présidait l'assemblée. À l'entrée du nouveau venu, il demanda :

— Votre numéro ?

— Quatorze, répondit l'autre d'une voix rauque.

— C'est exact.

La porte se referma.

— J'ai de la chance de ne pas être entré ! pensa Tommy. Si j'avais donné un numéro inexact, ç'aurait été fait de moi. Tiens, voilà qu'on frappe de nouveau !

Cette fois, c'était un homme élégant, au visage vif et spirituel, qui parut familier à Tommy, sans qu'il pût se rappeler où il l'avait vu.

La même procédure se répéta et la porte fut refermée.

Puis ce fut immédiatement après un autre individu, d'apparence discrète, aux habits usés, le type de l'employé de bureau.

Ensuite, il y eut une longue attente. Tommy était presque prêt à sortir, croyant que l'assemblée était au complet, quand un nouveau coup frappé à la porte d'en bas l'obligea à se retirer précipitamment dans sa cachette.

Le dernier venu était monté si doucement que Tommy ne se rendit compte de sa présence que lorsqu'il passa devant la niche.

C'était un homme de petite taille, pâle, aux pommettes saillantes, au regard si perçant que Tommy frémît, craignant d'être découvert.

Quand après avoir frappé, il parut sur le seuil de la pièce, le président se leva, et, allant au-devant de lui :

— C'est un grand honneur que vous nous faites ! Nous craignions que ce ne fût impossible.

L'autre, d'une voix basse et sifflante, répondit :

— Il y a eu des difficultés. Désormais ce ne sera plus possible. Mais il fallait se voir et se parler une fois, pour convenir définitivement de nos projets. Je vois que dans ce pays je ne puis rien faire sans Mr Brown. Est-il ici ?

Le président, d'une voix troublée, répondit :

— Nous avons reçu un message. Il ne peut assister à l'assemblée en personne...

Il s'arrêta, laissant la phrase inachevée.

L'autre sourit doucement, et regarda les visages tendus autour de lui.

— Ah ! oui, je comprends. J'ai entendu parler de ses méthodes. Il travaille dans l'ombre sans se confier à qui que ce soit. Il est peut-être parmi nous en ce moment...

Il jeta de nouveau un regard circulaire sur l'assemblée qui semblait en proie à une inquiétude indéfinissable. Chacun regardait du coin de l'œil son voisin avec une expression angoissée.

Le nouveau venu se redressa.

— Qu'il en soit ainsi ! Commençons.

— Veuillez vous asseoir près de moi, Numéro Un, dit respectueusement le président, en lui indiquant la place d'honneur. Et vous, Numéro Quatorze, refermez la porte !

Tout retomba dans le silence. Tommy, de nouveau, n'avait en face de lui que les battants de la porte. Les voix ne lui parvenaient que comme un murmure indistinct. Le passage était désert. Personne ne venait. Tommy se pencha, enleva ses souliers, s'approcha de la porte sur la pointe de ses pieds déchaussés, s'agenouilla et approcha son oreille de la serrure. À son grand chagrin, il ne distingua guère plus qu'auparavant : quelques bribes de ci, de-là, mais pas de phrases complètes.

Il effleura la poignée de la porte. Pourrait-il la tourner peu à peu si doucement et si imperceptiblement que personne dans la pièce ne s'en aperçût ? Très lentement, à la vitesse d'un millimètre par seconde, retenant son souffle, il se mit en devoir d'agir. Encore un peu — encore — encore — cela ne finirait-il donc jamais ? Ah ! enfin ! La poignée s'immobilisait.

Il attendit une minute, puis, après avoir respiré profondément, pressa très légèrement. La porte ne céda pas. Tommy était ennuyé. S'il appuyait plus fort, on l'entendrait. Il attendit que les voix s'élevassent, et essaya de nouveau. Rien. Diable de poignée ! Il redoubla de force. Toujours rien. Poussé à bout, il tira franchement sur la poignée. Mais la porte resta fermée, et finalement il devina la vérité. La porte était fermée à clef de l'intérieur.

— Sacrés gredins ! pensa Tommy.

Quand son indignation fut tombée quelque peu, il se demanda comment faire face à la situation. Premièrement, il fallait remettre la poignée en place. S'il la lâchait tout d'un coup, on s'en apercevrait sûrement. Donc, avec la même circonspection, il refit le travail. Tout se passa bien, et, avec un soupir de soulagement, le jeune homme se leva.

Tenace comme un bull-dog, Tommy était lent à s'avouer vaincu. Paralysé pour l'instant, il était loin d'abandonner le combat. Il tenait à entendre ce qui se passait dans la pièce fermée. Puisqu'un plan avait échoué, il fallait en trouver un autre.

Il regarda autour de lui. Un peu plus loin, à gauche, il vit une deuxième porte. Il s'en approcha silencieusement, écouta un instant, puis essaya la poignée. Elle céda, et il entra dans la pièce vide.

C'était une chambre à coucher, encore plus sale que le reste de la maison.

Mais ce qui intéressait Tommy, c'était précisément ce qu'il avait espéré trouver, une porte de communication entre les deux pièces, à gauche de la fenêtre. Fermant soigneusement la porte qui donnait sur le couloir, il examina l'autre. Elle était couverte de poussière et semblait ne pas avoir servi depuis quelque temps. S'agenouillant, Tommy répéta la manœuvre avec la poignée, cette fois victorieusement. La porte s'entrouvrit assez pour qu'il pût écouter. Un rideau de velours, de l'autre côté, empêchait de voir, mais non pas d'entendre.

Une voix à l'accent irlandais disait :

— Tout cela est fort bien. Mais il nous faut de l'argent. Sans argent, il n'y a rien à faire !

Une autre voix — Tommy crut distinguer celle de Boris — répliqua :

— Si vous avez de l'argent, nous garantissez-vous les résultats ?

— Oui ! Une ère de terreur telle qu'on n'en a pas encore connu.

Après un silence, la voix sifflante du Numéro Un se fit entendre :

— C'est bien ! Vous aurez l'argent. Quant à l'emprunt au journal anglais, Boris arrangera l'affaire.

La voix métallique du président annonça :

— Je suis chargé par Mr Brown de vous soumettre les rapports des différentes corporations. Celui des mineurs est parfait.

Il y eut un long silence ; on n'entendait que le froissement du papier.

— Et la date, mon ami ? demanda le Numéro Un.

— Le 29.

— C'est un peu tôt.

— En effet. Mais les leaders de la gauche ont fixé cette date, et nous ne pouvons pas trop protester. Ils doivent se croire indépendants. Il ne faut pas qu'ils se doutent que nous nous servons d'eux dans notre seul intérêt. Ils sont honnêtes. C'est une chose étrange, mais on ne peut pas faire une révolution sans hommes honnêtes.

— On s'en débarrasse après, répliqua le Numéro Un.

— En attendant, il faut se débarrasser de Clymes. Il devient trop perspicace. Le Numéro Quatorze s'en occupera.

Une voix rauque répondit :

— *All right !* Et si je suis pris ?

— Vous aurez le plus grand avocat d'Angleterre pour vous défendre ! Quoi qu'il en soit, vous porterez des gants avec les empreintes digitales d'un voleur connu. Vous n'avez rien à craindre.

— Je ne crains rien, puisque c'est pour la cause. Et avec une sombre satisfaction : Le sang coulera dans les rues ! J'en rêve quelquefois. Les perles et les diamants rouleront dans les gouttières, les ramassera qui voudra !

Le Numéro Un reprit la parole :

— Donc, tout va bien. Nous sommes sûrs du succès, n'est-ce pas ?

— Je le crois.

Mais la voix du président manquait d'assurance.

— Il y a une difficulté.

— Laquelle ? siffla le Numéro Un.

— Les leaders modérés, précisément. Ils constituent même la majorité, et ils refusent de marcher le 29, à moins que l'opinion publique ne soit entièrement de leur côté. Autrement, ils préfèrent un compromis avec le gouvernement.

— Mais je croyais — la voix du Numéro Un était acérée comme la pointe d'un poignard — qu'il y avait certain document assurant le succès.

— En effet. Si ce document était soumis aux leaders, le résultat serait immédiat. Ils le publierait dans toute l'Angleterre, et proclameraient la révolution. Le gouvernement serait définitivement vaincu.

— Alors, que vous manque-t-il ?

— Le document lui-même.
— Comment ? Vous ne l'avez pas ? Mais vous savez où il est ?
— Non.
— Quelqu'un le sait-il ?
— Une personne, peut-être. Mais nous n'en sommes pas sûrs.

— Qui est cette personne ?
— Une jeune fille.

Tommy retint son souffle.

— Une femme ? — la voix du Numéro Un se fit méprisante — Et vous ne l'avez pas fait parler ? Il y a des moyens de faire parler une femme !

— C'est un cas particulier, grommela le président.

— Particulier ? Comment cela ?

Il s'arrêta un instant, puis :

— Où est-elle maintenant ?

— Cette femme ?

— Elle est...

Mais Tommy n'entendit plus rien. Un coup de poing formidable s'abattit sur sa tête, et tout s'évanouit dans les ténèbres.

CHAPITRE IX

QUAT'SOUS DEVIENT FEMME DE CHAMBRE

Quant Tommy s'était élancé sur la trace des deux hommes, Quat'sous avait dû se maîtriser de toutes ses forces pour s'empêcher de le suivre. Toutefois, elle se consola en pensant que jusqu'à présent ses déductions avaient été brillamment confirmées par les événements. Les deux hommes, sans aucun doute, étaient sortis de l'appartement du deuxième étage, et ce seul nom « Rita » avait suffi aux jeunes aventuriers pour retrouver une fois de plus la trace des ravisseurs de Jane Finn.

Que faire maintenant ? Quat'sous, par-dessus tout, détestait se débrouiller. Elle revint sur ses pas et rentra dans le hall de l'immeuble. Il n'était plus vide. Un petit liftier y polissait vigoureusement les poignées de cuivre de l'ascenseur, en sifflant la dernière scie de music-hall, sans musicalité, mais avec beaucoup d'enthousiasme.

Il y avait en Quat'sous un élément de gaminerie qui lui permettait de se sentir immédiatement à son aise avec les jeunes gens de treize ou quatorze ans. Elle se dit qu'un allié dans le camp ennemi ne serait pas à mépriser, et demanda gaiement :

— Alors, William, on a fait du bon boulot ?

Le liftier lui jeta un regard appréciateur et sourit, enchanté :

— Albert, mademoiselle, corrigea-t-il.

— Va pour Albert, dit Quat'sous.

Elle jeta autour d'elle un regard mystérieux, destiné à éveiller la curiosité du liftier. Puis, se penchant vers lui, à voix basse :

— Deux mots, Albert !

Albert lâcha la poignée et entrouvrit la bouche.

— Voyez ! savez-vous ce que c'est ?

D'un geste dramatique elle rejeta le revers de son manteau et exposa un petit signe en émail. Il était peu probable qu'Albert sût ce qu'il représentait, les projets de Quat'sous en auraient même souffert, car l'indice en question était celui d'une société sportive de Little Missendell, où prêchait le pasteur Cowley. Quat'sous s'en était servi la veille pour épingle une fleur. Mais son regard perçant avait vu le coin d'un roman policier qui sortait de la poche d'Albert et elle choisit immédiatement cette tactique comme ayant le plus de chances de réussir.

— Police américaine ! Souffla-t-elle.

Albert tomba dans le piège.

— Dieu ! murmura-t-il, extasié.

Quat'sous lui cligna de l'œil comme à un vieux camarade.

— Vous devinez qui je traque, hein ?

Albert, retenant son souffle, interrogea :

— Quelqu'un de la maison ?

Quat'sous fit un signe d'assentiment et leva le pouce.

— L'appartement du deuxième. La dame dite Vandemeyer.

Ha, ha ! Vandemeyer !

— Une voleuse ?

— Et quelle voleuse ! Chez nous, en Amérique, on l'appelle Rita la Rouge !

— Rita la Rouge, répéta Albert, dont l'enthousiasme devenait du délire. C'est comme du cinéma !

C'était en effet du cinéma. Quat'sous était une fervente de films à épisodes.

— Annie a toujours dit que c'était une pas grand-chose, continua Albert.

— Qui est Annie ? demanda négligemment Quat'sous.

— Sa femme de chambre. Elle s'en va aujourd'hui. Mais elle m'a dit bien des fois : « Ça ne m'étonnerait pas, Albert, si la police arrivait chez elle un de ces jours. » Ma parole, elle a dit ça ! Mais une chouette femme quand même, hein ?

— Pas mal, admit Quat'sous, pas mal. Ça la sert, d'ailleurs ! À propos, porte-t-elle les émeraudes ?

— Ces pierres vertes ? Mais oui, je crois qu'elle les porte.

— C'est ce que nous cherchons. Vous avez entendu parler du vieux Rysdale ?

Albert secoua négativement la tête.

— Allons donc ! Peter B. Rysdale, le roi du pétrole ?

— Je crois que j'en ai entendu parler quelque part.

— C'est à lui qu'appartiennent les pierres. La plus belle collection d'émeraudes du monde. Elle vaut un million de dollars !

— Vrai !

Albert ne pouvait plus se contenir.

— C'est plus beau que du cinéma !

Quat'sous sourit, flattée du succès de ses efforts.

— Ce n'est pas encore tout à fait prouvé. Mais cette fois je crois que nous la tenons !

Albert émit un son inarticulé. Ses yeux brillaient.

— Mais pas un mot de tout cela, mon petit ! À personne — ajouta impérieusement Quat'sous. — Je n'aurais même pas dû vous en parler, mais nous autres Américaines, nous savons reconnaître les chics types !

— Vous pouvez être sûre de moi, jura Albert. Puis-je vous aider en quelque chose ? Filer la voleuse quand elle sort ?

Quat'sous fit mine de réfléchir, puis secoua la tête.

— Pas en ce moment, mais quand il le faudra, j'aurai recours à vous. En attendant, dites-moi pourquoi cette femme de chambre s'en va ?

— Annie ? Elle a eu une prise de bec avec la patronne ! Comme dit Annie, une domestique, maintenant, c'est quelqu'un, et il ne faut pas qu'on lui marche sur les pieds ! Si Annie prévient les autres au bureau de placement, la patronne n'en trouvera pas si facilement.

— Tu crois ça ? dit Quat'sous, pensive. Et si...

Une idée germait dans son cerveau. Elle réfléchit quelques instants, puis, tapant Albert sur l'épaule :

— Dites donc, mon petit ! Si vous disiez là-haut que vous avez une jeune cousine ou amie qui pourrait lui convenir ? Vous saisissez ?

— J'comprends que je saisis ! Fiez-vous à moi, vous aurez la place.

— Brave gosse ! Vous pouvez lui dire que je suis prête à commencer n'importe quand. Écrivez-moi, et si c'est O.K..., je serai là demain matin à onze heures.

— Où dois-je écrire ?

— Au *Ritz*, répliqua laconiquement Quat'sous. Miss Cowley. Albert lui jeta un regard anxieux.

— Ils doivent être bien payés, les détectives !

— Pour sûr ! Surtout quand c'est le vieux Rysdale qui casque ! Mais ne t'en fais pas, mon petit, si l'affaire marche, on pensera à toi.

Là-dessus, elle se sépara de son nouvel allié, et quitta South Audley Mansions, très satisfaite de sa matinée.

Mais il n'y avait pas de temps à perdre. Elle rentra directement au *Ritz* et écrivit quelques mots à Mr Carter. Après avoir envoyé sa lettre, voyant que Tommy ne rentrait pas — ce qui ne l'étonna guère — elle se rendit dans les grands magasins. Ses emplettes lui prirent tout son après-midi avec un bel intervalle pour le thé, richement accompagné de choux à la crème. Après sa tournée dans les établissements de second ordre, elle finit sa journée chez un coiffeur. Maintenant, dans la solitude de sa chambre à coucher, elle déballa ses achats. Cinq minutes plus tard, elle souriait dans le miroir à une jolie blonde ; elle avait légèrement modifié au crayon la ligne de ses sourcils, ce qui allié à la profusion des boucles blondes, lui faisait une figure toute neuve. Même par Whittington, elle était sûre de n'être pas reconnue. Elle porterait des talonnettes très hautes, et le tablier ajouté à la coiffe de femme de chambre achèverait le déguisement.

Elle savait par expérience que les malades, souvent ne reconnaissent pas leur infirmière, quand elle n'est plus en tenue.

— Oui, dit Quat'sous gracieusement à son reflet dans le miroir, vous ferez l'affaire. Là-dessus, elle se débarrassa de ses boucles blondes et reprit son aspect normal.

Le dîner fut solitaire. Quat'sous fut un peu surprise de ne pas voir apparaître Tommy. Julius, lui aussi, était absent, ce qui l'étonnait moins. Les jeunes aventuriers étaient habitués à le voir « disparaître » et n'auraient pas été surpris s'il était parti sans prévenir pour Constantinople ou avait pris subitement l'avion pour les Indes, espérant y découvrir des traces de sa cousine disparue. L'énergique jeune homme avait réussi à rendre la vie insupportable à tous les employés du Scotland Yard et de la Préfecture. Il avait passé trois heures à Paris et en était revenu imbu de l'idée, soufflée peut-être par quelque fonctionnaire français, fatigué de sa présence, que la clef du mystère était en Irlande, où avaient débarqué les survivants du naufrage.

Pour se consoler de sa solitude, Miss Cowley, confortablement installée dans son lit, fuma des cigarettes en lisant « Carnaby Williams, le détective de quinze ans », qu'elle avait acheté un jour, ainsi que plusieurs autres œuvres du même genre, à trois pences le volume. Elle sentait qu'avant d'aborder à nouveau Albert, il fallait se mettre dans l'atmosphère.

Le courrier du matin apporta une lettre de Mr Carter :

Chère Miss Quat'sous

Vous avez fait un start magnifique, et je vous félicite. Néanmoins, il est de mon devoir d'attirer votre attention sur les risques que vous courez et qui sont considérables. Ces gens ne connaissent pas la pitié. Je crois que vous sous-estimez le danger, et je vous avertis de nouveau que je ne puis vous promettre ma protection. Vous nous avez procuré des renseignements précieux, et si vous décidez de vous retirer de l'affaire, personne ne vous blâmera. En tout cas, réfléchissez avant de vous décider.

Si, en dépit de mes avertissements, vous décidez de réaliser votre plan, votre voie est tracée. Vous avez servi pendant deux ans chez Miss Dufferin, au Parsonage, Llanelly, et Mrs Vandemeyer peut lui demander une référence.

Me sera-t-il permis de vous donner un conseil ? Tenez-vous aussi près que possible de la vérité, les risques en seront diminués. Présentez-vous comme ce que vous êtes, une infirmière qui chôme, et qui se décide, faute d'emploi, à devenir femme de chambre. Vous n'êtes pas la seule, dans ce cas. Cela suffira à expliquer certaines manières ou intonations qui pourraient autrement provoquer des soupçons.

Quelle que soit votre décision, bonne chance !

*Votre ami sincère,
Carter.*

Quat'sous se sentit déborder de joie. Les avertissements de Mr Carter furent rejétés avec un haussement d'épaules. La jeune fille était beaucoup trop sûre d'elle-même pour y prêter attention.

Avec un soupir, elle renonça au rôle intéressant qu'elle s'était apprêtée à jouer. Elle avait trop de bon sens pour ne pas reconnaître la justesse des arguments de Mr Carter sous ce rapport.

De Tommy, rien. Mais le courrier du matin apporta une carte postale un peu sale avec des lettres « O. K. » griffonnées au revers.

À 10 h 30 Quat'sous sortait du *Ritz* avec une vieille valise démocratique dont elle rougissait devant le chasseur. Elle prit un taxi jusqu'à la gare de Paddington, entra dans un lavatory, en ressortit transformée, mit sa valise en consigne, et prit un autobus.

À onze heures cinq, elle rejoignait à South Audley Mansions Albert, qui ne la reconnut pas immédiatement, mais dont l'admiration, quand il sut que c'était elle fut, sans bornes.

— Pour une artiste, vous êtes une artiste ! J'aurais juré que je ne vous avais jamais vue.

— Ça me fait plaisir, Albert, répondit modestement Quat'sous ; à propos, suis-je votre cousine ?

— Et votre voix donc ! s'écria le gamin. Vous avez perdu tout à coup votre accent américain ! Non, j'ai dit qu'un ami à moi avait une sœur. Annie n'était pas contente ! Elle est restée

jusqu'aujourd'hui, pour rendre service, a-t-elle dit, mais en réalité c'est pour vous monter contre la patronne.

En effet, quand elle annonça à la jeune femme, qui lui ouvrit la porte :

— Je viens pour la place.

L'autre répondit sans hésitation :

— C'est une place à déconseiller. La guenon se mêle de tout. Dire qu'elle m'a accusée de lire ses lettres ! Comme s'il y en avait dans le panier ! Elle les brûle toujours elle-même. Drôle de créature ! Bien nippée, mais on ne sait pas d'où ça vient. La cuisinière en sait des choses sur elle, mais elle n'ose pas les dire, elle a une peur folle de la guenon. Et soupçonneuse, avec ça ! Dès qu'on parle à un gars...

Quat'sous ne connut jamais la suite, car une voix claire au timbre métallique, cria :

— Annie !

La jeune femme sursauta, comme si elle avait été prise en flagrant délit.

— Madame ?

— À qui parlez-vous ?

— C'est la jeune personne au sujet de la place, Madame.

— Faites-la entrer. Immédiatement.

— Bien, Madame.

Quat'sous fut priée d'entrer dans une des pièces donnant sur le long couloir à droite. Une femme se tenait debout près de la cheminée. Elle n'était plus de la première jeunesse, et son visage, quand on le regardait de près, était flétris et durci. Jadis, elle avait dû être éblouissante. Ses cheveux d'or pâle, dont la teinte n'était pas entièrement naturelle, ombrayaient des yeux d'un bleu électrique, au regard terriblement perçant... Sa silhouette exquise était mise en valeur par un admirable peignoir de crêpe-georgette bleu-outremer, mais en dépit de sa grâce ondoyante, on se sentait, en sa présence, pris dans une sorte de piège métallique.

Pour la première fois, Quat'sous eut peur. Elle n'avait pas craint Whittington, mais cette femme était différente. Comme fascinée, elle contemplait la courbe éclatante de cette bouche

fine et cruelle. L'avertissement de Mr Carter lui revint à la mémoire. En effet, celle-là n'aurait pas de pitié.

Luttant de toutes ses forces contre l'accès de panique qui l'aurait fait fuir sans se retourner, Quat'sous soutint fermement et respectueusement l'examen de Mrs Vandemeyer.

Cette dernière parut satisfaite et lui indiqua un siège.

— Asseyez-vous. Comment avez-vous su que je cherchais une femme de chambre ?

— Par mon frère, qui est ami de votre liftier, Madame. Il a cru que je pourrais vous convenir.

Le regard aigu de Mrs Vandemeyer parut la transpercer.

— Vous parlez en fille instruite.

— Je suis infirmière, Madame. J'ai été congédiée à la suite de la crise économique. J'ai été garde pendant deux ans chez Miss Dufferin.

En donnant les autres détails de sa carrière imaginaire, Quat'sous crut voir se fondre peu à peu la méfiance de Mrs Vandemeyer.

— C'est bien. Vous aurez chez moi 60 livres, ce sont des appointements très élevés. Pourvu que vous fassiez mon affaire. Pouvez-vous commencer aujourd'hui même ?

— Oui, Madame. Ma valise est à la gare de Paddington.

— Rapportez-la en taxi. Vous verrez, c'est une place facile. Je sors beaucoup. À propos, comment vous appelez-vous ?

— Prudence Cooper, Madame.

— Bien, Prudence. Vous pouvez aller chercher votre valise. Je ne serai pas là pour le déjeuner. La cuisinière vous mettra au courant.

— Merci, Madame.

Quat'sous se retira. Annie avait disparu. Dans le hall, un concierge majestueux avait relégué à l'arrière-plan le petit Albert. Quat'sous ne lui jeta pas même un regard lorsqu'elle sortit humblement.

L'aventure était commencée, mais Quat'sous se sentait un peu moins sûre d'elle que dans la matinée. Elle songeait à Jane Finn ; si elle était tombée entre les mains de Mrs Rita Vandemeyer, son sort n'était pas enviable.

CHAPITRE X

Sir JAMES PEEL EDGERTON ENTRE EN SCÈNE

Quat'sous s'acquitta consciencieusement de ses nouvelles fonctions. Les filles du pasteur connaissaient à fond tout ce qui avait trait au ménage. Plus d'une fois, elles avaient « dressé une nouvelle », avec le résultat que la nouvelle, dès qu'elle était dressée, les quittait pour une autre place, mieux rémunérée que ne le permettait la maigre bourse pastorale.

Quat'sous ne craignait donc rien sous ce rapport. Elle tâchait de s'attirer la sympathie de la cuisinière. Cette dernière avait évidemment peur de sa maîtresse. Elle était un cordon bleu accompli, comme Quat'sous eut l'occasion de s'en convaincre le soir même. Mrs Vandemeyer attendait un invité à dîner et Quat'sous mit le couvert pour deux. La porcelaine et l'argenterie étaient fort belles. Serait-ce Whittington ? Bien qu'elle fût sûre de n'être pas reconnue, elle aurait préféré un étranger.

À huit heures environ, la sonnette retentit, et Quat'sous, le cœur battant, alla ouvrir. Elle fut heureuse de voir le deuxième des hommes que Tommy s'était mis en devoir de filer.

Il se fit annoncer sous le nom de Stepanoff. Mrs Vandemeyer se leva avec un sourire ravi.

— Enfin, on vous revoit, cher Boris Ivanovitch !

— C'est un bonheur pour moi, Madame.

Il se pencha sur sa main.

Quat'sous réintégra la cuisine.

— Qui est ce Mr Stepanoff ? demanda-t-elle à la cuisinière, affectant une franche curiosité.

— Un Russe, je crois.

— Il vient souvent ?

— De temps en temps. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Je croyais qu'il en pinçait peut-être pour la patronne, c'est tout.

Et elle ajouta, en faisant mine d'être offensée :

— Faut pas m'en vouloir pour ça.

— Sans rancune, ma petite ! répliqua la cuisinière. Je suis un peu inquiète à cause du soufflé.

« Toi, tu sais quelque chose ! » constata intérieurement Quat'sous.

Mais à voix haute, elle dit seulement :

— Faut-il déjà que je serve ?

En servant à table, Quat'sous écouta attentivement tout ce qui se disait. Elle se rappelait que cet homme était un de ceux filés par Tommy. Déjà, sans vouloir encore l'admettre, elle était inquiète pour ce dernier. Où était-il ? Pourquoi n'avait-il pas écrit ou téléphoné ? Avant de quitter le *Ritz*, elle s'était arrangée pour que toutes les lettres ou messages soient transmis à un petit bureau de tabac voisin où Albert se rendait souvent. Il est vrai qu'elle ne s'était séparée de Tommy que la veille au matin, et qu'il était absurde de s'inquiéter. Cependant, cette absence de nouvelles ne laissait pas d'être singulière.

Mais bien qu'elle écoutât de toutes ses oreilles, l'entretien ne donnait prise à aucun soupçon. Boris et Mrs Vandemeyer parlaient de spectacles, de potins, de modes. Après dîner ils se retirèrent dans le petit boudoir où Mrs Vandemeyer, étendue sur le divan, semblait plus dangereusement belle que de coutume. Quat'sous apporta le café et les liqueurs et se retira. En refermant la porte, elle entendit Boris demander :

— Nouvelle, n'est-ce pas ?

— D'aujourd'hui seulement. L'autre était affreuse. Celle-ci paraît bien.

Quat'sous s'arrêta un instant auprès de la porte qu'elle avait soigneusement évité de fermer entièrement, et entendit le Russe dire :

— Est-elle sûre ?

— Vraiment, Boris, vous êtes absurdement méfiant. Je crois qu'elle est la cousine du liftier, ou quelque chose dans ce genre. Personne ne se doute de mes relations avec notre ami commun Mr Brown.

— Pour l'amour de Dieu ! Rita, soyez prudente. Cette porte n'est pas fermée.

— Fermez-là, alors !

Quat'sous s'éloigna vivement.

Elle n'osa pas s'absenter trop longtemps de la cuisine, et revint laver la vaisselle, ce qu'elle fit très rapidement. Puis, elle se glissa de nouveau vers le boudoir. La cuisinière, plus lente, était encore occupée dans la cuisine, et la croyait en train de préparer les lits.

Hélas ! L'entretien était mené à voix trop basse pour qu'elle pût entendre quelque chose. Elle n'osa pas essayer de rouvrir la porte, même doucement, car Mrs Vandemeyer était assise presque en face, et Quat'sous craignait les yeux de lynx de sa maîtresse.

Néanmoins, elle était décidée à écouter la conversation. Peut-être, s'il s'était produit des événements imprévus, parlerait-on de Tommy. Elle réfléchit désespérément, puis une idée lui vint. Elle traversa vivement le couloir et entra dans la chambre à coucher de Mrs Vandemeyer, dont les fenêtres donnaient sur un grand balcon qui longeait tout l'appartement. Se glissant par la fenêtre, elle parvint sur la pointe des pieds jusqu'à la fenêtre du boudoir, qui était entrouverte et laissait clairement filtrer les voix.

Quat'sous écouta attentivement, mais il n'était pas question de Tommy. Mrs Vandemeyer et le Russe semblaient se quereller et finalement ce dernier s'exclama, amer :

— Votre audace folle finira par nous perdre !

— Bah ! Une publicité bien comprise est le meilleur moyen d'éviter les soupçons. Vous vous en rendrez compte un de ces jours, peut-être plus tôt que vous ne le pensez !

— En attendant, vous sortez tous les soirs, ou presque, avec Peel Edgerton. Ce n'est pas seulement le plus célèbre avocat d'Angleterre, mais aussi un des meilleurs criminologistes de l'époque ! C'est de la pure folie !

— Je sais que son éloquence a sauvé plus d'un homme de la potence, dit tranquillement Mrs Vandemeyer. Et puis après ? Peut-être me sera-t-il utile un jour précisément dans ce domaine ! C'est bien ce qu'on pourrait appeler un ami à la cour !

Boris se mit à marcher de long en large. Il était très nerveux.

— Vous êtes une femme intelligente, Rita ; mais vous êtes folle ! Écoutez-moi, et renoncez à Peel Edgerton.

— Ma foi non.

— Vous refusez ?

Il y avait une menace dans la voix du Russe.

— Je refuse.

— Alors, nous verrons qui...

— Vous oubliez, Boris, qu'un seul homme a le droit de me donner des ordres, Mr Brown.

— Vous êtes impossible, Rita ! Impossible ! Il est peut-être déjà trop tard. On dit que Peel Edgerton *flaire* les criminels ! Pourquoi, tout à coup, s'intéresse-t-il à vous ? Ses soupçons sont peut-être éveillés. Il devine...

— Rassurez-vous, mon cher Boris. Il ne se doute de rien. Malgré votre galanterie habituelle, vous semblez oublier que l'on veut bien me trouver belle. C'est ce qui intéresse Peel Edgerton.

— Il a étudié la criminologie comme aucun autre en Angleterre. Vous croyez pouvoir le tromper ?

— Cela m'amuserait !

— Bon Dieu ! Écoutez, Rita...

— D'ailleurs, ajouta Mrs Vandemeyer, il est follement riche. Et je ne suis pas de celles qui méprisent l'argent !

— L'argent, l'argent ! Là est le danger, Rita. Je crois que vous vendriez votre âme pour de l'argent. Je crois...

Il s'arrêta un instant, puis, à voix basse, d'un ton sinistre :

— Je crois que vous nous vendriez aussi !

Elle se mit à rire.

— Le prix devrait être trop élevé ! Il n'y aurait qu'un milliardaire pour le payer !

— Alors, vous avouez ?

— Mon cher, ne comprenez-vous pas la plaisanterie ?

— Vous avez une singulière façon de plaisanter !

— Ne nous querellons pas, mon ami. Sonnez, je voudrais un cocktail.

Quat'sous battit en retraite. Elle s'arrêta un instant devant la glace pour vérifier sa coiffure, puis se présenta, la mine candide, dans le boudoir, en réponse au coup de sonnette.

La conversation qu'elle venait d'entendre, bien qu'intéressante puisqu'elle prouvait la complicité de Rita et de Boris, ne jetait aucun rayon de lumière sur les questions essentielles. Le nom de Jane Finn n'avait même pas été prononcé.

Le lendemain quelques mots échangés avec Albert l'informèrent qu'au bureau de tabac il n'y avait rien pour elle. Une main glacée sembla comprimer son cœur. Il était incroyable que Tommy n'eût rien laissé pour elle. Et si... Mais il fallait faire des recherches ! Elle profita d'une offre de Mrs Vandemeyer.

— Quel est généralement votre jour de sortie, Prudence ?

— Le vendredi, Madame.

— Et nous sommes vendredi aujourd'hui ! Mais puisque vous n'êtes entrée qu'hier, vous n'avez guère besoin de sortir aujourd'hui ?

— Je me demandais justement si madame ne me permettrait pas de sortir quand même.

Mrs Vandemeyer la regarda pendant un moment et sourit.

— Je voudrais que Stepanoff vous entendît. Il a fait des suppositions sur vous, hier soir. Mais votre requête est tout à fait acceptable. Je suis contente. Allons, tout cela ne vous regarde pas. Vous pouvez sortir aujourd'hui. Ça m'est égal, puisque je dîne dehors.

— Merci, Madame.

Quat'sous se sentit soulagée, une fois hors de présence. Il fallait l'avouer, elle avait peur, horriblement peur de la belle Rita et de son regard cruel.

Elle était en train de polir l'argenterie, quand la sonnette retentit. Cette fois, ce n'était ni Whittington ni Boris, mais un homme d'aspect frappant.

Bien que de taille moyenne, il paraissait grand. Son visage rasé, extraordinairement mobile, avait une expression surprenante de force et de puissance. Il semblait imprégné de magnétisme.

Quat'sous le prit d'abord pour un acteur, mais un instant après, il donna son nom : sir James Peel Edgerton.

Elle le regarda avec un intérêt redoublé. C'était donc le fameux maître connu dans toute l'Angleterre. Elle avait entendu dire qu'un jour il deviendrait Premier ministre. En attendant, il avait refusé tout poste d'État pour pouvoir librement exercer sa profession, et siégeait simplement comme député au parlement.

Quat'sous s'en alla pensive, dans sa cuisine. Le grand homme lui avait fait une impression profonde. Elle comprenait l'inquiétude de Boris. Il ne devait pas être facile de duper Peel Edgerton.

Un quart d'heure après, la sonnette retentit de nouveau, et Quat'sous se rendit dans le vestibule pour aider le visiteur à remettre son pardessus. Elle sentait qu'il la fouillait du regard. Au moment où elle lui ouvrit la porte, il s'arrêta sur le seuil :

— Il n'y a pas longtemps que vous faites ce métier-là, petite ?

Quat'sous leva les yeux, étonnée. Il y avait dans le regard de sir James, de la bienveillance et autre chose encore, plus difficile à déchiffrer.

Il fit un signe affirmatif de la tête comme si elle lui avait répondu.

— Infirmière sans travail, n'est-ce pas ?

— Est-ce Mrs Vandemeyer qui vous l'a dit, monsieur ?

— Non, mon enfant. C'est votre visage qui me l'a dit. Est-ce une bonne place ici ?

— Très bonne, merci monsieur.

— Mais il y en a d'autres, aussi bonnes, vous savez. Un changement, quelquefois, ne fait pas de mal.

— Vous voulez dire, monsieur... commença Quat'sous.

Mais sir James était déjà sur le seuil. Il se retourna pour lui jeter son regard bienveillant et scrutateur.

— Une simple indication, mon enfant. Rien d'autre.

Quat'sous retourna à la cuisine, encore plus pensive.

CHAPITRE XI

L'HISTOIRE DE JULIUS

Profitant du jour de sortie octroyé par sa maîtresse, Quat'sous se dirigea immédiatement vers le *Ritz* pour s'enquérir de Tommy. On était absolument sans nouvelles. En revanche, Julius était là. Il courut à sa rencontre avec sa vivacité coutumière, mais en boitant légèrement. Avant d'avoir pris le temps de poser une question, il tempêta :

— Voyons, Miss Quat'sous ! Est-il possible que ces idiots au bureau de l'hôtel, aient raison, et que Beresford ne soit pas revenu depuis mercredi ?

— Vous ne savez donc pas où il est ?

— Moi ? Comment le saurais-je ? Je lui ai télégraphié hier matin, et je n'ai pas reçu de réponse.

— Je pense que votre dépêche doit être au bureau et que personne ne l'a prise.

— Mais où est-il ?

— Je n'en sais rien. J'espérais que vous seriez au courant.

— Je vous dis que je n'ai rien eu de lui depuis que nous nous sommes séparés mercredi à la gare.

— Quelle gare ?

— Waterloo. Ne vous l'a-t-il pas dit ?

— Mais non, puisque je ne l'ai pas vu depuis ! Et que faisiez-vous à Waterloo ?

— Il m'a téléphoné, pour me dire de le rejoindre. Il filait deux bandits.

— Ah ! Maintenant, je comprends ! Continuez !

— Eh bien, je me suis débrouillé ! Je suis arrivé à temps à la gare, et Beresford m'a désigné les brigands. Lui est resté pour suivre le petit, et il m'a envoyé, moi, filer le grand, celui que vous avez roulé. Il m'a fourré un ticket dans la main et m'a dit de monter dans le train. Je l'ai fait.

Julius s'arrêta.

— J'étais sûr que vous étiez au courant de tout.

— Julius, dit fermement Quat'sous, cessez de vous promener comme ça de long en large. Ça me rend nerveuse. Asseyez-vous dans ce fauteuil, et racontez-moi toute l'histoire en usant le moins possible d'abréviations à l'américaine.

Mr Herrsheimer obéit.

— Bien, dit-il. Par où dois-je commencer ?

— Par Waterloo.

— Parfait. Eh bien, je montai dans un compartiment de première, dans un de ces braves petits trains anglais qui marchent sans se presser, et qui se mettait juste en mouvement. Premièrement, un contrôleur vint m'informer poliment que je n'étais pas dans un wagon de fumeurs. Je lui donnai un demi-dollar et il n'en fut plus question. Je me promenai un peu dans le couloir et j'aperçus Whittington installé dans le compartiment voisin. Quand je vis ce coquin de près, avec sa figure grasse, et que je pensai à la pauvre petite Jane qui est entre ses griffes, ma foi, je regrettai de ne pas avoir mon revolver sur moi !

« Nous arrivâmes *all right* à Bournemouth. Whittington prit une voiture et donna le nom d'un hôtel. Moi de même. Il prit une chambre. Je suivis son exemple. Jusque-là tout allait bien. Il n'avait pas le moindre soupçon. Jusqu'au dîner il resta dans le hall de l'hôtel, à lire des journaux. Je pensai même, à un certain moment, qu'il était venu simplement pour son plaisir et pas pour le business, mais bientôt je m'aperçus qu'il ne s'était pas changé pour le dîner bien que l'hôtel fût des plus élégants ; donc, il comptait encore sortir.

« En effet, à neuf heures, il prit une voiture, traversa la ville – joli petit endroit, il faut que je le fasse voir à Jane quand je la retrouverai – puis paya le chauffeur à l'entrée d'un bois de pins, et continua à pied le long du bois, par la route. Moi aussi, à une distance respectueuse. Nous marchâmes à peu près une demi-heure. Au commencement, il y a beaucoup de villas, mais peu à peu elles deviennent plus rares. Finalement nous arrivâmes à la dernière, après laquelle il n'y avait plus que la forêt. Une grande maison, tout entourée de pins.

« C'était une nuit noire, sans lune. Je ne le voyais même pas, mais j'attendais le bruit de ses pas. Je devais me tenir alerté, pour qu'il ne s'aperçût pas qu'il était suivi. Je m'arrêtai à un tournant, juste à temps pour le voir sonner à la porte et entrer dans la maison. Je m'arrêtai et attendis. Il commença à pleuvoir, et bientôt je fus trempé jusqu'aux os. Avec ça, il faisait un froid de canard !

« Whittington ne sortait pas, et peu à peu je commençai à m'ennuyer et j'examinai les lieux. Toutes les fenêtres du rez-de-chaussée étaient fermées, mais au premier étage (la maison en avait deux) je remarquai une fenêtre illuminée, et dont les rideaux n'étaient pas fermés.

« Juste en face de cette fenêtre se trouvait un grand arbre. Il n'était qu'à trente pieds de la maison, et je me dis que si j'y grimpais, je verrais peut-être ce qui se passait à l'intérieur. Évidemment, je n'avais aucune raison de supposer que Whittington fût dans cette pièce plutôt que dans une autre, mais il y avait une chance sur cent, et d'ailleurs, ça me donnait sur les nerfs de rester à attendre sous la pluie : mieux valait n'importe quoi que de ne rien faire ! donc, à la besogne !

« Mais la chose n'était pas si facile. La pluie m'avait un peu ankylosé, et j'eus grand-peine à réussir l'ascension. Peu à peu cependant je me débrouillai, et je me trouvai enfin au niveau de la chambre.

« Là, déception. J'étais trop à gauche. Tout ce que je voyais, c'était un bout de rideau et un mètre de tenture jaune. J'allais battre en retraite, quand tout à coup quelqu'un fit un mouvement dans la chambre et projeta son ombre sur mon bout de mur, et, sapristi, c'était Whittington !

« Mon sang bouillonna. Il me fallait à tout prix voir ce qui se passait dans la chambre ! Mais comment ? Il y avait une grande branche qui atteignait presque à la fenêtre. Porterait-elle mon poids ? Je décidai de risquer. Prudemment, centimètre par centimètre, je rampai le long de la branche. Elle craquait et se balançait désagréablement, mais finalement j'arrivai au but sain et sauf.

« La chambre était très propre, plutôt nue, un décor d'hôpital. Il y avait une table avec une lampe au milieu de la

pièce, et assis à cette table, en face de moi, Whittington. Il parlait à une femme vêtue en infirmière, qui me tournait le dos. Les stores étaient levés, mais la fenêtre elle-même était fermée, et je ne pouvais pas entendre un seul mot. Whittington parlait avec irritation, une ou deux fois il donna un coup de poing sur la table. La pluie avait cessé, et le ciel s'éclaircissait rapidement.

« Il semblait être parvenu au bout de son rouleau. Il se leva, elle aussi. Puis il se tourna vers la fenêtre et demanda je ne sais quoi, probablement s'il pleuvait encore. Elle s'approcha et regarda par la fenêtre. Juste à ce moment, la lune sortit des nuages. Effrayé d'être vu, car j'étais en plein rayon de lune, je fis un mouvement en arrière. C'en était trop pour cette vieille branche. Avec un bruit de tous les diables, elle dégringola, et Mr Julius Herrsheimer avec elle !

— Oh ! Julius, s'exclama Quat'sous, c'est un vrai roman ! Continuez !

— J'eus la chance de tomber sur un bon lit de terre amoncelée, ce qui ne m'empêcha pas de perdre bêtement connaissance. Tout ce que je sais, c'est que je me réveillai dans un lit, avec une infirmière à côté de moi (pas celle de Whittington) et un petit bonhomme à la barbiche noire et au lorgnon doré, qui portait inscrite sur le visage sa profession de médecin. Il se frotta les mains et dit : « Ah ! Voilà notre jeune ami qui revient à lui. Parfait, parfait ! » Je fis le bluff habituel : « Qu'est-il arrivé ? » « Où suis-je ? » En réalité, je m'en étais déjà très bien rendu compte. Le bonhomme fit signe à l'infirmière qui sortit, non sans m'avoir jeté un regard de curiosité.

« J'essayai de me redresser dans mon lit, mais ma jambe droite me fit esquisser une grimace. « Un bobo à la cheville », expliqua le docteur. « Rien de sérieux. Dans deux jours vous serez vous-même. »

— J'avais remarqué que vous boitez, interrompit Quat'sous.

Julius continua :

— Je demandai de nouveau : « Comment est-ce arrivé ? » Il repliqua sèchement : « Vous êtes tombé, avec une partie considérable d'un de mes arbres, dans un de mes plus beaux parterres de fleurs. »

« Le bonhomme me plaisait. Il avait le sens de l'humour. Je sentais que lui, au moins, était franc comme l'or. « Écoutez, docteur, dis-je, je suis désolé d'avoir écrasé vos plates-bandes, et je vous dois une compensation. Mais vous voudriez peut-être savoir ce que je faisais dans votre jardin ? – En effet, répondit-il, une explication me paraîtrait indiquée. – Eh bien, avant tout, ce n'était pas vos cuillers d'argent que je convoitais. »

« Il sourit. « C'est l'idée qui m'était venue tout d'abord mais j'eus bientôt fait de changer d'avis. À propos, vous êtes américain, n'est-ce pas ? » Je me nommai. « Et vous ? – Je suis le docteur Hall, et ceci, comme vous le savez sûrement, est la maison de santé que je dirige. »

« Je ne le savais pas, mais je n'en fis rien voir. Je lui étais secrètement reconnaissant pour le renseignement. Je sentais qu'il était honnête, mais je ne voulais pas tout lui dire. Primo, il ne m'aurait pas cru.

« Je lui servis donc une histoire forgée de toutes pièces ; jeune fille adorée... tuteur sévère... crise de nerfs... départ... et finalement j'expliquai que j'avais cru la reconnaître parmi ses malades, d'où mes aventures nocturnes.

« C'était précisément le genre d'histoire auquel il s'attendait. « Un vrai roman », dit-il avec bienveillance, quand j'eus fini. « Maintenant, docteur, dis-je, serez-vous franc envers moi ? Avez-vous, ou avez-vous eu, parmi vos malades, une jeune fille du nom de Jane Finn ? » Il répéta plusieurs fois le nom. « Jane Finn ? » Jane Finn ? Non. – Vous êtes sûr ?

« Absolument certain, Mr Herrsheimer. C'est un nom assez singulier, et je m'en serais souvenu. »

« Tant pis, dis-je. Maintenant, autre chose : En grimpant sur cette maudite branche, j'ai cru reconnaître un vieil ami qui parlait à une de vos infirmières. – Mr Whittington, peut-être ? – C'est bien cela, dis-je. Que fait-il ici ? Vous n'allez pas me dire qu'il a une maladie nerveuse, lui ? »

« Le Dr Hall se mit à rire. « Oh ! non ! Il est venu voir une de mes infirmières, la nurse Edith, qui est sa nièce. – Tiens ! Est-il encore là ? – Non, il est reparti en ville. – Quel dommage ! Mais peut-être « pourrais-je parler à sa nièce » ? Elle est également repartie ce soir avec une malade.

— Je n'ai vraiment pas de chance ! Avez-vous l'adresse de Mr Whittington en ville ? J'aimerais le voir quand j'y reviendrai.
— Non, mais je peux écrire à nurse Edith si vous voulez. » Je le remerciai.

« À propos, ne lui dites pas de la part de qui : j'aimerais lui faire une surprise. »

« C'était tout ce que je pouvais faire pour le moment. Après cela, j'envoyai une dépêche à Beresford, lui disant que je m'étais foulé le pied et qu'il vienne me voir, s'il n'avait rien de mieux à faire. Il ne répondit pas. Je restai seul, et mon pied m'a permis de quitter le brave docteur ce matin. Dites donc, Miss Quat'sous, pourquoi êtes-vous si pâle ?

— C'est à cause de Tommy, dit Quat'sous. Qu'a-t-il pu lui arriver ?

— Courage, je suis sûr qu'il est *all right*. Le bandit qu'il a suivi était un étranger. Peut-être sont-ils partis en Pologne ou en Russie, que sais-je ?

— Mais sans passeport, c'est impossible. D'ailleurs, j'ai revu cet homme depuis. Il s'appelle Boris Stepanoff. Il a diné chez Mrs Vandemeyer hier soir.

— Mrs Qui ?

— C'est vrai, vous n'êtes pas au courant !

Et Quat'sous lui conta les événements des deux dernières journées. L'étonnement et l'admiration de Julius étaient sans bornes.

— Miss Quat'sous, vous êtes un as ! Vous, en femme de chambre ! C'est épataant !

Puis il ajouta sérieusement :

— Mais, à dire vrai, je n'en suis pas plus content que ça. Ces bandits n'hésiteraient pas à supprimer une femme à n'importe quel moment !

— Vous croyez que j'ai peur ? demanda Quat'sous indignée, en réprimant courageusement le souvenir de certaines lueurs métalliques dans le regard de Mrs Vandemeyer.

— J'ai déjà dit que vous étiez la plus brave des petites filles. Mais cela ne change rien aux faits.

— Ne vous inquiétez pas de moi, mais de Tommy ! Je vais écrire à Mr Carter.

— Bon, mais nous devons faire quelque chose de notre côté. Si on filait Boris ? Vous dites qu'il est venu chez Mrs Vandemeyer. Il peut revenir !

— Peut-être. Mais ce n'est pas sûr.

— Si j'achetais une belle voiture, m'habillais en chauffeur et attendais devant la maison ? Si Boris vient, vous me donnerez le signal, et je le filerai. Qu'en dites-vous ?

— C'est magnifique, mais s'il reste des semaines sans venir ?

— Il n'y a rien d'autre à faire. Je suis content que le plan vous plaise.

Il se leva.

— Où allez-vous ?

— Acheter l'auto, voyons ! Quelle marque aimez-vous ?

— Oh, murmura Quat'sous, *j'adore* les Rolls Royce, mais...

— Parfait, approuva Julius. Va pour une Rolls !

— Mais vous ne pouvez pas l'acheter en trois minutes, s'exclama Quat'sous. Les gens attendent assez longtemps quelquefois avant de choisir !

— Pas moi. Ne vous en faites pas. Dans une demi-heure je serai de retour avec la voiture.

Quat'sous se leva.

— Vous êtes gentil tout plein, Julius. Mais je n'ai guère foi en ce projet. J'ai plutôt confiance en Mr Carter.

— Vous avez tort.

— Pourquoi ?

— Vous verrez bien !

— Mais il faut que je fasse quelque chose ! Il n'y a personne d'autre à qui je puisse m'adresser ! À propos, j'ai oublié de vous parler d'une rencontre intéressante que j'ai faite ce matin.

Et elle conta la visite de sir James Peel Edgerton et son allusion mystérieuse.

— Je crois, termina Quat'sous, qu'il tâchait, avec la prudence de tous les hommes de loi, de me mettre sur mes gardes.

— Mais pourquoi ?

— Je n'en sais rien, avoua Quat'sous. Mais il a l'air bienveillant, et d'une intelligence rare. J'aimerais presque aller le voir et tout lui raconter pour lui demander son appui.

À sa surprise, Julius s'y opposa énergiquement.

— Pas d'avocats dans cette affaire ! dit-il. Ce bonhomme ne pourrait guère nous aider.

— Je crois que si, dit obstinément Quat'sous.

— Vous vous trompez. En attendant, au revoir. Je reviens dans une demi-heure !

Trente-cinq minutes avaient passé quand Julius revint. Il prit Quat'sous par le bras et la conduisit à la fenêtre.

— Tenez, la voilà.

— Oh ! il y avait de l'admiration dans la voix de Quat'sous, en extase devant l'énorme voiture.

— Elle marche, je ne vous dis que ça, fit Julius.

— Mais comment avez-vous fait pour l'avoir ?

— On allait justement l'envoyer à un type.

— Eh bien ?

— Eh bien, je suis allé chez lui et je lui ai dit que sa nouvelle voiture venait de lui coûter vingt mille dollars, mais qu'il en aurait cinquante mille s'il me la cédait.

— Alors ? dit Quat'sous, grisée.

— Alors, rétorqua Julius, il me l'a cédée. C'est tout.

CHAPITRE XII

UN AMI DANS LE BESOIN

Le vendredi et le samedi se passèrent sans incidents. Quat'sous reçut une réponse brève de Mr Carter, lui rappelant que les Jeunes Aventuriers avaient entrepris cette tâche à leurs propres risques et périls, et qu'il les avait prévenus du danger qu'ils couraient. Si quelque chose était arrivé à Tommy, il en était profondément désolé, mais il n'y pouvait rien.

Sans Tommy, l'aventure, pour Quat'sous, semblait perdre toute sa saveur. Pour la première fois elle douta du succès. Tant qu'ils étaient deux, elle n'avait jamais mis en doute la victoire. Bien qu'accoutumée à prendre l'initiative, et fière de sa présence d'esprit, elle s'appuyait sur Tommy plus qu'elle ne s'en rendait compte. Son bon sens solide, sa lucidité, sa lenteur même, étaient pour elle un tel réconfort que sans lui Quat'sous se sentait semblable à un navire sans capitaine. Fait curieux, Julius, sans aucun doute beaucoup plus intelligent que Tommy, ne lui donnait pas la même sensation de sécurité. Elle accusait Tommy d'être pessimiste, et il est certain qu'il voyait toujours les obstacles et les difficultés dont elle faisait fi ; néanmoins, elle avait eu secrètement confiance en son jugement. Il était peut-être lent, mais sûr.

Pour la première fois, la jeune fille comprenait le caractère sinistre de la tâche entreprise d'un cœur léger. Elle avait commencé comme une page de roman. Finirait-elle comme un drame ? Tommy, voilà ce qui importait le plus ! À maintes reprises en ces deux jours Quat'sous avait essuyé ses larmes en se disant : « Petite sotte ! Ne pleurniche pas ! Naturellement, tu l'aimes bien, c'est un ami d'enfance ! Mais ce n'est pas la peine de devenir sentimentale ! »

Cependant, Boris ne se montrait pas. Julius et la Rolls attendaient en vain. Quat'sous s'abandonna à des réflexions

nouvelles. Tout en admettant la justesse des objections de Julius, elle n'avait pas entièrement renoncé à l'idée de demander conseil à sir James Peel Edgerton. Avait-il voulu l'avertir ? Si oui, elle avait droit à une explication. Il l'avait regardée avec tant de bienveillance. Peut-être pourrait-il lui donner des renseignements sur Mrs Vandemeyer et l'aider à retrouver ainsi la trace de Tommy.

Finalement, se secouant selon son habitude à la manière d'un fox-terrier, Quat'sous décida que la tentative en valait la peine. Le dimanche après-midi elle était libre. Elle joindrait Julius, le persuaderait et tous deux se rendraient dans l'antre du lion.

Quand le jour arriva, il fut difficile à Quat'sous de persuader Julius.

— Ça ne peut pas nous nuire, répétait-elle.

En fin de compte, il fut forcé de céder, et ils se rendirent dans la voiture à Carlton House Terrace.

La porte fut ouverte par un valet de chambre irréprochable. Quat'sous était un peu nerveuse. Après tout, sa démarche était d'une hardiesse sans pareille.

— Auriez-vous l'obligeance de demander à sir James s'il peut me voir un instant ? J'ai un message important pour lui.

Quelques instants plus tard, le valet revint :

— Sir James va vous recevoir. Voulez-vous entrer ?

Il les fit entrer dans une immense bibliothèque. La collection de livres était magnifique, et Quat'sous remarqua que tout un panneau était entièrement consacré à la criminologie. Le feu flambait dans la grande cheminée ancienne, au coin de laquelle trônaient de confortables fauteuils de cuir. Dans l'embrasure de la fenêtre, devant un bureau couvert de paperasses, se tenait le maître de céans.

Il se leva quand ils entrèrent.

— Vous avez un message pour moi ? Ah !... et il reconnut Quat'sous avec un sourire. Vous m'apportez un mot de Mrs Vandemeyer, n'est-ce pas ?

— Non, dit Quat'sous. Au fait, je n'ai dit cela que pour être reçue. Et d'abord, permettez-moi de vous présenter Mr Herrsheimer.

— Enchanté, dit l'Américain en tendant la main.

— Asseyez-vous tous les deux, proposa sir James en indiquant deux sièges.

— Sir James, commença Quat'sous, se lançant à corps perdu dans la bataille, je sais que c'est une impertinence et une hardiesse sans exemple de venir vous déranger ainsi. Parce que, naturellement, vous n'avez rien de commun avec toute cette affaire, et puis vous êtes un personnage tellement considérable que Tommy et moi, à côté de vous, n'avons aucune importance.

— Tommy ? demanda sir James, en regardant interrogativement l'Américain.

— Non, celui-ci, c'est Julius, expliqua Quat'sous. Pardonnez-moi, je suis un peu émue. Au fond, voici ce que je voudrais savoir : Qu'avez-vous voulu me dire l'autre jour ? Vous teniez à me mettre en garde contre Mrs Vandemeyer, n'est-ce pas ?

— Ma chère demoiselle, autant que je m'en souvienne, je vous ai simplement dit qu'il y avait de bonnes places ailleurs.

— Mais c'était une allusion, n'est-ce pas ?

— Peut-être.

— Eh bien, je veux en savoir davantage. Je veux savoir à quoi tend cette allusion.

Sir James sourit.

— Et si Mrs Vandemeyer me fait traduire en justice pour calomnie et diffamation ?

— Je sais que les juristes sont toujours horriblement prudents. Mais si vous disiez d'abord « sans préjudice » ? Cela vous permettrait de me dire ensuite tout ce que vous voudriez.

— Eh bien, alors, sans préjudice, dit sir James, en souriant toujours, si j'avais une jeune sœur obligée de gagner sa vie, je n'aimerais pas la voir au service de Mrs Vandemeyer. J'ai senti qu'il était de mon devoir de vous donner une indication. Ce n'est pas une place pour une jeune fille inexpérimentée. C'est tout ce que je puis vous dire.

— Je vois dit Quat'sous, pensif. Merci infiniment. Mais je ne suis pas inexpérimentée, vous savez. Je sais parfaitement que Mrs Vandemeyer n'est pas une personne de toute confiance — c'est même pourquoi je me suis placée chez elle — elle s'interrompit, voyant que le juriste la regardait avec une

certaine surprise, puis continua : Je crois que je devrais tout vous dire, sir James. Je sens que si je ne vous dis pas toute la vérité, vous la devinerez immédiatement. Et je pense que vous pourrez m'aider à retrouver Tommy ! N'est-ce pas, Julius ?

— Puisque vous êtes allée si loin, allez jusqu'au bout, répondit l'Américain, qui jusqu'ici avait gardé le silence.

— Oui, dites-moi tout, encouragea sir James. Qu'est-ce que ce Tommy ?

Quat'sous égrena le récit de ses aventures, que le juriste écouta attentivement.

— Très intéressant, dit-il quand elle eut fini. Une grande partie de ce que vous me dites, mon enfant, m'est déjà connue. J'ai mes idées à moi sur Jane Finn. Jusqu'à présent vous avez eu de la chance, mais ce n'est guère prudent de la part de Mr Carter de mêler deux jeunes gens comme vous dans une affaire semblable. À propos, comment Mr Herrsheimer s'est-il trouvé mêlé à tout cela ? Vous avez omis de me le dire.

— Je suis le cousin de Jane, expliqua l'Américain, en soutenant fermement le regard scrutateur de l'homme de loi.

— Ah !

— Sir James, s'exclama Quat'sous, selon vous, qu'est devenu Tommy ?

— Hum !

Sir James se leva, et fit quelques pas dans la pièce.

— Quand vous êtes arrivée, petite, je faisais ma valise. J'allais en Écosse pour me détendre et pêcher pendant quelques jours. Mais il y a différents genres de pêche. Peut-être resterai-je ici pour voir ce qu'il est advenu de ce jeune garçon.

— Oh !

Et Quat'sous, enthousiasmée, battit des mains.

— Quoi qu'il en soit, je n'approuve pas Mr Carter d'avoir confié une tâche pareille à deux enfants comme vous. Ne vous en offensez point, Miss...

— Cowley. Prudence Cowley. Mais mes amis m'appellent Quat'sous.

— Miss Quat'sous, alors, car je vais sûrement devenir votre ami. Ne vous offensez pas si je vous traite d'enfant. La jeunesse

est un défaut qu'on perd facilement. Maintenant, pour le jeune Tommy...

— Oui ?

Quat'sous le regarda, retenant son souffle.

— Franchement, la situation est mauvaise. Il a dû tomber quelque part où l'on n'avait pas besoin de lui. Mais ne renoncez pas à l'espoir.

— Vous nous aiderez vraiment ? Voyez, Julius ! Vous qui ne vouliez pas venir !

— Hum ! dit le juriste, jetant de nouveau un regard aigu sur Julius. Pourquoi cela ?

— Je croyais que cela ne valait pas la peine de vous ennuyer avec ces petites histoires.

— Ces petites histoires, comme vous les appelez, se rattachent à une histoire plus grande que vous ne le croyez. Si ce jeune homme est vivant, il peut certainement nous donner des informations précieuses. Il faut que nous le retrouvions.

— Oui, mais comment ? s'écria Quat'sous. J'ai pensé à tous les moyens possibles.

Sir James sourit.

— Et cependant vous avez près de vous quelqu'un qui doit savoir où il se trouve, ou en tout cas qui peut l'apprendre facilement.

— Près de moi ? demanda Quat'sous, intriguée. Mais qui ?

— Mrs Vandemeyer.

— Oui, mais elle ne voudra jamais nous le dire !

— C'est là que je pourrai vous être utile. Il est très possible que je puisse faire parler Mrs Vandemeyer.

— Comment ? demanda Quat'sous en ouvrant tout grands ses yeux.

— Simplement en lui posant des questions, répondit sir James.

Et Quat'sous sentit de nouveau le magnétisme intense de cet homme.

— Et si elle ne parle pas ? demanda soudain Julius.

— Je crois que si. Je peux faire jouer certains arguments. Sinon, il reste toujours la possibilité d'acheter ses informations.

— Ici, vous pouvez compter sur moi ! s'écria Julius, en donnant un coup de poing sur la table. Vous pouvez compter sur moi, s'il le faut, pour un million de dollars. Oui, sir, un million de dollars !

Sir James soumit Julius à un examen minutieux.

— Mr Herrsheimer, dit-il finalement, c'est une très grosse somme.

— Je le sais. Mais ce ne sont pas des gens à qui on peut offrir six pence. Vous croyez peut-être que je me vante, mais je parle très sérieusement ; et il me restera encore de quoi payer votre salaire.

Sir James rougit légèrement.

— Il n'est pas question de salaire, Mr Herrsheimer. Je ne suis pas un détective privé.

— Mes excuses. Mais ça m'ennuie tant de n'arriver à rien, même avec de l'argent ! Il y a quelques jours, j'ai proposé d'offrir une grosse somme à qui donnerait des nouvelles de Jane Finn, mais votre sacrée police m'en a empêché.

— Elle avait raison, dit sèchement sir James.

— Mais, vous savez, interrompit Quat'sous, pour en revenir à Julius, il a tant d'argent que c'en est dégoûtant !

— Mon père m'en a laissé pas mal, expliqua Julius. Maintenant, résumons-nous. Quel est votre projet ?

Sir James réfléchit.

— Il n'y a pas de temps à perdre. Plus vite nous irons, mieux ça vaudra.

Il se tourna vers Quat'sous.

— Mrs Vandemeyer dîne-t-elle dehors, aujourd'hui ?

— Oui, je crois, mais elle ne doit pas revenir tard, autrement elle aurait pris la clef d'en bas.

— Bon. Je vais aller la voir vers dix heures du soir. À quelle heure devez-vous rentrer ?

— À neuf heures et demie ou dix heures, mais je peux rentrer avant.

— Sous aucun prétexte ! Vous éveilleriez des soupçons en ne restant pas dehors jusqu'à l'heure habituelle. Retournez à neuf heures et demie. J'arriverai à dix. Mr Herrsheimer attendra en bas dans un taxi.

— Il a une Rolls Royce neuve, dit fièrement Quat'sous.

— Tant mieux. Si je réussis à obtenir l'adresse, nous pourrons y aller immédiatement, en emmenant Mrs Vandemeyer si c'est nécessaire. Avez-vous compris ?

— Oui.

Quat'sous se leva, vibrante d'énergie et de joie.

— Oh ! que je suis contente !

— Ne comptez pas trop là-dessus, Miss Quat'sous. On ne sait jamais.

Julius se tourna vers le juriste.

— Puis-je venir vous prendre avec la voiture vers neuf heures et demie ?

— C'est la meilleure des solutions. Et maintenant, Miss Quat'sous, je vous conseille de bien dîner, et de ne pas trop vous creuser la tête !

Il leur serra la main à tous les deux, et un instant après ils étaient dehors.

— N'est-il pas un amour ? demanda Quat'sous, avec enthousiasme. Dites, Julius, n'est-il pas un amour ?

— J'admetts qu'il paraît être un chic type. J'avais tort quand je croyais qu'il était inutile de s'adresser à lui. On va au *Ritz*, Quat'sous ?

— Je sens que je dois faire un peu d'exercice auparavant. Je suis trop agitée. Faites-moi descendre au Park, voulez-vous ? Ou peut-être viendrez-vous avec moi ?

Julius secoua la tête.

— Non, je dois acheter de l'essence, et j'ai quelques dépêches à envoyer.

— *All Right*. Je viendrai au *Ritz* à sept heures. Nous mangerons dans ma chambre, car je ne puis me montrer en bas, fagotée comme je le suis.

— Bon. En attendant, au revoir !

Quat'sous marcha rapidement dans la direction de Kensington Gardens, heureuse de se mouvoir et de respirer de l'air pur. Son énergie cherchait une issue. Elle n'avait pas pris de thé, et il était près de six heures, mais elle était trop émue pour avoir faim. Il n'était pas facile de suivre le conseil de sir James et de ne pas se creuser la tête. Comme elle approchait de Hyde

Park, la tentation de retourner à South Audley Mansions fut presque irrésistible.

— En tout cas, se dit-elle, cela ne fera de mal à personne si je regarde l'immeuble de loin. Ça m'aidera à patienter jusqu'à dix heures !

South Audley Mansions avait son aspect coutumier ; Quat'sous, au fond, ne savait pas à quoi elle s'attendait, mais la vue de l'immeuble cossu et tranquille apaisa son trouble absurde. Elle allait partir quand elle entendit un coup de sifflet perçant, et vit le fidèle Albert la rejoindre en courant.

Elle fronça les sourcils, car elle ne voulait pas être vue des voisins là à cette heure, mais Albert était écarlate et respirait à peine.

— Mademoiselle ! elle s'en va !

— Qui ?

— Elle. Rita la rouge. Mrs Vandemeyer. Elle fait ses malles, et elle vient de m'envoyer chercher un taxi.

— Quoi !

Quat'sous le prit par le bras et le secoua.

— C'est vrai, mademoiselle. Vrai de vrai.

— Albert, vous êtes épatant ! Sans vous, nous l'aurions perdue !

Albert rougit de plaisir à ce compliment.

— Il n'y a pas de temps à perdre ! Je vais aller la rejoindre. Coûte que coûte, je dois la retenir jusqu'à ce que...

Elle s'interrompit.

— Albert, y a-t-il un téléphone dans la maison ?

— Seulement dans les appartements, mademoiselle. Mais il y en a un tout près au bureau de tabac.

— Courez-y, et téléphonez au *Ritz*. Demandez Mr Herrsheimer, et dites-lui d'aller chercher sir James et de venir immédiatement, parce que Mrs Vandemeyer veut filer. Si vous pouvez téléphoner à sir James Peel Edgerton, vous trouverez le numéro dans l'annuaire, dites-lui ce qui arrive. Vous n'oublierez pas les noms ?

Albert les répéta.

— Fiez-vous à moi ! Mais vous ? Lui tiendrez-vous tête, à vous toute seule ?

— Oui, oui, sûrement. Maintenant, *courez téléphoner !* Vite !

Après avoir aspiré une bouffée d'air frais, Quat'sous prit son courage à deux mains, monta vivement l'escalier et sonna à la porte de l'appartement. Elle ne savait pas encore ce qu'elle ferait pour retenir Mrs Vandemeyer, mais il fallait que ce fût fait. Comment expliquer ce départ précipité ? Mrs Vandemeyer la soupçonnait-elle ?

Sa maîtresse elle-même ouvrit la porte. Elle leva les sourcils à la vue de la jeune fille.

— Vous ?

— J'ai eu mal aux dents, madame, expliqua Quat'sous. Alors j'ai préféré rentrer pour passer une soirée tranquille.

Mrs Vandemeyer ne dit rien, et laissa pénétrer Quat'sous.

— Je le regrette pour vous, dit-elle froidement. Vous feriez bien de vous coucher tout de suite.

— Oh ! merci, madame, j'aime mieux rester dans la cuisine. La cuisinière...

— La cuisinière est sortie, dit Mrs Vandemeyer, d'un ton plutôt désagréable. Vous voyez que vous feriez mieux de vous coucher.

Quat'sous, tout à coup, eut peur. Il y avait dans la voix de Mrs Vandemeyer une teinte métallique qui ne présageait rien de bon. Elle commença :

— Mais je ne veux pas...

Dans un éclair, une pointe d'acier froid effleura sa tempe, et la voix de Mrs Vandemeyer s'éleva, menaçante :

— Pauvre petite sotte ! Vous croyez que je ne sais rien ? Ne répondez pas ! Si vous criez ou si vous résistez, je vous abattrai comme un chien !

La pointe de l'acier fut appuyée plus fortement sur la tempe.

— Maintenant, marche ! dans ma chambre ! Quand j'en aurai fini avec vous, je vous enverrai coucher. Et je vous promets, ma petite espionne, que vous dormirez bien !

Quat'sous eut un frisson en entendant ces derniers mots. Mais pour le moment, il ne lui restait qu'à obéir, et elle entra docilement dans la chambre à coucher. Le revolver ne quittait pas sa tempe. La chambre était en désordre. Les robes gisaient

partout, et une valise à moitié pleine se trouvait au milieu de la pièce.

Quat'sous fit un effort pour se dominer. Sa voix tremblait un peu, mais elle parlait courageusement.

— Allons donc, vous n'allez pas tirer. On l'entendrait dans la maison.

— Je courrai ce risque, dit gaiement Mrs Vandemeyer. Mais tant que vous ne crierez pas, je ne vous ferai rien. Vous avez du cran. Vous avez réussi à me duper, moi ! Je n'avais pas le moindre soupçon ! Mais en ce moment, vous vous rendez compte que j'ai le dessus. Asseyez-vous sur le lit. Là. Levez les mains, et si vous tenez à votre vie, ne bougez pas !

Quat'sous obéit. Si elle criait, il y avait peu de chances qu'on l'entendît, et beaucoup de chances que Mrs Vandemeyer tirât. En attendant, toute minute qui passait avait de l'importance.

Mrs Vandemeyer posa le revolver sur le coin du lavabo, à portée de sa main, et, dardant sur Quat'sous son regard de lynx, s'empara d'un petit flacon qui se trouvait sur le lavabo et en versa quelques gouttes dans un verre d'eau.

— Qu'est-ce ? demanda Quat'sous.

— C'est pour vous faire dormir.

Quat'sous pâlit.

— Vous voulez m'empoisonner ? murmura-t-elle dans un souffle.

— Peut-être, dit Mrs Vandemeyer, en souriant agréablement.

— Alors je ne boirai pas, dit fermement Quat'sous. J'aime mieux que vous tiriez sur moi. Ça fera du bruit, et on l'entendra peut-être. Mais je ne me laisserai pas tuer comme une brebis.

Mrs Vandemeyer frappa du pied.

— Ne soyez pas stupide ! Vous croyez que je veux être poursuivie pour assassinat ? Vous empoisonner ne me servirait à rien. C'est un somnifère assez fort, c'est tout. Vous vous réveillerez demain matin saine et sauve. Je ne veux simplement pas avoir à vous lier et à vous bâillonner. Voilà l'alternative, et je vous assure que si vous résistez, vous aurez à le regretter ! Buvez cela, vous n'en mourrez pas !

Au fond, Quat'sous la croyait. Ses arguments sonnaient vrai. C'était le moyen le plus simple de se débarrasser d'elle pour le

moment. Mais elle répugnait à se laisser mettre hors d'action sans offrir la moindre résistance. Elle sentait qu'une fois Mrs Vandemeyer partie, il n'y avait plus d'espoir de retrouver Tommy.

Quat'sous avait l'esprit vif. Tout cela passa à travers son cerveau avec une vitesse d'éclair, et elle décida de tenter une dernière chance dans un suprême effort.

Soudainement, elle se laissa tomber à genoux et se cramponna comme une folle à la jupe de Mrs Vandemeyer.

— Je ne vous crois pas, gémit-elle. C'est du poison, je sais que c'est du poison.

Sa voix s'éleva, perçante :

— Ne me forcez pas à le boire !

Mrs Vandemeyer, le verre en main, regardait avec mépris.

— Levez-vous, espèce de sotte ! Je ne comprends pas comment vous avez eu le cran de jouer votre rôle.

Elle frappa de nouveau du pied.

— Je vous ordonne de vous lever !

Mais Quat'sous continua à sangloter et à gémir, en demandant grâce. Chaque minute gagnée avait de la valeur. Tout en se lamentant, elle se rapprochait imperceptiblement de son but.

Mrs Vandemeyer poussa une exclamation d'impatience furieuse et lui donna un coup sur l'épaule.

— Buvez, vous dis-je !

Elle pressa impérieusement le verre contre la bouche de la jeune fille.

Quat'sous laissa échapper un dernier gémissement désespéré.

— Vous jurez que ça ne me fera pas de mal ?

— Mais non, ça ne vous fera pas de mal ! Vous êtes stupide !

— Vous le jurez ?

— Oui, oui, dit l'autre impatiemment. Je le jure.

Quat'sous leva une main tremblante pour prendre le verre.

— Je boirai.

Et sa bouche s'ouvrit docilement.

Mrs Vandemeyer poussa un soupir de soulagement tout en baissant les yeux. Elle n'eut pas le temps d'achever son soupir

qu'elle recevait le verre en plein visage. Aveuglée elle recula. Pendant cette demi-seconde Quat'sous saisit le revolver sur le lavabo, et d'une main qui ne tremblait pas, visa Mrs Vandemeyer au cœur.

En cet instant de victoire, Quat'sous se laissa aller à une manifestation de joie puérile :

— Et maintenant, crie-t-elle, qui de nous a le dessus ?

L'autre était convulsée de rage. Un instant elle crut qu'elle allait sauter à la gorge de la jeune fille, ce qui l'aurait obligée à tirer. Mais, faisant effort sur elle-même, Mrs Vandemeyer se maîtrisa finalement. Un sourire mauvais tordit ses lèvres.

— Pas si bête, la gamine ! murmura-t-elle. Bien joué, petite ! Mais vous me le paierez ! — Oh oui, vous me le paierez ! J'ai bonne mémoire !

— Je suis étonnée d'avoir pu vous duper si facilement, dit dédaigneusement Quat'sous. Vous croyez vraiment que je suis fille à me rouler par terre de désespoir et à implorer votre pitié ?

— Vous le ferez peut-être un jour ! dit l'autre, d'une voix étrange.

Son intonation fit frémir intérieurement Quat'sous mais elle ne laissa rien paraître.

— Voulez-vous vous asseoir ? dit-elle gentiment. Notre attitude est trop mélodramatique. Non, pas sur le lit. Une chaise devant la table, c'est cela. Je vais me mettre en face de vous avec le revolver, en cas d'accident. Parfait. Maintenant, causons.

— De quoi ? demanda Mrs Vandemeyer, haineuse.

Quat'sous la contempla un instant. Elle se souvenait des mots de Boris : « Je crois que vous nous vendriez aussi ! » Et la réponse : « Il faudrait que le prix en valût la peine ! » N'y avait-il pas du vrai dans cette plaisanterie ? Whittington n'avait-il pas demandé un jour : « Qui a bavardé ? Rita ? » Rita Vandemeyer ne serait-elle pas le talon d'Achille de Mr Brown ?

Les yeux fixés sur les siens, Quat'sous répondit tranquillement :

— D'argent.

Mrs Vandemeyer eut un haut-le-corps. Elle ne s'attendait évidemment pas à cette proposition :

— Que voulez-vous dire ?

— Que l'argent est encore plus agréable que la vengeance ! Vous êtes trop pratique pour ne pas l'apprécier !

— Vous croyez, dit Mrs Vandemeyer avec mépris, que je suis femme à vendre mes amis ?

— Oui, si le prix est assez élevé !

— Bah ! Une misérable centaine de livres !

— Non, dit Quat'sous. Je vous propose (son esprit d'économie lui interdit de parler du million promis par Julius) Je vous propose cent mille !

Mrs Vandemeyer rougit violemment.

— Vous dites ? s'exclama-t-elle, jouant nerveusement avec ses bagues. À cet instant, Quat'sous comprit que le poisson avait mordu à l'hameçon, et pour la première fois de sa vie elle eut horreur de son propre amour pour l'argent, qui lui donnait une affinité avec cette terrible femme.

— Cent mille livres, répéta Quat'sous.

La lueur s'éteignit dans les yeux de Mrs Vandemeyer. Elle se rejeta dans son fauteuil.

— Bah ! fit-elle. Vous ne les avez pas.

— Non, admit Quat'sous. Je ne les ai pas, moi. Mais je connais quelqu'un qui les a.

— Qui ?

— Un ami à moi.

— Il doit être milliardaire, remarqua Mrs Vandemeyer incrédule.

— Il l'est. C'est un Américain. Il vous paiera sans hésiter. Je vous donne ma parole que c'est une proposition réelle.

Mrs Vandemeyer se redressa.

— Je serais tentée de vous croire, dit-elle lentement.

Il y eut un silence. Puis Mrs Vandemeyer regarda Quat'sous.

— Que veut-il savoir, votre ami ?

Quat'sous subit, un instant, une lutte intérieure, mais il s'agissait de l'argent de Julius, et son intérêt à lui passait en première ligne.

— Il veut savoir où est Jane Finn, dit-elle hardiment.

Mrs Vandemeyer ne manifesta pas la moindre surprise.

— Je ne sais pas au juste où elle est en ce moment, dit-elle.

— Mais vous pourriez le savoir ?

— Oh oui ! Ce n'est pas difficile.

Puis la voix de Quat'sous trembla légèrement :

— Il y a un jeune homme, un camarade à moi. Je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque chose, par la faute de votre ami Boris.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Tommy Beresford.

— Jamais entendu parler de lui, mais je demanderai à Boris.

Il me dira tout ce qu'il sait.

— Merci.

Quat'sous se sentait revivre. Son audace augmentait d'instant en instant.

— Autre chose encore.

— Eh bien ?

Quat'sous se pencha vers elle et baissa la voix.

— Qui est Mr Brown ?

Le beau visage de Rita Vandemeyer pâlit soudain. Elle fit un effort sur elle-même pour reprendre sa maîtrise, mais n'y réussit pas.

— Vous n'en savez pas bien long sur nous si vous n'avez pas encore appris que *personne ne sait qui est Mr Brown...*

— Vous le savez, vous, dit calmement Quat'sous.

De nouveau l'autre verdict.

— Qu'est-ce qui vous fait supposer cela ?

— Je ne sais pas, dit franchement la jeune fille. Mais j'en suis certaine.

Un combat semblait se livrer dans l'âme de Mrs Vandemeyer.

— Oui, dit-elle finalement d'une voix rauque. *Moi, je sais. J'étais belle, jadis, très belle.*

— Vous l'êtes encore, dit Quat'sous avec admiration.

Mrs Vandemeyer secoua la tête. Il y avait une lueur singulière dans ses yeux d'acier.

— Pas assez belle, dit-elle d'une voix dangereuse à force d'être douce, pas-assez-belle !... Et ces derniers temps, quelquefois, j'ai peur... Il est dangereux d'en savoir trop !

Elle se pencha vers Quat'sous.

— Jurez-moi que mon nom ne sera pas prononcé, que personne jamais ne saura !

— Je vous le jure. Une fois qu'il sera pris, vous serez hors de danger.

Une ombre de terreur passa sur le visage de Mrs Vandemeyer.

— Le serai-je ? Le serai-je jamais ? — Elle se mordit les lèvres jusqu'au sang. — Êtes-vous sûre au sujet de l'argent ?

— Absolument sûre.

— Quand l'aurai-je ? Je veux que ce soit sans délai !

— Mon ami va arriver tout à l'heure. Il aura peut-être à envoyer des dépêches. Mais il sait faire vite, il n'y aura pas de délais !

Mrs Vandemeyer leva les yeux d'un air décidé.

— Je le ferai. C'est une somme assez considérable et à part cela — elle eut un étrange sourire — il n'est pas sage de dédaigner une femme comme moi !

Pendant quelques instants, elle garda son sourire, en pianotant légèrement du doigt sur la table. Soudain elle frémît, et son visage se convulsa.

— Qu'est-ce ?

— Je n'ai rien entendu !

Mrs Vandemeyer jeta autour d'elle un regard épouvanté.

— Si quelqu'un nous écoutait...

— Mais non, c'est absurde. Qui peut-il y avoir ?

— Les murs même peuvent avoir des oreilles, chuchota l'autre. Je vous dis que j'ai peur. Vous ne le connaissez pas !

— Songez aux cent mille livres !

Mrs Vandemeyer mordit ses lèvres tremblantes.

— Vous ne le connaissez pas, répéta-t-elle d'une voix rauque. Mr Brown, c'est... Ah !

Elle se dressa avec un cri de terreur. Sa main tendue désignait quelqu'un derrière Quat'sous. Puis elle chancela et tomba sur le sol, évanouie.

Quat'sous se retourna pour voir ce qui l'avait épouvantée.

Sur le seuil se trouvaient sir James Peel Edgerton et Julius Herrsheimer.

CHAPITRE XIII

LA VEILLÉE

Sir James s'avança vivement et se pencha sur la femme étendue.

— C'est le cœur, dit-il brièvement. Elle a eu un choc en nous apercevant si subitement. Du brandy, vite, autrement elle mourra entre nos mains !

Julius se hâta vers le lavabo.

— Pas ici, indiqua Quat'sous. Dans le buffet de la salle à manger. Deuxième porte à gauche dans le couloir.

Sir James et Quat'sous transportèrent Mrs Vandemeyer sur le lit, et lui aspergèrent le visage d'eau fraîche, mais sans résultat. Julius entra, portant un verre rempli de brandy, qu'il tendit à sir James. Quat'sous souleva la tête de la femme, et le juriste essaya de verser quelques gouttes entre les lèvres closes. Enfin elle ouvrit faiblement les yeux. Quat'sous porta le verre à sa bouche.

— Buvez !

Mrs Vandemeyer obéit. Le brandy fit affluer le sang à ses joues pâles et la ranima immédiatement. Elle essaya de se dresser sur son séant, mais retomba sur les oreillers avec un gémississement, en portant la main à sa poitrine.

— C'est le cœur, murmura-t-elle. Je ne dois pas parler.

Elle resta étendue, les yeux fermés.

Sir James tâta son pouls, et déclara :

— Maintenant ça ira.

Tous les trois s'écartèrent et parlèrent à voix basse. Ils ressentaient une certaine déception. Dans ces conditions il était évidemment impossible d'interroger Mrs Vandemeyer. Pour le moment, il n'y avait rien à tenter.

Quat'sous raconta comment Mrs Vandemeyer avait consenti à révéler l'identité de Mr Brown et la résidence de Jane Finn. Julius la félicita chaleureusement :

— *All right*, Miss Quat'sous ! Bien travaillé ! Je pense qu'à la lumière du jour les cent mille livres souriront à cette dame autant que ce soir. Nous n'avons pas à nous inquiéter ! De toute façon, elle n'aurait rien dit sans avoir l'argent d'abord.

C'était parler en homme de bon sens, et Quat'sous se sentit plus à l'aise.

— Mr Herrsheimer a raison, approuva sir James. J'avoue néanmoins que je regrette de vous avoir interrompue à un moment aussi important. Mais ce qui est fait est fait, il ne nous reste qu'à attendre jusqu'à demain.

Il jeta un regard vers la silhouette étendue sur le lit. Mrs Vandemeyer demeurait passive, les yeux fermés.

— Eh bien, dit Quat'sous, essayant de mimer la gaieté, attendons ! Mais je crois que nous ne devons pas quitter l'appartement.

— Et si nous y laissons ce brave gamin ?

— Albert ? Il ne saura pas la retenir si elle revient à elle et veut filer !

— Filer ? Et les dollars ?

— Il se peut qu'elle y renonce. Elle a une peur folle de Mr Brown.

— Non ? Sans blague ?

— Elle a jeté un regard autour d'elle et a dit que même les murs avaient des oreilles.

— Peut-être pensait-elle à un dictaphone ? dit Julius.

— Miss Quat'sous a raison, déclara tranquillement sir James. Nous ne devons pas quitter l'appartement, ne fût-ce que pour protéger Mrs Vandemeyer.

Julius le regarda, les yeux grands ouverts.

— Vous croyez qu'il peut lui faire du mal ? Entre ce soir et demain matin ? Mais comment saurait-il ce qui s'est passé ?

— Vous avez oublié votre propre supposition concernant le dictaphone. Nous avons affaire à un adversaire formidable. Je crois que si nous prenons toutes les précautions nécessaires, il y a une chance pour qu'il tombe entre nos mains. Nous avons un

témoin important, mais il faut veiller sur lui. Je propose à Miss Quat'sous de se coucher ; Mr Herrsheimer et moi veillerons.

Quat'sous voulut protester, mais à ce moment, jetant par hasard un regard du côté du lit, elle aperçut les yeux entrouverts de Mrs Vandemeyer, fixés sur leur groupe avec une expression de haine et de terreur telles que les paroles se glacèrent sur ses lèvres.

Un instant elle se demanda si la crise cardiaque n'était pas du bluff, mais comment expliquer alors la pâleur mortelle ? Sous son regard l'expression de Mrs Vandemeyer disparut comme par enchantement, elle redévoit inerte comme avant.

Quat'sous crut presque avoir rêvé. Néanmoins, elle décida d'être sur le qui-vive.

— En tout cas, dit Julius, je crois qu'il vaudrait mieux passer dans une autre pièce.

Sir James approuva. Il tâta de nouveau le pouls de la malade.

— Demain, dit-il, après une nuit de repos, elle sera entièrement remise.

Tandis que les deux hommes s'écartaient, la jeune fille s'attarda un instant auprès du lit, le regard terne qu'elle avait surpris lui avait fait impression. Mrs Vandemeyer, leva les paupières. Elle semblait faire des efforts pour parler. Quat'sous se pencha sur elle.

— Ne... me... quittez... Elle semblait incapable de continuer, murmurant quelque chose comme « sommeil... sommeil... » Puis elle tenta de nouveau de parler.

Quat'sous appuya presque l'oreille contre sa bouche.

— Mr Brown..., la voix s'arrêta.

Mais les yeux entrouverts semblaient encore transmettre un message torturant.

Mue par une impulsion soudaine, la jeune fille déclara :

— Je ne quitterai pas l'appartement. Je resterai ici toute la nuit.

Une expression de soulagement apparut sur le visage de Mrs Vandemeyer. Elle ferma les yeux. Mais ses mots avaient éveillé chez Quat'sous une inquiétude nouvelle. Qu'avait-elle voulu dire ? « ... Mr Brown ? » Quat'sous jeta un regard furtif

sur le cabinet de toilette. Il était assez grand pour qu'un homme pût s'y cacher facilement. À moitié honteuse de ce qu'elle faisait, Quat'sous ouvrit la porte. Naturellement, le cabinet était vide. Elle se pencha et regarda sous le lit. Il n'y avait pas d'autre cachette possible.

Quat'sous fit le geste qui lui était familier : elle se secoua à la façon d'un fox-terrier et redressa sa petite tête. Décidément, elle devenait absurde ! Elle sortit lentement de la pièce. Julius et sir James parlaient à voix basse. Sir James se tourna vers elle :

— Fermez la porte à l'intérieur, s'il vous plaît, Miss Quat'sous, et enlevez la clef. Il ne faut pas que quelqu'un puisse entrer.

Sa gravité les impressionna, et Quat'sous se sentit moins honteuse de sa « crise de nerfs » de tout à l'heure.

— À propos, dit subitement Julius, il faut que je descende tranquilliser ce brave gamin, l'auxiliaire de Quat'sous. Quel gosse !

— Mais oui ! J'oubliais de vous demander comment vous avez fait pour entrer ?

— Eh bien, Albert m'a téléphoné. Je suis immédiatement allé chercher sir James, et quand nous sommes arrivés, le gamin nous attendait, inquiet de ce qui se passait là-haut. Il nous proposa de monter par l'escalier de service. C'est ce que nous fîmes. Nous débarquâmes dans la cuisine et vînmes à temps pour vous retrouver. Albert est toujours en bas, et doit se faire du mauvais sang, pauvre petit !

Sur ces mots, Julius partit brusquement.

— Voyons, Miss Quat'sous, dit sir James, vous connaissez les lieux mieux que moi. Où pensez-vous vous installer ?

— C'est dans le boudoir de Mrs Vandemeyer que nous serons le mieux.

Ils s'y installèrent confortablement.

— Pour moi c'est parfait. Mais vous, ma chère enfant, vous devriez aller vous coucher.

— Non sir James, c'est impossible. Je rêverais toute la nuit de Mr Brown !

— Mais vous serez fatiguée, enfant !

— Non, vraiment pas. J'aime mieux veiller. Le juriste céda.

Julius reparut quelques instants plus tard, après avoir rassuré et généreusement récompensé Albert. À son tour il tenta vainement de persuader Quat'sous d'aller se coucher.

— D'abord, dit-il énergiquement, nous devons nous mettre quelque chose sous la dent ! Où est le garde-manger ?

Quat'sous lui indiqua où il se trouvait, et quelques minutes plus tard, il revint avec trois assiettes, du pain et un pâté froid.

Après un bon repas, Quat'sous sentit l'espoir renaître en elle. Mrs Vandemeyer se laisserait séduire par les cent mille livres, et on retrouverait Tommy.

— Et maintenant, Miss Quat'sous, dit sir James, nous voudrions entendre le récit de vos aventures.

Quat'sous se prêta complaisamment à son désir. Julius l'interrompit à plusieurs reprises par des exclamations admiratives :

— Épatant ! Vous êtes un as !

Sir James ne dit rien jusqu'à ce qu'elle eût fini. Mais ces mots calmement prononcés : « Bien travaillé, Miss Quat'sous » la firent rougir de contentement.

— Il y a une chose que je ne comprends pas, dit Julius. Pourquoi a-t-elle voulu prendre la fuite ?

— Je ne sais pas, avoua Quat'sous.

Sir James, pensif, se caressa le menton.

— La chambre était en désordre. Donc, sa fuite n'était probablement pas prémeditée. On est tenté de croire qu'elle a été soudainement prévenue.

— Mr Brown, je suppose, dit Julius, moqueur.

Sir James le regarda dans les yeux.

— Pourquoi pas ? dit-il. Souvenez-vous, il a réussi à vous duper, vous aussi.

Julius, vexé, rougit.

— Quand je pense que je lui ai donné la photo de Jane ! Bon sang, si jamais je réussis à mettre la main sur lui, il me le paiera !

— Cette conjoncture n'est guère probable, constata l'autre sèchement.

— Vous avez raison, admit Julius. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas la photo que je cherche, c'est l'original. Où pensez-vous qu'elle soit, sir James ?

Le juriste secoua la tête.

— Impossible de le deviner. Mais je crois savoir où elle a été.

— Où cela ?

Sir James sourit.

— À l'endroit de vos aventures nocturnes, à la maison de santé de Bournemouth.

— Là-bas ? Impossible. Je me suis informé.

— Non, cher monsieur, vous avez demandé une jeune fille du nom de Jane Finn. Il est cependant évident que si on l'y avait placée, c'était sous un nom d'emprunt.

— Vous avez mille fois raison ! J'aurais dû y penser.

— C'était pourtant évident.

— Peut-être le docteur est-il de la partie ? demanda Quat'sous.

Julius secoua la tête.

— Oh, non ! sûrement pas. Le docteur Hall est un bon type.

— Hall ? Vous dites Hall ? Quelle coïncidence curieuse !

— Pourquoi ?

— Parce que je l'ai rencontré ce matin. Je le connais depuis plusieurs années, bien que superficiellement, et ce matin je l'ai rencontré dans la rue. Il m'a dit qu'il était descendu au *Métropole*.

Sir James se tourna vers Julius.

— Il ne vous a pas dit qu'il irait à Londres. Si vous aviez mentionné son nom cet après-midi, je vous aurais donné ma carte pour lui demander des renseignements supplémentaires.

— Je suis un idiot, confessa Julius avec une humilité inaccoutumée chez lui. J'aurais dû penser à cette histoire de faux-noms.

— Comment pouviez-vous penser après être tombé du haut de cet arbre ? s'écria Quat'sous. Tout autre à votre place aurait sûrement été tué.

— D'ailleurs, continua Julius, cela n'a plus d'importance maintenant que nous avons Mrs Vandemeyer et que tout ira bien !

— Oui, dit Quat'sous, mais sa voix manquait d'assurance.

Un silence plana sur le petit groupe. Peu à peu la magie de la nuit les ensorcelait. On croyait entendre des craquements et des bruissements imperceptibles. Subitement Quat'sous se leva en poussant un cri.

— Je n'en peux plus ! Je sens que Mr Brown est là, dans l'appartement ! *Je le sens !*

— Voyons, Quat'sous, comment serait-ce possible ? Cette porte donne sur le vestibule. Il n'aurait pu entrer sans que nous l'ayons entendu.

— Je n'y peux rien. *Je sens qu'il est là !*

Elle jeta un regard éploré sur sir James, qui répondit gravement :

— Bien que je comprenne vos sentiments – qui sont en même temps les miens – je ne vois pas, Miss Quat'sous, comment il serait humainement possible à un homme d'entrer dans l'appartement, sans que nous le sachions.

Un peu calmée, la jeune fille se rassit.

— Veiller la nuit me porte toujours sur les nerfs, s'excusa-t-elle.

Les heures passaient. À la première lueur de l'aube, sir James tira les rideaux. À la lumière du jour, les craintes et les terreurs nocturnes semblaient absurdes. Quat'sous se sentit rentrer dans son état normal.

— Hourra ! dit-elle. La journée sera belle. Nous allons retrouver Tommy. Et Jane Finn. Et tout sera épata. Et je demanderai à Mr Carter de me faire décorer !

À sept heures. Quat'sous alla dans la cuisine pour préparer le thé. Elle revint avec un plateau chargé de la théière et de quatre tasses.

— Pour qui la quatrième ? demanda Julius.

— Pour la prisonnière, bien entendu. À propos, si vous venez tous les deux avec moi, pour le cas où elle m'attaquerait ? Nous ne savons pas dans quel état elle se réveillera.

Sir James et Julius l'accompagnèrent jusqu'à la porte.

— Où est la clef ? Ah, c'est vrai, c'est moi qui l'ai !

Elle la mit dans la serrure, la tourna, et s'arrêta un instant.

— Et si, après tout, elle a réussi à s'échapper, murmura-t-elle.

— Impossible, voyons ! la rassura Julius.

Mais sir James garda le silence.

Quat'sous aspira une bouffée d'air et entra. Elle poussa un soupir de soulagement en voyant Mrs Vandemeyer étendue sur le lit.

— Bonjour dit-elle gaiement. Je vous ai apporté du thé.

Mrs Vandemeyer ne répondit pas. Quat'sous posa la tasse sur la table de nuit et alla vers la fenêtre pour tirer les rideaux. Quand elle se retourna, elle vit que Mrs Vandemeyer restait toujours immobile. Le cœur serré par une frayeur soudaine, Quat'sous s'élança vers le lit. La main qu'elle saisit était glacée... Mrs Vandemeyer ne parlerait jamais plus...

Au cri qu'elle poussa, les autres arrivèrent. Mrs Vandemeyer était morte, elle avait dû expirer pendant son sommeil depuis plusieurs heures.

— Quelle malchance terrible ! s'écria Julius au désespoir.

Le juriste resta calme, mais il y avait au fond de ses yeux une lueur étrange.

— Ce n'est pas le hasard, dit-il.

— Vous ne croyez pas — voyons, c'est impossible — personne n'aurait pu entrer.

— Et pourtant — voyez — elle est sur le point de trahir Mr Brown, et elle meurt. N'est-ce pas le hasard ?

— Mais comment ?

— Oui, *comment* ! C'est ce que nous devons découvrir. Et le juriste, silencieusement, se caressa le menton. Nous devons le découvrir, répéta-t-il, et Quat'sous sentit que si elle était Mr Brown, ces simples mots prononcés d'une voix douce la feraient frémir.

Julius jeta un regard sur la fenêtre ouverte. Mais Quat'sous secoua la tête.

— Le balcon ne va que jusqu'au boudoir. Et nous y étions.

— Il a pu se glisser... commença Julius.

Mais sir James l'interrompit.

— Les méthodes de Mr Brown ne sont pas primitives. En attendant, il faut téléphoner à un médecin, mais avant qu'il

vienne, voyons s'il n'y a dans cette chambre rien qui puisse nous intéresser ?

Ils cherchèrent à la hâte. Un tas de cendres dans la cheminée leur prouva qu'au moment de fuir Mrs Vandemeyer avait brûlé des papiers. Il ne restait rien d'important, ni dans la chambre à coucher ni dans les autres pièces.

— Et cela ? dit Quat'sous, indiquant un petit coffre-fort ancien au fond d'un placard. Je crois que c'est pour les bijoux, mais il pourrait y avoir autre chose.

La clef était dans la serrure, Julius ouvrit et chercha à l'intérieur. Quelques instants se passèrent.

— Eh bien ? dit impatiemment Quat'sous.

Il y eut un silence, puis, redressant la tête et refermant le placard, Julius répondit :

— Rien.

Cinq minutes plus tard arrivait le médecin. Il reconnut sir James et le salua respectueusement.

— Crise cardiaque, dit-il, et peut-être aussi une dose trop considérable de chloral. Il y a une odeur de chloral dans l'air.

Quat'sous se souvint du verre qu'elle avait renversé. Elle jeta un regard sur le lavabo. Elle y aperçut le petit flacon dont Mrs Vandemeyer lui avait versé quelques gouttes.

Il était alors rempli aux trois quarts. Maintenant, *il était vide.*

CHAPITRE XIV

UNE CONSULTATION

Quat'sous fut surprise par la facilité avec laquelle le médecin accepta la suggestion habile de sir James, à savoir que, Mrs Vandemeyer avait pris par hasard une dose trop forte de chloral. Il ne croyait pas qu'une enquête serait nécessaire. Si oui, il le ferait savoir à sir James. Mrs Vandemeyer, lui fut-il dit, était à la veille de partir en voyage, et les domestiques l'avaient déjà quittée. Sir James et ses jeunes amis étaient venus prendre congé d'elle, lorsque soudain elle eut une syncope, et ils restèrent dans l'appartement, ne voulant pas la laisser seule. Connaissaient-ils des parents de Mrs Vandemeyer ? Non, mais sir James lui donna le nom de son notaire.

Peu après on envoya un fonctionnaire pour enregistrer le décès, et tous trois quittèrent la maison.

— Et maintenant ? demanda Julius avec un geste de désespoir. Est-ce fini ?

— Non, dit sir James. Il y a des chances pour que le docteur Hall puisse nous renseigner.

— C'est vrai ! J'avais oublié !

— Les chances sont minimes, mais il ne faut pas les négliger. Je crois vous avoir dit qu'il est descendu au *Métropole*. Je vous propose d'aller le voir le plus tôt possible. Nous avons tant besoin de prendre un bain et de déjeuner. Allons au *Métropole* tout de suite après.

On convint que Quat'sous et Julius retourneraient au *Ritz*, et ensuite viendraient chercher sir James en voiture. Ce programme fut fidèlement exécuté, et vers onze heures ils s'arrêtèrent devant le *Métropole*. Ils demandèrent le docteur Hall, qu'un chasseur alla chercher. Quelques instants plus tard, le petit docteur se hâtait à leur rencontre.

— Pouvez-vous nous accorder quelques minutes, docteur ? demanda aimablement sir James. Permettez-moi de vous présenter à Miss Cowley. Quant à Mr Herrsheimer, je crois que vous le connaissez, déjà.

Le docteur sourit en reconnaissant Julius.

— Tiens, tiens ! Mon jeune ami de l'autre jour ! Et cette cheville foulée ?

— Guérie, docteur, grâce à vos bons soins !

— Bah ! Et la maladie de cœur ?

— Je cherche toujours, répliqua brièvement Julius.

— Pourrions-nous échanger quelques mots confidentiellement ? demanda sir James.

— Certainement. Il y a là un petit salon où nous ne serons pas dérangés.

Lorsqu'ils se furent installés, le docteur leva vers sir James un regard interrogateur.

— Mon cher docteur, il m'est très nécessaire de trouver une certaine jeune dame pour obtenir d'elle un témoignage. Il y a lieu de croire qu'elle s'est trouvée pendant un certain temps dans votre établissement à Bournemouth. J'espère que je n'empiète pas sur vos secrets professionnels en vous posant des questions à ce sujet ?

— Il s'agit probablement d'un témoignage judiciaire ?

Sir James hésita un moment, puis répondit :

— Oui.

— Je serai heureux de vous donner tous les renseignements dont je dispose. Quel est le nom de la jeune personne ? Mr Herrsheimer m'a demandé, je crois...

Et il se tourna vers Julius.

— Le nom, déclara sir James, n'a pas d'importance. Il est certain qu'elle vous a été envoyée sous un nom d'emprunt. Mais je voudrais d'abord savoir si vous connaissiez Mrs Vandemeyer ?

— Mrs Rita Vandemeyer ? Je la connais un peu.

— Vous ne savez donc pas ce qui est arrivé ?

— Que voulez-vous dire ?

— Vous ne savez pas que Mrs Vandemeyer est morte ?

— Mon Dieu ! Mais quand ?

— Elle a pris une dose trop forte de chloral hier soir avant de s'endormir.

— Exprès ?

— Par hasard, du moins le croit-on. Je n'aimerais pas avoir à me prononcer là-dessus. Quoi qu'il en soit, on l'a trouvée morte ce matin.

— Quelle triste nouvelle ! C'était une femme extraordinairement belle. Elle devait être votre amie, puisque vous êtes au courant de tous ces détails.

— Je suis au courant de ces détails parce que c'est moi-même qui l'ai trouvée morte.

— Pas possible !

Il y eut un silence, puis le docteur hasarda :

— Veuillez m'excuser, mais je ne vois pas très bien en quoi cela se rattache à votre première question ?

— Voici : Mrs Vandemeyer ne vous a-t-elle pas confié une jeune parente ?

— En effet. Sa propre nièce.

— Sous le nom de...

— Janet Vandemeyer.

— Quand est-elle entrée dans votre établissement ?

— Il y a à peu près trois ans, en été.

— Avait-elle une maladie quelconque ?

— Une maladie proprement dite ? Non. Mrs Vandemeyer m'apprit qu'elles avaient été ensemble sur le *Pacific* – vous vous souvenez de ce terrible naufrage – et qu'elle avait subi pendant la catastrophe un choc nerveux.

— Je crois que cette fois nous sommes sur la trace ? demanda sir James en se retournant.

— C'est magnifique ! Je n'étais qu'un idiot ! s'exclama Julius.

— Vous voulez qu'elle vous donne un témoignage ? dit-il. Mais si elle en est incapable ?

— Vous venez de dire qu'elle n'est pas malade !

— Non. Mais si vous voulez un témoignage sur des événements précédent le naufrage du *Pacific*, cela est impossible.

Ils le regardaient, stupéfiés. Il expliqua gaiement :

— C'est dommage. Vraiment dommage ! D'autant plus que je crois comprendre que ce témoignage est important. Mais elle ne peut rien dire. Rien.

— Bon Dieu ! Mais pourquoi ?

Le petit docteur arrêta son regard bienveillant sur le jeune Américain excité.

— Parce que Janet Vandemeyer souffre d'une perte complète de la mémoire.

— Quoi ?

— C'est ainsi. Un cas très intéressant, très intéressant même. Pas aussi rare qu'on le croirait. On en connaît plusieurs. Mais c'est le premier que j'ai eu l'occasion d'observer de près, et je l'ai trouvé extrêmement curieux.

— Elle ne se rappelle donc rien, dit lentement sir James.

— Rien de ce qui a précédé le naufrage du *Pacific*. À partir de cette date sa mémoire est aussi bonne que la nôtre.

— Quelle est la première chose dont elle se souvient ?

— Le débarquement avec les autres survivants. Avant il n'y a que le néant. En revenant à elle après le choc, elle ne savait plus son propre nom, ni d'où elle venait, ni où elle était. Elle ne parlait même plus sa propre langue.

— Mais tout cela n'est-il pas fort singulier ?

— Pas du tout, cher monsieur. C'est tout à fait normal dans ces circonstances. Elle a subi un choc nerveux terrible. La perte de la mémoire s'accompagne toujours des mêmes symptômes. C'est un cas classique. J'ai proposé un spécialiste. Il y en a un à Paris, mais Mrs Vandemeyer s'y est opposée, à cause de la publicité que ce traitement pourrait entraîner. Cette jeune fille n'avait que dix-neuf ans, ce serait dommage si on parlait de son infirmité. Cela pourrait nuire à son avenir. D'ailleurs, il n'y a pas de traitement spécial à suivre. Il s'agit simplement d'attendre.

— Attendre ?

— Oui, tôt ou tard la mémoire lui reviendra, aussi subitement qu'elle est partie. Mais il est probable qu'elleoubliera alors toute la période intermédiaire et reprendra la vie au naufrage du *Pacific*.

— Mais quand cela peut-il se produire ?

Le docteur haussa les épaules.

— Je ne peux rien dire. Quelquefois c'est une affaire de mois, quelquefois on a attendu plus de vingt ans ! Il arrive que la mémoire revienne grâce à un autre choc, qui restitue ce que le premier a enlevé.

— Un autre choc ? s'exclama Julius.

— Mais oui. Il y a eu un cas, au Colorado...

Mais Julius ne l'écoutait pas. Il s'abîmait dans une méditation profonde. Tout à coup il donna sur la table un coup de poing tel que tous sursautèrent, y compris le docteur.

— Ça y est ! docteur, j'aimerais avoir votre opinion médicale sur mon projet ! Si Jane traversait de nouveau l'océan, et si la même catastrophe se reproduisait ? Le naufrage, les canots de sauvetage, les cris des passagers, etc. Cela ne suffirait-il pas pour lui rendre la mémoire ? Son subconscient – comme on dit, je crois dans votre jargon médical – ne subirait-il pas un choc qui remettrait tout à sa place ?

— Le raisonnement est intéressant, Mr Herrsheimer. À mon avis, on réussirait. Mais les mêmes circonstances ne peuvent pas se répéter.

— D'elles-mêmes certainement pas. Mais artificiellement.

— Artificiellement ?

— Mais oui. Pourquoi pas ? Il n'y a qu'à louer un paquebot.

— Louer un paquebot ! murmura le Dr Hall.

— Louer des passagers, louer un équipage, et je crois qu'on n'aura vraiment pas besoin de faire couler le navire ! Si tout le monde court et crie, et si l'on fait descendre les canots de sauvetage, je crois que ça suffira à une jeune fille inexpérimentée comme Jane. Au moment où on lui mettra autour du corps la ceinture de sauvetage et où on la poussera dans un canot, pendant que des figurants bien dressés pousseront des cris hystériques, elle se retrouvera là où elle était il y a trois ans, au naufrage du *Pacific*. Qu'en dites-vous ?

Le Dr Hall dévisagea Julius. Ses yeux traduisaient tout ce qu'il était incapable d'exprimer.

— Non, dit Julius en réponse à ce regard. Je ne suis pas fou. La chose est possible. On la fait tous les jours en Amérique pour les films cinématographiques. Vous avez bien vu sur l'écran un

train qui déraille ? Quelle différence y a-t-il entre acheter un train ou acheter un paquebot ?

Le Dr Hall retrouva la parole.

— Mais les frais, cher monsieur ! Ils seraient *énormes* ! acheva-t-il en un cri.

— Ce n'est pas l'argent qui me manque, dit simplement Julius.

Le Dr Hall se tourna vers sir James, qui souriait légèrement.

— Mr Herrsheimer a une fortune, disons considérable !

Le regard du docteur revint à Julius, chargé d'une expression nouvelle et subtile. Ce n'était plus là un jeune garçon excentrique dégringolant du haut d'un arbre. Le docteur le regardait désormais avec le respect dû à un homme réellement très riche.

— Le projet est remarquable, murmura-t-il. Le cinéma, bien entendu ! Vous autres Américains... Très intéressant. Je crains que nos méthodes ne soient pas aussi avancées. Et vous avez vraiment l'intention de réaliser ce plan ?

— Vous pensez si j'en ai l'intention !

Le docteur le crut, ce qui était un hommage à sa nationalité d'Américain. Si un Anglais lui avait proposé ce plan, il l'aurait jugé fou.

— Je ne vous garantis pas la guérison, dit-il. Elle est possible, mais non certaine.

— Il faut courir le risque, dit Julius. Rendez-moi Jane, et je ferai le reste.

— Jane ?

— Miss Janet Vandemeyer, comme vous dites. Pouvons-nous aller la chercher immédiatement ?

Le docteur le regardait, les yeux grands ouverts.

— Pardon, Mr Herrsheimer, mais je crois que vous n'avez pas compris.

— Compris quoi ?

— Que Miss Vandemeyer ne se trouve plus chez moi.

CHAPITRE XV

QUAT'SOUS EST DEMANDÉE EN MARIAGE

Julius sursauta.

— Comment ?

— Je croyais que vous le saviez.

— Quand est-elle partie ?

— Voyons un peu. Nous sommes lundi, n'est-ce pas ? C'était, c'était... mercredi dernier — mais oui — le même soir où — hum — où vous êtes tombé sur mes plates-bandes.

— Ce soir-là ? Avant, ou après ?

— Attendez que je me rappelle, mais oui, c'était après ! Mrs Vandemeyer avait envoyé un message urgent. La jeune fille et l'infirmière qui s'en occupaient partirent par le train de nuit.

Julius s'écroula dans son fauteuil.

— La nurse Édith — qui est partie avec une malade — oui, c'est cela, je me souviens, murmura-t-il. Mon Dieu, avoir été si près d'elle !

Le docteur Hall le regardait, stupéfait.

— Je ne comprends pas ! La jeune fille n'est-elle donc pas chez sa tante ?

Quat'sous secoua la tête. Elle allait parler quand un regard de sir James lui imposa silence. Le juriste se leva.

— Je vous remercie beaucoup, docteur. Nous vous sommes très reconnaissants de vos renseignements. Je crains que maintenant nous n'ayons à rechercher encore les traces de Miss Vandemeyer. Quant à l'infirmière, je pense que vous ne savez pas où elle se trouve ?

— Non, elle ne m'a plus écrit. Je croyais qu'elle resterait chez Mrs Vandemeyer, pendant un certain temps. Mais qu'est-il arrivé ? Est-il possible que la jeune fille ait été enlevée ?

— Il s'agit précisément de le savoir, dit gravement sir James. L'autre hésita.

— Ne faudrait-il pas avertir la police ?

— Non, non. Il est probable qu'elle se trouve chez d'autres parents.

Le docteur n'était guère convaincu, mais il se rendait compte que sir James était décidé à garder le silence, et qu'il lui serait impossible de faire dire au célèbre avocat un mot de plus contre son gré. Il prit donc congé du groupe et ce dernier quitta l'hôtel. Pendant quelques instants ils restèrent debout devant la voiture, sans monter.

— C'est affolant ! s'exclama Quat'sous. Dire que Julius a été pendant quelques heures sous le même toit qu'elle !

— J'ai été rudement bête ! murmura Julius avec simplicité.

— Vous ne pouviez pas le savoir, dit Quat'sous, consolante. N'est-ce pas, sir James, il ne pouvait pas le savoir ?

— Je vous conseille, dit ce dernier, de ne pas pleurer sur les pots cassés. Ce n'est pas la peine.

— Que faire maintenant ? demanda Quat'sous, pratique comme toujours.

Sir James haussa les épaules.

— Vous pourriez insérer une annonce pour tâcher de retrouver l'infirmière qui l'accompagnait. C'est tout ce que je peux vous proposer, et j'avoue que je n'ai guère confiance dans le résultat. Autrement il n'y a rien à faire.

— Rien ? répéta Quat'sous. Et... Tommy ?

— Il ne nous reste qu'à espérer, répliqua Sir James. Espérons toujours !

Mais par-dessus la tête baissée de Quat'sous, ses yeux se rencontrèrent avec Julius, et presque imperceptiblement, il secoua la tête. Il considérait le cas comme désespéré. Le jeune Américain, lui aussi, était sombre. Sir James prit la main de Quat'sous.

— Faites-moi savoir s'il se passe quelque chose. On me fera suivre les lettres.

— Vous partez ?

— Je vous l'avais dit, je crois. En Écosse.

— Oui, mais je pensais que... elle hésita.

Sir James haussa les épaules.

— Ma chère enfant, je crains de ne plus rien pouvoir faire. Toutes nos espérances se sont évaporées. S'il se présente une autre possibilité, je serai heureux de vous aider. Mais pour le moment, il n'y a rien à faire.

Ces mots semblèrent lugubres à Quat'sous.

— Je crois que vous avez raison, dit-elle. Quoi qu'il en soit, merci d'avoir tâché de nous aider. Au revoir !

Julius se pencha sur le moteur. Sir James, en regardant le visage désolé de la jeune fille, sembla soudain pris de pitié.

— Ne vous désolez pas, Miss Quat'sous, murmura-t-il très bas. Souvenez-vous que même pendant les vacances on fait quelquefois de la bonne besogne.

Une nuance dans sa voix fit lever les yeux à Quat'sous. Intriguée, elle ouvrit la bouche, mais il secoua la tête en souriant.

— Non, je ne dirai rien de plus. C'est une grande erreur que d'en dire trop. Ne dites jamais tout ce que vous savez, même à ceux que vous connaissez le mieux. Souvenez-vous-en. Compris ? Au revoir.

Il s'éloigna. Quat'sous, la bouche entrouverte, le regardait partir. Elle commençait à comprendre ses méthodes. Une fois déjà, il lui avait parlé ainsi par allusion. Qu'y avait-il sous ses brèves paroles ? Voulait-il dire qu'après tout, il n'abandonnait pas l'affaire, mais qu'il s'en occuperait encore secrètement ?

Ses méditations furent interrompues par Julius, qui lui demanda d'entrer dans la voiture.

— Vous avez l'air préoccupée, dit-il. Le vieux vous a-t-il dit quelque chose ?

Quat'sous ouvrit impulsivement la bouche, mais la referma de nouveau.

« Ne dites pas tout ce que vous savez, même à ceux que vous connaissez le mieux », avait dit sir James. Et dans un éclair, un autre souvenir surgit dans sa mémoire : Julius devant le coffre-fort, dans l'appartement de Mrs Vandemeyer, sa question à elle, et le silence précédent la réponse : « Non, rien. » N'y avait-il vraiment rien ? Ou avait-il trouvé quelque chose qu'il voulait

garder pour lui seul ? S'il faisait des réticences, elle pouvait en faire aussi.

— Rien de spécial, dit-elle.

Elle sentit plutôt qu'elle ne vit le regard curieux de Julius.

— Que diriez-vous d'une promenade dans le parc ?

— Si vous voulez.

Pendant quelques moments, ils gardèrent le silence. La voiture glissait le long des allées ombragées. C'était une belle journée.

— Dites, Miss Quat'sous, croyez-vous qu'un jour je retrouverai Jane ?

Cette note de découragement dans sa voix était si inaccoutumée que Quat'sous le regarda, surprise. Il fit un signe affirmatif.

— Oui, je suis découragé. Sir James n'a plus d'espoir, je l'ai vu. Je n'aime pas cet homme — nous sommes trop différents, peut-être — mais je reconnaissais qu'il est d'une intelligence rare, et je crois qu'il n'abandonnerait pas l'affaire s'il y avait des chances de succès, n'est-ce pas ?

Quat'sous se sentait plutôt mal à l'aise, mais elle répondit évasivement :

— Il nous a quand même conseillé d'insérer une annonce pour retrouver l'infirmière.

— Oui, mais d'un ton qui disait nettement : « Il n'y a plus d'espoir ! » Non, j'en ai assez. Je crois que je filerai en Amérique.

— Oh ! cria Quat'sous. Et Tommy ?

— C'est vrai, il y a Beresford ! J'ai honte de l'avoir oublié. Évidemment, on tâchera de le retrouver. Mais... Tout cela, ce sont des rêves. Passons aux réalités. Il y a une chose que je voudrais vous demander, Miss Quat'sous.

— Oui ?

— Vous et Beresford. Est-ce que ?...

— Je ne vous comprends pas, répondit Quat'sous avec dignité, ajoutant immédiatement sans aucune logique : Et puis, vous vous trompez !

— Pas de sentiment là-dedans ?

— Certainement pas ! nia véhémentement Quat'sous. Tommy et moi sommes amis, rien de plus !

— Je crois que tous les amoureux, à un certain moment, disent cela ! observa Julius.

— Bêtises ! Est-ce que je ressemble à une petite fille qui tombe amoureuse de tous ceux qu'elle rencontre ?

— Pas du tout. Vous ressemblez plutôt à une petite fille dont on tombe souvent amoureux.

— Oh ! fit Quat'sous, un peu gênée. Est-ce un compliment ?

— Naturellement. Maintenant, passons aux faits. Mettons que nous ne trouvions jamais Beresford et que... et que...

— Et qu'il soit mort, n'est-ce pas ? Dites-le, allez ! J'ai la force de regarder la réalité en face. Alors ?

— Et que toute cette affaire se perde dans le vague. Qu'allez-vous faire ?

— Je n'en sais rien, dit Quat'sous, ses grands yeux noyés dans le vide.

— Vous serez bien seule, pauvre petite !

— Je serai *all right*, dit brusquement Quat'sous, qui n'aimait pas qu'on la plaignît.

— Que pensez-vous du mariage ?

— Eh bien, pourquoi ne me marierais-je pas ? Surtout si... Elle hésita un moment, puis bravement, sortit sa théorie favorite : si je trouve un homme assez riche pour que ça vaille la peine ! Je suis franche, n'est-ce pas ? Vous me méprisez peut-être pour cela !

— Je ne méprise jamais le sens du business, dit Julius. Quel est le chiffre que vous avez en vue ?

— Le chiffre ? demanda Quat'sous, étonnée. Je ne comprends pas.

— Je veux dire le chiffre de la fortune. Le revenu.

— Oh ! J'avoue que je n'y ai jamais pensé !

— Que diriez-vous de moi ?

— Vous ?

— Moi-même.

— Oh, je ne pourrais pas !

— Pourquoi ?

— Je vous dis que je ne pourrais pas !

— Je vous demande pourquoi ?

— Ce serait trop déloyal !

— Déloyal ? Je ne vois pas dans quel sens ! Je vous admire énormément, Miss Quat'sous, plus qu'aucune autre jeune fille que j'aie rencontrée. Vous avez un cran de tous les diables. Je serais content de vous procurer toutes les satisfactions du monde. Dites oui, et nous irons sans plus attendre chez un bijoutier de premier ordre pour choisir la bague. Ce sera du bon business !

— Je ne peux pas, souffla Quat'sous.

— À cause de Beresford ?

— Non, non *non* !

— Alors ?

Quat'sous secoua violemment la tête.

— Voyez, vous ne pouvez raisonnablement pas vous attendre à plus de dollars ?

— Oh, ce n'est pas ça ! cria Quat'sous avec un rire nerveux. Mais vraiment non. Je vous remercie, vous êtes bien gentil, mais c'est impossible !

— Faites-moi la grâce d'y réfléchir jusqu'à demain.

— C'est inutile.

— Faites-le quand même.

— Si vous voulez, dit Quat'sous à bout de forces. Aucun d'eux ne parla jusqu'à leur retour au *Ritz*.

Quat'sous monta dans sa chambre. Elle se sentait moralement épuisée après son combat avec l'énergique Julius. Assise devant sa glace, elle se contemplait curieusement :

— Folle ! murmura-t-elle enfin. Petite folle. Tout ce que tu voulais, tout ce que tu espérais dans la vie, et tu dis « non, non » comme une bécasse ! C'est ta seule chance. Pourquoi ne la sais-tu pas ? Cramponne-toi ! Accroche-toi ! Que veux-tu de plus ?

Mais ses yeux s'arrêtèrent sur une petite photo de Tommy dans un cadre usé, à côté de la glace. Un instant elle lutta contre elle-même, puis, abandonnant toute contrainte, elle pressa la photo contre ses lèvres et éclata en sanglots.

— Oh ! Tommy, crie-t-elle, je t'aime tant, et je ne te reverrai peut-être jamais plus !...

Cinq minutes plus tard, Quat'sous se redressa et se moucha vigoureusement.

— Maintenant, dit-elle sévèrement, regardons un peu les faits en face. Quat'sous m'a tout l'air d'être amoureuse d'un jeune idiot qui ne s'en soucie probablement même pas. Ici elle s'arrêta un instant. En tout cas, il ne m'a jamais dit qu'il s'en souciait ! Il n'aurait pas osé ! J'ai toujours médit du sentiment, et me voilà plus sentimentale qu'une autre ! Que les femmes sont bêtes ! Je l'ai toujours dit. Maintenant je dormirai probablement avec sa photo sous mon oreiller, et je rêverai à lui toute la nuit. C'est terrible d'être infidèle à ses principes.

Quat'sous secoua tristement la tête.

— Que dire à Julius ? Il est Américain, il voudra que je donne une raison. Je me demande s'il a trouvé quelque chose dans ce coffre-fort.

Ici, les pensées de Quat'sous prirent une autre direction. Elle repassa dans sa mémoire les événements de la nuit. Ils semblaient se rattacher en quelque sorte aux paroles énigmatiques de Sir James...

Soudain, elle eut un haut-le-corps. Tout le sang quitta son visage.

Les prunelles dilatées, elle fixa son regard dans le vide.

— Impossible, murmura-t-elle. Impossible. Je suis folle d'y avoir pensé !

Idée monstrueuse, mais qui expliquait tout...

Après avoir réfléchi quelques instants, elle s'assit au bureau et écrivit une courte lettre dont elle pesa chaque mot. Elle relut, puis satisfaite, la glissa dans une enveloppe adressée à Julius. Elle traversa le couloir et frappa à la porte de son salon. Comme elle s'y attendait, il était vide. Elle laissa la lettre sur la table.

Quand elle revint, un petit chasseur attendait à sa porte.

— Une dépêche pour vous, Miss Cowley. Quat'sous l'ouvrit négligemment. Puis elle poussa un cri. La dépêche était de Tommy !

CHAPITRE XVI

SUITE DES AVENTURES DE TOMMY

Du fond d'une lourde obscurité, Tommy revenait lentement à lui. Quand il ouvrit enfin les yeux, il eut d'abord conscience d'une douleur atroce qui torturait ses tempes. Où était-il ? Qu'était-il arrivé ? Il entrouvrit faiblement les yeux. Ce n'était pas sa chambre du *Ritz*. Et pourquoi diable sa tête lui faisait-elle si mal.

— Crénom ! dit Tommy, et il essaya de se redresser. Il s'était souvenu. Il se trouvait dans cette maison sinistre de Soho. Poussant un gémississement, il retomba. Mais à travers ses paupières mi-closes il inspectait l'entourage.

— Le voilà qui reprend ses sens, dit tout près de lui une voix qu'il reconnut être celle du président.

Il sentait qu'il ne devait pas revenir à lui trop tôt, et restait facilement inerte tant que sa tête le torturait ainsi, il était incapable de faire preuve de présence d'esprit. Il essaya péniblement de deviner ce qui s'était passé. Quelqu'un avait dû se glisser derrière lui pendant qu'il écoutait et lui assener un coup sur la tête. On savait qu'il était un espion, et on ne mettrait pas longtemps à se débarrasser de lui. Personne ne savait où il se trouvait, et il n'avait d'espoir qu'en lui-même.

— Crénom ! répéta-t-il une fois de plus, et cette fois il réussit à se mettre sur son séant.

Le président s'approcha de lui et porta un verre à sa bouche, en ordonnant brièvement :

— Buvez !

Tommy obéit. La boisson était si forte qu'elle le fit tressaillir, et son cerveau s'éclaircit merveilleusement.

Il était étendu sur un divan dans la chambre où avait eu lieu la conférence. D'un côté était le président, de l'autre, le concierge à mine de brigand qui l'avait laissé entrer. Les autres

étaient groupés à une certaine distance. Mais quelques-uns manquaient.

— Vous vous sentez mieux ? demanda le président en reprenant le verre vide.

— Oui, merci, répliqua Tommy.

— Vous avez de la chance, mon jeune ami, d'avoir un crâne si épais ! Conrad a le poing solide.

Et il indiqua le concierge, qui s'esclaffa. Tommy fit un effort pour tourner la tête.

— Ah ! dit-il. C'est vous Conrad ? Vous aussi, vous avez de la chance ! Quand je vous regarde, je sens que c'est presque dommage que vous ne m'ayez pas tué : vous feriez si bien, à la potence !

L'homme rugit, et le président dit calmement :

— Il ne risquait rien.

— Vous croyez ? répliqua Tommy. Je sais que c'est à la mode de dédaigner la police ; quant à moi, j'y crois encore.

Son attitude semblait extrêmement calme et détachée. Tommy Beresford était de ces jeunes Anglais qui ne se distinguent pas par des capacités intellectuelles brillantes, mais qui, dans une situation difficile, savent faire appel à toute leur énergie. Leur gaucherie et leur prudence naturelles disparaissent à ces moments-là. Tommy se rendait parfaitement compte que son salut était dans son esprit d'invention et sous des dehors nonchalants, son cerveau travaillait furieusement.

Le président reprit froidement :

— Avez-vous quelque chose à dire avant qu'on ne vous mette à mort comme espion ?

— Des tas de choses, répliqua Tommy, toujours avec la même amabilité.

— Vous niez avoir écouté à la porte ?

— Je ne le nie pas. Toutes mes excuses, mais votre entretien était si intéressant que mes scrupules ont été vaincus.

— Comment êtes-vous entré ?

— Grâce à ce brave Conrad. Tommy sourit en désignant le concierge. Je regrette de devoir incriminer un serviteur fidèle, mais il vaudrait mieux pour vous avoir un chien de garde mieux dressé.

Conrad se justifia violemment :

— Il a donné le mot de passe. Comment aurais-je su ?

— Mais oui, pauvre homme, comment aurait-il su ? appuya Tommy. Ne le blâmez pas ! Il m'a procuré le plaisir de vous voir tous face à face.

Ces mots provoquèrent un léger trouble dans le groupe, mais le président l'apaisa d'un geste.

— Les morts ne parlent pas, dit-il.

— Je ne suis pas encore mort, dit Tommy.

Un murmure d'assentiment s'éleva.

— Mais vous le serez bientôt, mon jeune ami !

Tommy sentit son cœur battre plus fort, mais son impassibilité aimable resta la même.

— Je ne crois pas, dit-il. Je proteste énergiquement.

Ils étaient de toute évidence étonnés par cette attitude.

— Pour quelle raison ne nous tuerions-nous pas ? demanda le président.

— Pour plusieurs raisons, dit Tommy. Vous m'avez posé des tas de questions. Me serait-il permis de vous en poser une, pour varier ? Pourquoi ne m'avez-vous pas tué tout de suite avant que je sois revenu à moi ?

Le président hésita, et Tommy saisit sa chance.

— Parce que vous ignoriez ce que je pouvais savoir et où je l'avais appris. Si vous me tuez, vous ne le saurez jamais.

À ce moment, Boris se laissa dominer par son indignation.

— Chien ! cria-t-il. Espion ! Canaille ! Tuons-le. Tuons-le.

Le groupe applaudit.

— Entendez-vous ? dit le président, les yeux fixés sur Tommy. Qu'avez-vous à répondre à cela ?

Tommy haussa les épaules.

— Répondre, moi ? Qu'ils répondent eux-mêmes. Comment suis-je entré ici ? Rappelez-vous ce qu'a dit ce cher vieux Conrad, *grâce à votre propre mot de passe*, n'est-ce pas ? Comment se fait-il que je le sache ? Vous ne croyez quand même pas que je suis venu là par hasard et que j'ai prononcé les premiers mots qui me sont venus à l'esprit ?

Tommy était fort satisfait de cette dernière phrase. Il regrettait seulement que Quat'sous ne fût pas là pour en apprécier toute la saveur.

— C'est vrai, dit tout à coup l'ouvrier. Camarades, nous avons été trahis !

Un murmure agité s'éleva. Tommy sourit, encourageant.

— C'est ça. Utilisez votre cerveau. Sans ça, vous savez, on n'arrive pas à grand-chose !

— Vous nous direz qui nous a trahis, dit le président. Mais cela ne vous sauvera pas. Nous avons certains moyens pour faire parler un homme, n'est-ce pas, Boris ?

— Bah ! fit Tommy, méprisant, s'efforçant de vaincre une sensation singulièrement déplaisante. Vous ne me supplicierez pas et vous ne me tuerez pas.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que vous tueriez la poule aux œufs d'or.

Il y eut une pause. L'assurance de Tommy avait ouvert une brèche. Ils n'étaient plus aussi sûrs d'eux-mêmes. L'ouvrier regarda longuement Tommy.

— Il blufte, dit-il tranquillement.

Tommy haïssait cet homme. L'avait-il deviné ?

Le président se tourna vers lui, violemment :

— Que voulez-vous dire ?

— Que pensez-vous que je veuille dire ? repartit Tommy, cherchant désespérément une issue.

Boris bondit soudain vers lui, et, levant le poing :

— Parle, chien ! Parle !

— Ne vous agitez pas, mon cher, dit tranquillement Tommy. Vous êtes trop émotifs, vous autres Slaves. Voyons, regardez-moi : ai-je l'air de croire que vous allez me tuer ?

Il les fixa tous d'un regard confiant ; heureux qu'ils ne pussent entendre les battements de son cœur.

— Non, avoua Boris, hargneux. Vous n'en avez pas l'air.

Dieu merci, il n'est pas sorcier ! pensa Tommy. Puis il continua :

— Et pourquoi suis-je si confiant ? Parce que je sais quelque chose qui me met en état de vous proposer un échange.

— Un échange ?

— Oui. Ma vie et ma liberté contre...

Il s'arrêta.

— Contre quoi ?

Le groupe s'avança. On aurait pu entendre voler une mouche.

Tommy énonça lentement :

— Contre les papiers que Danvers a transportés sur le *Pacific*.

L'effet de ces mots fut foudroyant. Tous se dressèrent. Le président, écarlate, s'exclama :

— Vous les avez ?

Avec un calme magnifique, Tommy secoua la tête.

— Mais vous savez où ils sont ?

— Pas le moins du monde.

— Mais alors !...

Bien qu'irrités, les visages qui le regardaient paraissaient étonnés, convaincus que ses paroles contenaient quelque chose de réel.

— Je ne sais pas où sont les papiers, mais je crois pouvoir les trouver. J'ai une idée.

— Bah !

Tommy leva la main pour apaiser les exclamations de dédain.

— Je dis une idée, mais elle repose sur des faits qui ne sont connus que de moi. En tout cas, que perdez-vous ? Si je vous procure les papiers, j'ai ma vie et ma liberté. D'accord ?

— Et si nous refusons ? dit le président.

Tommy se rejeta sur son divan.

— Jusqu'au 29, dit-il doucement, il reste moins de quinze jours...

Un instant le président hésita. Puis il fit signe à Conrad :

— Emmenez-le dans l'autre pièce.

Pendant cinq minutes, Tommy resta assis sur le lit dans la chambre voisine. Son cœur battait à tout rompre. Il avait tout misé sur cette carte. Que décideraient-ils ? Et pendant tout le temps que le torturait cette question horrible, il se moquait de Conrad, au point de rendre fou de rage le maussade concierge.

Enfin la porte s'ouvrit, et le président le rappela.

— Le prisonnier devant le tribunal, annonça Tommy en entrant.

Le président fit signe à Tommy de s'asseoir en face de lui.

— Nous acceptons, dit-il, à certaines conditions. Il faut que vous nous donnez les papiers avant d'être remis en liberté.

— Idiot, dit aimablement Tommy. Vous croyez que je peux les chercher si vous me retenez ici ?

— Alors, que voulez-vous de nous ?

— Je dois être libre de chercher !

Le président se mit à rire.

— Nous prenez-vous pour des enfants qui se laissent duper par de belles promesses ?

— Non, dit Tommy, pensif. Il est évident que vous ne consentirez pas à ce plan, bien qu'il soit le meilleur. Eh bien, faisons un compromis. Attachez quelqu'un à ma personne, par exemple, ce bon Conrad. Il ne me laissera pas échapper, soyez-en sûrs.

— Nous préférons, dit froidement le président, vous garder ici. Un de nous exécutera toutes vos instructions. Si les opérations sont compliquées, il reviendra, et vous pourrez lui donner les détails.

— Vous me liez les mains, dit plaintivement Tommy. L'affaire est délicate, et votre émissaire gâchera tout. Je ne crois pas qu'un des vôtres puisse avoir le tact nécessaire.

Le président donna un coup sur la table.

— Telles sont nos conditions. Autrement, la mort !

Tommy s'appuya indolemment sur le dossier de la chaise.

— J'aime votre style. Bref, mais net. Donc, c'est entendu. Mais une chose importe. Je veux voir la jeune fille.

— Quelle jeune fille ?

— Jane Finn, naturellement.

L'autre le regarda curieusement pendant quelques instants, puis, lentement, comme s'il choisissait ses mots :

— Ne savez-vous pas qu'elle ne peut rien vous dire ?

Le cœur de Tommy battit plus vite. Verrait-il celle qu'il cherchait ?

— Je ne lui poserai pas de questions, dit-il tranquillement. Pas explicites, du moins.

De nouveau le président le regarda d'un air qu'il ne comprenait pas très bien.

— Elle ne pourra pas y répondre.

— Cela n'a pas d'importance. J'aurai vu son visage pendant que je lui aurai parlé.

— Et vous croyez que ce visage vous dira quelque chose ?

Il eut un rire bref. Plus que jamais, Tommy sentit qu'il y avait là une chose qui lui restait incompréhensible. Le président le mesurait du regard.

— Après tout, dit-il doucement, en savez-vous autant que nous le croyons ?

Tommy sentit qu'il avait fait une gaffe. Il ne savait pas laquelle. Mais il fallait la réparer.

— Il peut y avoir des choses que j'ignore, dit-il. Je ne prétends pas connaître tous les détails de votre histoire. Mais j'ai en réserve, moi, des choses que vous ne savez pas. Danvers était malin...

Il s'interrompit, comme s'il craignait d'en avoir trop dit.

La phisyonomie du président s'éclaira.

— Danvers, murmura-t-il. Je vois — il s'arrêta un instant, puis fit signe à Conrad, — emmenez-le en haut.

— Un instant, fit Tommy. Et Jane Finn ?

— On arrangera cela, peut-être.

— Sûrement ! Il le faut !

— Nous verrons. Un seul peut en décider.

— Qui ? demanda Tommy.

Mais il connaissait d'avance la réponse.

— Mr Brown !

— Le verrai-je ?

— Peut-être.

— Allons, marche ! dit rudement Conrad.

Tommy se leva docilement. Une fois dehors, le geôlier lui fit monter l'escalier. Sur le palier, Conrad ouvrit une porte et Tommy entra dans une petite pièce. Conrad alluma une lampe à gaz et sortit. Tommy entendit la clef grincer dans la serrure.

Il se mit en devoir d'inspecter sa prison. La pièce était plus petite que celle d'en bas, et l'air particulièrement malsain. Il n'y avait pas de fenêtre. Les murs étaient horriblement sales,

comme partout ailleurs. Quatre vieux tableaux, représentant des scènes de Faust – Marguerite avec son coffret de bijoux, la scène de l'église, Siebel avec ses fleurs, Faust et Méphisto – ornaient les murs. Méphisto rappela à Tommy Mr Brown. Dans cette pièce isolée, avec sa lourde porte fermée à double tour, il se sentait séparé du monde, et la puissance sinistre du maître des criminels paraissait plus réelle. Même s'il poussait des hurlements, personne ne l'entendrait. C'était une tombe.

Tommy fit un effort pour reprendre courage. Il se jeta sur le lit et se plongea dans une longue méditation. Sa tête lui faisait très mal. En outre, il avait faim. Le silence étouffant de sa prison pesait sur lui.

— Après tout, se dit Tommy pour se ragaillardir, si mon bluff continue à réussir, je verrai le chef – le mystérieux Brown – et peut-être aussi l'énigmatique Jane Finn. Ensuite...

Ensuite, Tommy fut forcé de s'avouer que les perspectives n'étaient guère brillantes.

CHAPITRE XVII

ANNETTE

Tommy, qui avait fini par s'endormir, harassé de faim et de fatigue, fut réveillé le lendemain par le grincement de la clef tournant dans la serrure. N'appartenant pas à la catégorie des héros qui s'éveillent en pleine possession de toutes leurs facultés, il cligna des yeux, se remémorant vaguement où il était. Puis il se souvint et regarda sa montre. Il était huit heures.

— C'est le premier déjeuner ! se dit joyeusement Tommy, revigoré par un sommeil de douze heures et par la perspective d'assouvir sa faim.

La porte s'ouvrit, et au lieu de Conrad entra une jeune fille qui déposa sur la table le plateau qu'elle portait.

À la faible lueur du gaz, Tommy la regarda et décida sur-le-champ qu'il avait rarement vu une beauté semblable. Ses cheveux étaient d'un châtain cuivré, avec des lueurs d'or pareilles à des rayons de soleil prisonniers. Ses yeux immenses avaient une couleur de châtaigne dorée. Une idée folle traversa le cerveau de Tommy.

— Êtes-vous Jane Finn ? demanda-t-il, retenant son souffle.

La jeune fille secoua la tête.

— Je m'appelle Annette, monsieur.

Elle avait un accent français très prononcé.

— Oh ! fit Tommy, déçu. Puis il demanda : Française ?

— Oui, monsieur. Vous parlez le français ?

— Un peu, oui. Quand ce n'est pas trop compliqué ! Vous m'apportez le déjeuner, mademoiselle ?

Sur le plateau, il y avait un bol de café et un gros morceau de pain.

— On n'est pas au *Ritz*, ici, soupira-t-il. Mais je vous suis reconnaissant quand même !

Il prit une chaise, et Annette s'approcha de la porte.

— Attendez un instant, crie-t-il. Je veux vous demander des tas de choses, Annette ! Que faites-vous ici ? Ne me dites pas que vous êtes la fille ou la nièce de Conrad, parce que je ne vous croirais pas !

— Je fais le service, monsieur. Je ne suis la parente de personne, ici.

— Vous avez entendu ce que je vous ai demandé tout à l'heure ? Avez-vous déjà entendu ce nom ?

— Jane Finn ? J'ai entendu des gens parler d'elle, je crois.

— Vous ne savez pas où elle est ?

Annette secoua la tête.

— Pas dans la maison ?

— Oh ! non, monsieur. Il faut que je parte, on m'attend.

Elle sortit. La clef tourna dans la serrure.

— Peut-être, se dit Tommy en dévorant son pain, peut-être cette petite m'aidera-t-elle à sortir d'ici ? Elle n'a vraiment pas l'aspect d'une criminelle !

À une heure Annette reparut avec un autre plateau, cette fois accompagnée de Conrad.

— Bonjour, ami, dit gaiement Tommy. Tiens, pas rasé ce matin ?

Le concierge poussa un grognement.

— Vous n'avez pas la répartie facile, mon vieux. Mais ce serait trop que d'avoir de l'esprit quand on est si beau ! Qu'avons-nous pour déjeuner ? Du ragoût ? Quelle bonne odeur d'oignon !

— Cause, cause, grommela le concierge. Tu ne causeras pas longtemps !

Faisant fi de l'allusion désagréable que comportaient ces menaces, Tommy fit un geste condescendant :

— Tu peux sortir, valet ! Je n'ai plus besoin de toi !

Ce soir-là Tommy attendit le dîner avec impatience. Conrad accompagnerait-il la jeune fille ? Si elle était seule, il tâcherait d'en faire une alliée. Sa situation était désespérée.

Mais si on lui envoyait Conrad... Ah ! la volupté de taper sur le crâne ovale du concierge ! Une idée lumineuse traversa l'esprit de Tommy. Pourquoi ne pas attendre Conrad derrière la porte, et quand il entrerait, lui asséner un coup avec une des

chaises, ou, encore mieux, un de ces vieux tableaux ? Et puis, et puis, tout simplement sortir ! S'il rencontrait quelqu'un sur son passage, eh bien, la figure de Tommy s'illumina à l'idée d'une bonne rixe. Il aimait mieux faire usage de ses poings que de son cerveau. Grisé par son plan, Tommy décrocha sans bruit un des tableaux – la scène de Faust et de Méphisto – et le posa près de la porte. Il avait bon espoir. Son plan lui paraissait simple, mais excellent.

À huit heures, il entendit le bruit familier de la clef grinçant dans la serrure. La jeune fille entra. Elle était seule.

— Fermez la porte, ordonna Tommy. J'ai à vous parler.
Elle obéit.

— Écoutez, Annette. Il faut que vous m'aidez à sortir d'ici.
Elle secoua la tête.

— Impossible. Ils sont trois là-haut (Tommy lui fut secrètement reconnaissant du renseignement). Je suis à leur service. Vous les avez espionnés. Vous êtes dans votre tort.

— Ce sont de méchantes gens, Annette. Si vous m'aidez, je vous emmènerais loin d'eux. Et vous seriez bien récompensée.

Mais elle secouait toujours la tête.

— Non, monsieur. Ils me font trop peur.
Elle se prépara à sortir.

— Attendez, cria Tommy. Il faut, il faut que vous m'aidez à sauver une jeune fille ! Une jeune fille de votre âge ! Il faut la tirer de leurs griffes !

— Jane Finn ?

— Oui.

— C'est elle que vous êtes venu chercher ici ? Oui ?

— Précisément.

La jeune fille le regarda, puis passa sa main sur son front.

— Jane Finn. J'entends toujours ce nom. Il me paraît familier.

Tommy s'avança avidement.

— Vous savez quelque chose sur elle ?

— Rien. Rien que le nom.

Elle s'approcha de la porte. Soudain elle poussa un cri. Elle avait aperçu le tableau qu'il avait décroché et adossé au mur. Un instant, il vit son regard affolé de terreur. Puis, tout à coup,

aussi inexplicablement, ce regard exprima le soulagement. Vite, elle sortit. Tommy n'y comprenait, rien. Avait-elle cru qu'il voulait l'attaquer ? Pensif, il raccrocha le tableau.

Deux jours encore se passèrent. Les nerfs de Tommy étaient tendus. Il ne voyait que Conrad et Annette. Cette dernière était devenue muette. Il y avait au fond de ses yeux une sorte de sombre méfiance. Tommy sentait que si cet isolement continuait, il deviendrait fou. Il crut comprendre, par quelques mots de Conrad, qu'on attendait les ordres de Mr Brown.

Mais le soir du troisième jour, la porte s'ouvrit à sept heures, et Conrad entra, suivi du numéro Quatorze. Tommy sentit le cœur lui manquer.

Il n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche que les deux hommes, se précipitant sur lui, le lièrent solidement avec des cordes.

— Il croit nous avoir eus ! gronda Conrad. Un échange ! Un échange pour ce qu'il ne sait pas ! Et tout le temps c'était du bluff, du pur bluff ! C'est fini, chien, canaille ! Tu ne sais rien ! Rien de rien !

Tommy resta muet, n'ayant rien à dire. Le tout-puissant Mr Brown avait appris la vérité. Soudain une idée lui vint.

— Bien parlé, Conrad ! fit-il. Mais pourquoi ces cordes ? Ce digne gentleman, numéro Quatorze, aurait pu me couper la gorge sans délai.

— Penses-tu ! lui dit ce dernier. Tu crois que nous sommes assez bêtes pour en finir ici, et avoir la police sur le dos ? Non, non ! Demain matin, on attend la voiture de Votre Excellence, mais nous ne voulons pas courir des risques à cause de toi !

— Vous faites une triste erreur, et vous serez le premier à en pâtir.

— Tu ne blufferas plus, maintenant. Tu te crois encore au *Ritz*, hein ?

Tommy ne répondit pas. Il se demandait comment Mr Brown avait découvert son identité. Il décida que Quat'sous, inquiète, avait dû s'adresser à la police, et que sa disparition ayant été portée à la connaissance publique, la bande en avait tiré ses conclusions.

Les deux hommes partirent. Tommy resta seul, plongé dans des méditations qui étaient loin d'être plaisantes. Déjà, ses jambes étaient engourdis. Il ne pouvait pas même remuer un doigt, et il sentait qu'il n'y avait plus d'espoir.

Une heure plus tard, la clef tourna doucement. Annette parut. Tommy sentit renaître un espoir fugtif. Il avait oublié la jeune fille. Était-il possible qu'elle fût venue l'aider ?

Soudain il entendit la voix de Conrad.

— Sortez de là-bas, Annette. Il ne soupera pas, ce soir.

— Oui, oui, je sais bien. Mais il faut que je prenne le plateau. Nous en avons besoin.

— Faites vite ! grommela Conrad.

Sans regarder Tommy, la jeune fille alla à la table et prit le plateau. Elle leva la main et éteignit la lampe.

— Bon sang ! (Conrad s'était approché de la porte.) Pourquoi avez-vous éteint ?

— Je le fais toujours. Vous ne m'aviez rien dit. Faut-il rallumer, monsieur Conrad ?

— Non, mais sortez !

— Le beau petit monsieur, crie Annette, s'arrêtant près du lit dans l'obscurité. Vous l'avez bien ligoté, hein ? On dirait un petit poulet !

Son ton amusé peina et révolta Tommy ; mais au même instant, à sa grande surprise, il sentit une main passer sur ses liens, et déposer dans sa paume un objet petit et froid.

— Allons, Annette !

— Mais me voilà !

La porte se referma. Tommy entendit Conrad dire : « Fermez et donnez-moi la clef. »

Les pas s'éloignèrent. Tommy demeura pétrifié par la surprise. L'objet qu'Annette avait mis dans sa main était un petit canif à la lame ouverte. En se rappelant la façon dont elle avait évité de le regarder et dont elle avait éteint la lumière, il conclut que la pièce devait avoir quelque part un judas. Il était probable qu'on les avait observés tout le temps. S'était-il démasqué lui-même ? Non, puisqu'il n'avait révélé que le désir de s'échapper et de trouver Jane Finn, mais rien sur lui-même. Sa question à Annette prouvait qu'il ne connaissait pas

personnellement Jane Finn, mais il n'avait jamais prétendu la connaître. Annette savait-elle vraiment quelque chose ? Ses dénégations n'étaient-elles destinées qu'à tromper les auditeurs ? Il ne savait qu'en penser.

Pour le moment surgissait une autre question, plus actuelle : pouvait-il, lié comme il l'était, réussir à couper les cordes ? Il essaya prudemment de frotter la lame ouverte contre la corde qui attachait ses deux poings. C'était terriblement difficile, plusieurs fois la pointe entra profondément dans sa chair, mais il continua lentement et obstinément, jusqu'à ce qu'il sentit la corde céder. Une fois les mains libres, le reste fut facile. Cinq minutes plus tard, il étirait avec difficulté ses membres engourdis. Son premier soin fut de panser son poignet saignant. Puis il réfléchit. Conrad avait pris la clef, de sorte qu'il ne pouvait plus compter sur Annette. Il fallait attendre le retour des deux hommes. Mais quand ils rentreraient... Tommy sourit. Avançant avec prudence et sans bruit dans la chambre obscure, il décrocha le fameux tableau. Son premier projet n'aurait pas été vain. Maintenant, il n'y avait plus qu'à attendre. Il attendit.

La nuit passa lentement. Elle semblait interminable à Tommy. Enfin il entendit des pas. Il se redressa, respira longuement, et saisit le tableau.

La porte s'ouvrit. Une lueur clignotante apparut au-dehors. Conrad s'approcha de la lampe pour l'allumer. Tommy regretta de tout son cœur qu'il fût entré le premier. Il aurait tant aimé prendre sa revanche ! Le numéro Quatorze suivit. Comme il passait le seuil, Tommy lui assena un coup formidable sur la tête avec le tableau. Le numéro Quatorze s'écroula dans un fracas de verre cassé. Une seconde plus tard, Tommy passait la porte. La clef était dans la serrure. Il donna un double tour et retira la clef juste au moment où Conrad, de l'autre côté, se jetait contre le battant en lâchant une grêle de jurons.

Un instant Tommy hésita. Il entendit du bruit en bas. Puis la voix du président.

— Mille tonnerres ! Conrad ! qu'y a-t-il ?

Tommy sentit une petite main presser la sienne. Annette était derrière lui. Elle indiqua une échelle.

— Montez, vite !

Elle l'entraîna vers l'échelle. Ils arrivèrent dans un grenier poussiéreux. Tommy regarda autour de lui.

— Mais il n'y a pas d'issue !

— Chut ! Attendez.

La jeune fille mit le doigt sur la bouche. Ils écoutèrent.

Conrad donnait des coups furieux contre la porte. Le président et un autre encore tâchaient de l'enfoncer.

Annette chuchota :

— Ils croient que vous êtes encore à l'intérieur. Ils ne peuvent entendre ce que dit Conrad. La porte est trop épaisse.

— Je pensais qu'on pouvait entendre ce qui se dit dans la pièce ?

— Oui, il y a un judas dans la chambre voisine. Mais ils n'y penseront pas en ce moment, ils veulent entrer à tout prix.

— Oui, mais...

— Fiez-vous à moi !

Elle se pencha. À sa stupéfaction, Tommy la vit attacher une longue corde à l'anse d'un grand broc fêlé. Elle l'arrangea soigneusement, puis se tourna vers Tommy :

— Avez-vous la clef de la porte ?

— Oui.

— Donnez-la-moi.

Il la lui remit.

— Je descends. Croyez-vous pouvoir descendre la moitié de l'échelle, puis vous accrocher derrière pour qu'ils ne vous voient pas ?

— Bien sûr.

— Il y a une grande armoire dans l'ombre de l'échelle ; mettez-vous derrière. Prenez le bout de cette corde dans la main. Quand j'aurai fait sortir les autres, *tirez* !

Et sans s'expliquer davantage, elle sauta légère, sur le sol, et se jeta au milieu du groupe en criant :

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Le président se retourna en jurant.

— Il ne manquait que vous, ici. Retournez dans votre chambre !

Très prudemment, Tommy descendit quelques marches et se glissa derrière l'échelle. Tant qu'ils ne se retournaient pas, tout

allait bien. Il s'accroupit derrière l'armoire. Les hommes se trouvaient toujours entre l'escalier et lui.

— Ah !

Annette sembla trébucher sur quelque chose.

— Mon Dieu ! Voilà la clef !

Le président la saisit et ouvrit la porte. Conrad apparut chancelant.

— Où est-il ? L'avez-vous ?

— Nous n'avons vu personne. Que voulez-vous dire ?

— Il s'est échappé.

— Impossible ! Il aurait dû passer devant nous.

À cet instant, avec une sensation de joie délirante, Tommy tira la corde. Un bruit de porcelaine brisée retentit dans le grenier. Les hommes s'élancèrent sur l'échelle et disparurent dans les ténèbres.

Vif comme l'éclair, Tommy s'élança sur le palier et descendit au galop l'escalier, entraînant la jeune fille. Il n'y avait personne dans le hall. Il poussa de toute sa force le verrou qui céda. La porte s'ouvrit. Il se retourna. Annette avait disparu.

Tommy s'arrêta, pétrifié. Était-elle remontée ? Quelle folle ! Palpitant d'angoisse et d'impatience, il s'immobilisa. Il n'irait pas sans elle.

Soudain des cris retentirent en haut, une exclamation de Conrad, et la voix d'Annette, terriblement perçante :

— Ma foi, il s'est échappé ! Et si vite ! Qui l'aurait cru ?

Tommy restait encore rivé au sol. Était-ce un ordre de partir ? Sûrement !

Puis, encore plus perçante, la voix s'exclama :

— C'est une maison terrible. Je veux retourner chez Marguerite. Chez Marguerite. *Chez Marguerite.*

Tommy s'était élancé vers l'escalier. Elle voulait qu'il partît sans elle ? Mais pourquoi ? Coûte que coûte, il fallait l'emmener ! Tout à coup il vit Conrad descendre l'escalier et l'entendit pousser à sa vue un hurlement féroce. Les autres le suivaient.

Tommy para l'attaque de Conrad d'un coup de poing en pleine mâchoire, qui le fit s'écrouler comme une masse. Le deuxième trébucha sur son corps. Du haut de l'escalier, un coup

de feu retentit, et une balle frôla l'oreille de Tommy. S'il restait, c'en était fait de lui. Il ne pouvait plus rien pour Annette. Du moins avait-il payé le brave Conrad !

Il s'élança par la porte ouverte et la referma de toutes ses forces derrière lui. Le square était désert. En face de la maison se trouvait une voiture de boulanger. C'est dans cette voiture qu'on l'aurait emmené loin de Londres, et son corps aurait été retrouvé à des lieues et des lieues de la maison de Soho. Le chauffeur sauta à terre et essaya de lui barrer la route. Mais le poing de Tommy l'envoya rouler sur le pavé.

Tommy prit ses jambes à son cou et courut de toutes ses forces. La porte s'était ouverte et une pluie de balles le poursuivait. Heureusement aucune ne l'atteignit. Il arriva à un tournant.

— Ils ne peuvent pas continuer à tirer, pensa-t-il. Je suis étonné qu'ils aient osé le faire ! Comment n'a-t-on pas entendu ?

Il entendit les pas de ses poursuivants derrière lui, et redoubla de vitesse. Une fois sorti de ces ruelles, il serait en sûreté. Il y aurait un agent quelque part. Il préférerait l'éviter – les explications seraient par trop difficiles, mais s'il le fallait... une minute après, il bénit sa chance. Il avait trébuché sur le corps d'un homme étendu – probablement un ivrogne – qui poussa un cri d'alarme et se mit à courir. Tommy se retira vivement dans l'ombre d'une voûte. Un instant plus tard, il eut le plaisir de voir ses deux poursuivants, dont l'un était le président, courir à la suite de l'ivrogne qui se sauvait à toutes jambes !

Tommy s'assit tranquillement par terre et attendit d'avoir repris son souffle. Ensuite il s'en alla, sans se presser, dans la direction opposée. Il regarda sa montre. Il était près de quatre heures et demie. Le ciel blanchissait rapidement. Au premier tournant était posté un agent, qui le considéra d'un œil soupçonneux. Tommy se sentit offensé. Puis, passant sa main sur sa figure, il éclata de rire. Il n'était ni rasé ni lavé depuis trois jours. De quoi avait-il l'air !

Il se rendit immédiatement à un établissement de bains turcs ouvert la nuit. Il en sortit à sept heures, transformé et de nouveau capable de bâtir des projets.

Se nourrir ! Il n'avait rien pris depuis la veille, à midi. Entrant dans un bar, il commanda du café, du pain beurré et des œufs. Tout en mangeant, il parcourut des yeux un journal. Soudain il poussa une exclamation. Devant lui, en première page, s'étalait le portrait du numéro Un. Un long article présentait M. Kraménine, qui n'occupait aucun poste officiel, mais qui était connu comme un des animateurs de l'extrême gauche. Il venait d'arriver à Londres.

Après déjeuner, Tommy se rendit à Whitehall et fit passer sa carte avec le mot « Urgent ». Quelques instants plus tard, il se trouvait en présence de l'homme qui ne portait pas ici le nom de Mr Carter.

— Je croyais, dit ce dernier, les sourcils froncés, qu'il était entendu que vous ne me dérangeriez pas ici !

— Oui, sir. Mais j'ai cru important de ne pas perdre de temps.

Aussi brièvement que possible, il exposa les événements des dernières journées. Avant même qu'il eût fini, Mr Carter donnait des ordres par téléphone.

— Vous avez raison. Les minutes sont comptées. Je crains qu'il ne soit déjà trop tard. Vous dites que vous avez reconnu le numéro Un comme étant Kraménine ? Tant mieux. Nous le soupçonnions sans avoir de preuves. Et les autres ? Voyez ces photos ; reconnaisssez-vous quelqu'un ? Tiens, Westway ? C'est surprenant ! Il passe pour un modéré ! Oui, vous avez fait là des découvertes précieuses, jeune homme. Le 29, dites-vous. Nous avons bien peu de temps jusque-là, bien peu. S'ils réussissent à trouver le document avant nous, nous sommes finis. L'Angleterre sera en proie à l'anarchie. Allô ! Qu'est-ce ? La voiture ? Venez, Beresford, nous irons voir cette maison !

Deux agents étaient postés devant la maison de Soho. Un inspecteur fit un rapport à Mr Carter à voix basse. Ce dernier se tourna vers Tommy.

— Les oiseaux ont laissé la cage vide, comme nous le craignions. Entrons quand même !

Tommy croyait rêver en parcourant la maison déserte. Tout était à sa place. La chambre qui lui avait servi de prison, avec ses tableaux, le broc cassé dans le grenier, la pièce où s'était tenue la conférence. Mais nulle trace des papiers. On les avait détruits ou emportés. Et nulle trace d'Annette.

— Je suis étonné par ce que vous me dites de la jeune fille, dit Mr Carter. Vous croyez qu'elle est retournée de son plein gré ?

— Je le crois. Elle est montée pendant que je poussais le verrou.

— Hum ! Dans ce cas, elle doit appartenir à la bande. Mais, en sa qualité de femme, elle ne voulait pas voir tuer un gentil garçon. Si elle n'était pas des leurs, elle vous aurait suivi.

— Je ne peux pas croire qu'elle soit des leurs, monsieur. Elle a l'air tellement différente.

— Jolie, je suppose, dit Mr Carter avec un sourire qui fit rougir Tommy jusqu'à la racine des cheveux.

Il fut obligé de confirmer la beauté d'Annette.

— À propos, remarqua Mr Carter, avez-vous déjà vu Miss Quat'sous ? Elle m'a bombardé de lettres à votre sujet.

— Quat'sous ? J'avais bien peur qu'elle soit inquiète. Est-elle allée à la police ?

Mr Carter secoua négativement la tête.

— Dans ce cas, je ne comprends pas comment ils ont découvert mon identité.

— En effet, c'est curieux. Ou peut-être Conrad n'a-t-il parlé du *Ritz* que par hasard ?

— Peut-être. Mais il semble certain que quelqu'un les a subitement renseignés sur mon compte.

— Eh bien, fit Mr Carter, en jetant un regard autour de lui, il n'y a plus rien à faire ici. Voulez-vous déjeuner avec moi ?

— Merci mille fois, monsieur. Mais il faut avant tout que je tranquillise Quat'sous.

— C'est tout à fait naturel. Transmettez-lui mon bon souvenir et dites-lui de ne pas vous croire mort trop tôt, la prochaine fois !

Tommy se mit à rire.

— Je suis dur à mourir, monsieur !

— En effet ! Mais à partir de maintenant, souvenez-vous que vous êtes un homme marqué, et soyez prudent.

— Merci, monsieur.

Appelant un taxi, Tommy lui donna l'adresse du *Ritz* et se livra à des rêveries agréables sur son entrevue prochaine avec Quat'sous.

— Je me demande ce qu'elle a fait pendant tout ce temps ? Je pense qu'elle a filé *Rita*. À propos, c'est à elle, probablement, que pensait Annette en criant *Marguerite !* Sur le moment même, je n'ai rien compris.

Cette pensée l'attrista, parce qu'elle semblait prouver que Mrs Vandemeyer et la jeune fille qui l'avait sauvé étaient intimes.

Le taxi s'arrêta devant le *Ritz*. Tommy s'élança sous la voûte comme un jeune fou, mais son enthousiasme reçut une douche froide. On l'informa que Miss Cowley était sortie un quart d'heure auparavant.

CHAPITRE XVIII

LA DÉPÈCHE

Déçu, Tommy se rendit au restaurant et commanda un repas choisi. Ses quatre jours de prison lui avaient appris à apprécier la bonne chère.

Il était sur le point de porter à sa bouche un morceau particulièrement tentant de sole à la Jeannette, quand il aperçut Julius entrant dans la salle. Il brandit joyeusement le menu et réussit à attirer l'attention de son ami. Julius écarquilla les yeux, et soudain, il traversa la salle en trois enjambées, secouant la main de Tommy avec une vigueur un peu exagérée.

— Mille tonnerres ! s'exclama-t-il. Est-ce bien vous ?

— Naturellement. Pourquoi ne serait-ce pas moi ?

— Mais savez-vous que nous vous croyions mort ? Encore deux jours, et nous aurions fait chanter un *Requiem* pour le repos de votre âme !

— Qui me croyait mort ?

— Quat'sous !

— Elle songeait sûrement au proverbe, qui dit que les meilleurs d'entre nous meurent jeunes. Il doit y avoir en moi une bonne dose de criminel pour que j'aie pu survivre. Où est Quat'sous, à propos ?

— Elle n'est pas là ?

— Non, on m'a dit au bureau qu'elle venait de sortir.

— Faire des emplettes, probablement. Je l'ai amenée ici en voiture il y a à peu près une heure. Mais je vous en supplie, Beresford, départez-vous de votre flegme britannique et racontez-moi ce que vous avez fait pendant ce temps-là ? Je suppose que vous avez eu des aventures ?

— Quelques-unes, dit modestement Tommy, et il commença son récit.

Julius écoutait, médusé. Il en oubliait de boire et de manger. À la fin, il poussa un grand soupir.

— Dix de conduite, Beresford ! Un vrai héros de roman !

— Et sur votre front ?

— Eh bien, nous aussi, nous avons eu quelques aventures.

À son tour il assuma le rôle de conteur.

— Mais qui a tué Mrs Vandemeyer ? demanda Tommy. Je ne comprends pas !

— Le docteur a cru qu'elle avait pris le chloral elle-même, répondit sèchement Julius.

— Et sir James ? Que pense-t-il ?

— Comme tous les hommes de loi, il reste muet comme un sphinx. Il réserve son avis.

Comme Julius terminait son récit par l'entretien avec le Dr Hall, Tommy s'exclama :

— Jane Finn a perdu la mémoire ! Parbleu ! Voilà l'explication de leurs regards étranges quand je parlais de la questionner ! J'ai fait là une gaffe. Mais c'est vraiment une de ces choses impossibles à deviner.

— Aucune allusion à l'endroit où elle se trouve ?

— Pas un mot. Je la croyais chez Mrs Vandemeyer. Était-ce vraiment du chloral ?

— Pour ma part, je n'y crois pas. Et je pense que Quat'sous et même le très-haut et très-noble sir James ont la même idée que moi.

— Mr Brown ?

— Oui.

— Mais il n'a quand même pas des ailes, ce mystérieux Mr Brown ! Je ne vois pas comment il est entré et sorti !

— Et si la transmission des pensées existait vraiment ? Mettons qu'une sorte d'influence magnétique aurait induit Mrs Vandemeyer à se supprimer ?

Tommy le regarda avec respect.

— Bien Julius. Très bien. Quelle belle phrase ! Mais ça me laisse froid. Je veux un vrai Mr Brown en chair et en os. Je crois que de jeunes détectives pleins de talent doivent examiner les lieux, entrées, sorties, cachettes, etc., et se démener jusqu'à ce qu'ils aient résolu le mystère. Allons voir la scène du crime ! Je

voudrais bien rejoindre enfin Quat'sous. Le *Ritz* est destiné à être le théâtre d'une rencontre émouvante.

Au bureau, on annonça que Quat'sous n'était pas encore rentrée.

— Si elle était dans mon salon ? dit Julius. Je vais vite aller voir.

Il disparut.

Soudain un chasseur aborda Tommy.

— La jeune dame, monsieur, murmura-t-il timidement, je crois qu'elle a pris le train.

— Quoi ?

Le petit chasseur rougit violemment.

— Oui, monsieur. Je lui ai amené un taxi et je l'ai entendue dire au chauffeur de la conduire à la gare de Charing Cross.

Tommy le regardait, les yeux grand ouverts. Enhardi, le petit continua :

— Et auparavant, elle m'a demandé l'indicateur des chemins de fer.

— À quel moment ?

— Quand je lui ai apporté la dépêche, monsieur.

— Une dépêche ?

— Oui, monsieur.

— À quelle heure ?

— Onze heures et demie à peu près, monsieur.

— Racontez-moi en détail ce qui s'est passé.

Le petit raconta d'un trait :

— On m'a donné une dépêche pour le n°991, la dame était là. Elle l'a ouverte et elle a dit : « Ah ! Apporte-moi vite un indicateur des chemins de fer Henry ! » Je ne m'appelle pas Henry, mais...

— Appelle-toi comme tu voudras, mais continue !

— Oui, monsieur. J'ai apporté l'indicateur, et elle m'a dit d'attendre, puis elle a trouvé quelque chose dedans, elle a regardé la montre, et elle a dit : « Vite, vite, appelle-moi un taxi », puis elle a enfoncé son chapeau en deux secondes et elle est descendue presque en même temps que moi, et je l'ai vue entrer dans le taxi en disant ce que je vous ai dit, monsieur.

Le petit s'arrêta pour souffler. Tommy le regardait en silence. À cet instant Julius le rejoignit. Il tenait une lettre ouverte entre les doigts.

— Dites-donc, Herrsheimer ! Quat'sous est allée faire le détective pour son propre compte !

— Comment ?

— Elle est partie dans un taxi à la gare de Charing Cross, en vitesse, après avoir reçu une dépêche.

Ses yeux tombèrent sur la lettre que Julius tenait à la main.

— Oh, elle vous a laissé une lettre ! Parfait ! Où est-elle allée ?

Presque inconsciemment, il tendit la main pour avoir la lettre, mais Julius la replia et la mit dans sa poche. Il semblait un peu embarrassé.

— Elle ne parle pas de son départ dans cette lettre. C'est au sujet d'autre chose, je lui avais posé une question à laquelle elle devait me répondre.

— Oh ! Tommy, surpris, semblait attendre une explication...

— Écoutez, Beresford, dit soudain Julius, j'aime mieux vous le dire. J'ai demandé Miss Quat'sous en mariage ce matin.

— Oh ! fit automatiquement Tommy.

Il était frappé d'étonnement. Les mots de Julius étaient totalement inattendus. Pour l'instant son cerveau nageait dans le brouillard.

— Je tiens à vous affirmer, continua Julius, qu'avant de parler à Miss Quat'sous, je lui ai nettement dit que je ne voulais pas me mettre entre elle et vous.

Tommy se redressa.

— *All right*, dit-il. Quat'sous et moi, nous sommes des amis d'enfance. C'est tout. Il alluma une cigarette d'une main qui tremblait légèrement. *All right. All right.* Quat'sous a toujours dit que ce qu'elle voulait, c'était de l'ar...

Il s'arrêta, rouge de confusion, mais Julius ne semblait pas choqué le moins du monde.

— Oh ! oui, je crois que ce seront les dollars qui la décideront. Elle me l'a dit elle-même. Pas d'hypocrisie. Je crois que nous serons bons camarades.

Tommy le regarda curieusement pendant un instant, comme pour dire quelque chose, puis changea d'avis et garda le silence. Quat'sous et Julius. Après tout, pourquoi pas ? Ne s'était-elle pas plainte de ne pas connaître d'homme riche ? N'avait-elle pas ouvertement proclamé son intention de se marier pour de l'argent dès qu'elle en aurait l'occasion ? Sa rencontre avec le jeune millionnaire américain lui fournit une chance, et elle en profite. Elle voulait de l'argent. Elle l'avait toujours dit. Pourquoi la blâmer d'être fidèle à ses idées ?

Et cependant, Tommy lui en voulait. Il était plein d'une rancune illogique et passionnée. Ces choses-là, on les disait, mais on ne les faisait pas. Une *vraie* jeune fille ne se mariait pas pour de l'argent. Quat'sous était une égoïste et une sans cœur, et il serait heureux de ne jamais plus la revoir ! Et la vie était une chose bête !

La voix de Julius interrompit sa méditation.

— Oui, je suis sûr que nous serons de bons camarades. J'ai toujours entendu dire que la première fois une jeune fille refuse une proposition de mariage, c'est une sorte de convention.

Tommy lui saisit le bras.

— Refuse ? Vous avez dit *refuse* ?

— Mais oui ! Ne vous l'avais-je pas dit ? Elle a simplement lancé un « non » sans donner une ombre de raison. L'éternel féminin, comme disent les Allemands ! Mais elle reviendra à la raison, j'en suis sûr. Je me suis peut-être un peu trop pressé, mais...

Tommy l'interrompit, sans se soucier de la politesse.

— Que dit-elle dans sa lettre ? demanda-t-il, farouche.

Julius la lui tendit obligeamment.

— Rien sur l'endroit où elle est allée, assura-t-il. Mais si vous ne croyez pas, voyez vous-même !

Tommy lut :

Cher Julius,

Il m'est impossible de penser au mariage avant que Tommy soit retrouvé. N'en parlons plus jusqu'à ce moment-là.

Bien affectueusement,

Quat'sous.

Rayonnant, il rendit la lettre à Julius. Il trouvait Quat'sous la plus noble et la plus désintéressée des femmes. N'avait-elle pas, d'emblée, refusé Julius ? Il est vrai que la lettre n'était pas définitive, mais c'était excusable. On aurait dit une avance à Julius pour l'encourager à retrouver Tommy. Brave petite Quat'sous, il n'y avait pas de jeune fille au monde digne de délier les cordons de ses souliers ! Quand il la verrait... Et soudain, la réalité lui revint.

— Vous avez raison, dit-il, elle ne dit pas où elle va. Pas la moindre allusion ! Eh ! Henry !

Le petit chasseur accourut docilement. Tommy tira de sa poche cinq shillings.

— Autre chose encore. Te souviens-tu de ce que la jeune dame a fait de la dépêche ?

— Oui, monsieur. Elle l'a roulée en boule et l'a jetée dans la cheminée, en criant quelque chose comme « Hurrah ! » monsieur.

— Très bien Henry. Voilà tes cinq shillings. Venez, Julius. Tâchons de retrouver cette dépêche.

Ils montèrent. Quat'sous avait laissé la clef sur la porte. La chambre était telle qu'elle l'avait quittée. Dans la cheminée, on voyait, une boule bleue. Tommy la déroula soigneusement et lut :

Venez immédiatement, Moat House, Ebury, Yorkshire, événements formidables. TOMMY.

Ils se regardèrent, stupéfaits. Julius parla le premier :

— Ce n'est pas vous qui avez envoyé la dépêche ?

— Mais non. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie le pire. Ils l'ont eue.

— Quoi ?

— Pour sûr ! Ils ont signé de votre nom, et elle est tombée dans le piège comme un lapin.

— Mon Dieu ! Qu'allons-nous faire ?

— La suivre ! Immédiatement ! Il n'y a pas de temps à perdre ! Quelle chance qu'elle n'ait pas emporté cette dépêche ! Débrouillons-nous ! Où est cet indicateur ?

L'énergie de Julius était contagieuse. Abandonné à lui-même, Tommy aurait probablement réfléchi une bonne demi-heure avant de prendre une décision. Mais en compagnie de Julius Herrsheimer, il fallait aller vite.

Tommy feuilleta rapidement l'indicateur.

— Ça y est. Ebury, Yorks. Gare de King's Cross. Le petit doit s'être trompé : c'est King's Cross, pas Charing Cross. Le train de 12 h 50, c'est celui qu'elle a pris ; 2 h 10, il est parti, 3 h 20, c'est le prochain, mais c'est un omnibus.

— Si on prenait la voiture ?

— Si vous voulez, mais j'aime mieux prendre le train. Il faut rester calme.

Julius poussa un grognement.

— Vous avez raison. Mais c'est épouvantable de penser à cette petite fille innocente dans leurs griffes !

Tommy réfléchissait.

— Pourquoi ont-ils besoin d'elle, Julius ? demanda-t-il.

— Hein ? Je ne comprends pas.

— Je pense, expliqua Tommy, en poursuivant péniblement ses réflexions, qu'ils ne veulent pas lui faire de mal. Ils l'ont prise comme otage. Elle n'est pas en danger pour le moment, parce que si nous découvrons quelque chose, elle leur sera d'une grande utilité. Tant qu'ils l'ont, nous dépendons d'eux. Compris !

— C'est vraisemblable.

— En outre, ajouta Tommy, j'ai grande confiance en Quat'sous.

Le voyage fut long et ennuyeux. Ils durent changer deux fois de train. Ebury était une petite gare déserte, avec un contrôleur solitaire, à qui Tommy adressa la parole :

— Pouvez-vous m'indiquer où se trouve Moat House ?

— Moat House ? La grande maison au bord de la mer ? Vous avez un bon bout de chemin à faire !

— Ne vous rappelez-vous pas une jeune dame qui a dû arriver par le train de 12 h 50 et vous demander le chemin de Moat House ?

Le contrôleur ne se rappelait pas. Il ne croyait pas avoir vu arriver une jeune dame. En tout cas, personne ne lui avait demandé le chemin de Moat House. Cela, il en était sûr.

Tommy était horriblement déprimé. Mr Brown avait sur eux trois heures d'avance, c'était énorme.

Le chemin leur parut d'une longueur inouïe. Ils se trompèrent et firent une demi-lieue dans une direction fausse. Enfin ils arrivèrent à une vieille maison située au fond d'un grand jardin embroussaillé. Il pleuvait. L'endroit était désert, la grille si rouillée et le seuil si poussiéreux qu'on avait peine à croire qu'un être humain fût passé par là le jour même. Était-ce vraiment là qu'on avait amené Quat'sous ?

Julius tira la sonnette rouillée. Un son faible et discordant rompit le silence. Ils attendirent. Personne ne répondit. Ils sonnèrent encore et encore. Mais les volets étaient fermés. Il n'y avait pas âme qui vive.

— Il vaut peut-être mieux, dit Julius, retourner au village et demander des renseignements ?

Ils longèrent la route et arrivèrent bientôt à un petit hameau. Un ouvrier venait à leur rencontre, et Tommy lui posa une question.

— Moat House ? La maison est vide. Depuis des années déjà. C'est Mrs Sweeny qui a la clef, à côté du bureau de poste.

Mrs Sweeny, qui leur ouvrit elle-même la porte de son petit cottage, était une femme proprement vêtue, à la figure honnête. Elle leur remit immédiatement la clef de Moat House.

— Mais à vrai dire, messieurs, je ne crois pas que la maison vous convienne. Il faudrait des réparations. Les plafonds ont craqué, il y a des trous dans les planchers, il faut dépenser pas mal d'argent pour remettre tout en état.

— Bah ! Voyons-la quand même : les maisons sont rares de nos jours !

— C'est bien vrai, ça ! Ma fille et mon gendre cherchent depuis des mois un cottage convenable et ils n'en trouvent pas ! Tout est si cher !

— Y a-t-il un hôtel ou une auberge, dans le pays, où l'on puisse passer la nuit ?

— Il y a bien le *Yorkshire Arms*, mais je ne sais pas trop si c'est bon pour des messieurs comme vous ?

— Oh ! si, merci bien, madame ! À propos, une jeune dame ne vous a-t-elle pas demandé la clef de Moat House, aujourd'hui ?

— Personne n'est venu voir la maison depuis très longtemps.

Ils revinrent une fois de plus sur leurs pas et firent le tour de la maison déserte. Partout des toiles d'araignées, une couche épaisse de poussière.

— Je ne crois pas que Quat'sous ait été dans cette maison ! déclara Julius.

— Nous la reverrons à la lumière du jour, répondit Tommy.

Le lendemain ils reprirent leur fouille, et furent forcés de conclure que personne n'était entré dans la maison depuis très longtemps. Ils auraient peut-être quitté le village, n'eût été une découverte de Tommy. En passant devant la grille, il jeta un cri, et, se courbant, ramassa parmi les feuilles un objet qu'il montra à Julius. C'était une petite broche en or.

— C'est à Quat'sous !

— Êtes-vous sûr ?

— Absolument. Je l'ai vue sur elle bien des fois.

— Donc, elle est venue ici ! Il est impossible que personne ne l'ait aperçue ! Nous n'avons qu'à continuer nos recherches.

Tommy et Julius travaillèrent ensemble et séparément, mais sans résultat. Personne dans le voisinage n'avait vu Quat'sous. Finalement ils en vinrent à la conclusion qu'elle avait peut-être été emmenée en voiture. Ils renouvelèrent leur enquête. Avait-on vu une voiture stationner ce jour-là dans le voisinage de Moat House ? De nouveau, réponses négatives ! Julius suivait les moindres pistes comme un chien de chasse. Il réussissait à retrouver les traces de toutes les voitures qui avaient traversé le village ce jour-là, faisait irruption dans des propriétés privées, tombait sur de vieilles dames respectables, provoquait et désarmait à tour de rôle leur indignation, mais n'aboutissait à rien. Les jours passaient, et Quat'sous restait introuvable. L'enlèvement avait été fait de main de maître : la jeune fille semblait s'être évaporée.

— Savez-vous depuis combien de temps nous sommes ici ? demanda Tommy, un matin, à déjeuner. Une semaine ! Nous ne savons toujours rien à propos de Quat'sous, et *dimanche prochain est le 20 !*

— Dire que je l'avais presque oublié ! Je ne songe qu'à Miss Quat'sous !

— Et moi donc ! Mais si nous la trouvons, il faut que ce soit avant le 29, après je ne donnerais pas cher de sa vie ! Son rôle d'otage sera fini, et alors... Je commence à croire que nous avons fait une erreur. Nous avons perdu notre temps.

— Vous avez raison. Nous avons joué les détectives, nigauds que nous sommes ! J'en ai assez ! Je vais retourner à Londres et remettre l'affaire entre les mains de Scotland Yard. En fin de compte, les professionnels valent mieux que les amateurs. Venez-vous avec moi ?

Tommy secoua la tête.

— À quoi bon ? Un de nous suffit. Je resterai ici. Peut-être découvrirai-je quand même quelque chose. On ne sait jamais.

— Je vous rejoindrai aujourd'hui même avec deux ou trois policiers, et des meilleurs !

Mais ce plan ne se réalisa pas. Dans l'après-midi, Tommy reçut une dépêche.

Venez Manchester Midland Hotel. Nouvelles importantes. Julius.

À 7 h 30 Tommy descendit d'un petit train-omnibus. Julius l'attendait sur le quai. Tommy le saisit par le bras :

— Qu'y a-t-il ? A-t-on retrouvé Quat'sous ?

— Non. Mais voilà ce que j'ai trouvé à Londres. Ça venait d'arriver.

Il tendit une dépêche. Tommy lut avec stupéfaction :

Jane Finn retrouvée. Venez immédiatement Manchester Midland Hôtel, Peel Edgerton.

Julius reprit la dépêche et la replia soigneusement.

— C'est curieux ! fit-il, pensif. Et moi qui croyais que cet avocat s'était désintéressé de l'affaire !

CHAPITRE XIX

JANE FINN

— Mon train est arrivé il y a une demi-heure, expliqua Julius. J'étais sûr que vous viendriez par celui-ci, et j'ai télégraphié à sir James avant de quitter Londres. Il a retenu des chambres pour nous à l'hôtel et il viendra nous rejoindre pour dîner à huit heures.

— Pourquoi pensiez-vous qu'il avait cessé de s'intéresser à l'affaire ?

— Parce qu'il l'avait dit. Quel vieux faiseur de mystère ! Il ne voulait pas se compromettre avant d'avoir réussi !

— Je me demande si c'est la seule raison, dit Tommy.

Sir James arriva exactement à huit heures, et Julius lui présenta Tommy, à qui il serra chaleureusement la main.

— Ravi de vous connaître, Mr Beresford. J'ai tant entendu parler de vous par Miss Quat'sous — il sourit involontairement — que j'ai l'impression de vous connaître déjà très bien.

— Merci, monsieur, dit Tommy avec sa joyeuse grimace.

Il regardait avidement le grand personnage. Comme Quat'sous, il ressentait son magnétisme. Sir James lui rappelait Mr Carter. Bien que physiquement très différents, ces deux hommes avaient quelque chose de commun. Sous l'attitude négligente de l'un et sous la réserve professionnelle de l'autre perçait le même esprit, affiné et aiguisé.

Il sentait que Sir James l'examinait, lui aussi, et qu'il lisait en lui comme dans un livre ouvert. Il aurait voulu connaître son opinion, mais il savait fort bien que sir James ne disait que ce qu'il voulait bien dire. Il en eut la preuve sur-le-champ.

Dès qu'on eut échangé les premières phrases, Julius accabla sir James de questions avides. Où, quand, comment sir James avait-il retrouvé Jane Finn ? Pourquoi ne leur avait-il pas dit qu'il s'occupait encore de l'affaire ? Etc.

Sir James passa silencieusement sa main sur son menton.
Puis il dit :

— Elle est retrouvée, n'est-ce pas l'essentiel ?

— Mais comment êtes-vous tombé sur sa trace ?
Miss Quat'sous et moi pensions que vous aviez décidé de ne plus vous occuper de l'affaire !

— Ah !

Le juriste lui jeta un regard rapide, puis reprit son menton dans sa main :

— Vous croyiez cela ? Tiens, tiens !

— Mais enfin, où est ma cousine ? J'espérais que vous l'amèneriez !

— C'aurait été impossible.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle a été victime d'un accident d'auto dans la rue, et qu'elle a eu de légères blessures à la tête. On l'a emmenée au poste de secours, et en revenant à elle, elle a donné le nom Jane Finn. Quand la nouvelle m'est parvenue, je me suis arrangé pour la faire transporter chez un médecin, un ami à moi, où elle se trouve maintenant. Elle est de nouveau inconsciente et ne parle plus.

— Est-elle gravement blessée ?

— Oh ! non, quelques égratignures. Du point de vue médical, presque rien. Son état doit être plutôt attribué au choc qu'elle a subi en retrouvant sa mémoire.

— Alors elle l'a retrouvée !

— Évidemment, puisqu'elle a donné le nom de Jane Finn. Je croyais que ce détail vous avait frappé.

— Et vous vous trouviez justement sur les lieux, remarqua Tommy. Un vrai conte de fées !

Mais sir James était trop prudent pour se laisser aller à parler.

— Il y a souvent des coïncidences curieuses, dit-il, froidement.

Néanmoins Tommy était sûr d'une chose : la présence de sir James à Manchester n'était pas due au hasard. Loin d'abandonner l'affaire, comme l'avait cru Julius, il avait au

contraire réussi à retrouver les traces de la jeune fille. Mais pourquoi ce mystère ? Était-ce une habitude professionnelle ?

— Après dîner, déclara Julius, j'irai voir Jane.

— C'est impossible, dit sir James. Elle ne peut recevoir personne à cette heure-ci. Plutôt demain vers dix heures.

Julius rougit. Il y avait en sir James quelque chose qui l'irritait. C'était un conflit entre deux caractères impérieux.

— J'irai quand même, et je tâcherai de leur faire transgresser leurs règlements stupides !

— Ce sera inutile, Mr Herrsheimer.

Ces mots partirent, secs comme une détonation. Tommy regarda Julius avec appréhension. Il était nerveux et excité. Sa main, qui portait un verre à sa bouche, tremblait légèrement, mais son regard supportait hardiment celui de sir James ; un instant, l'hostilité entre eux sembla près d'exploser, mais finalement Julius, vaincu, baissa les yeux.

— Pour le moment, c'est vous qui êtes le maître !

— Je vous remercie, dit l'autre. Donc, demain à dix heures ? Avec beaucoup de grâce, il se tourna vers Tommy. Je vous avoue, Mr Beresford, que j'ai été quelque peu surpris de vous voir ici, ce soir. Tout récemment encore vos amis étaient fort inquiets à votre sujet. On n'avait pas eu de vos nouvelles pendant plusieurs jours, et Miss Quat'sous vous croyait en proie à des difficultés.

— Elle avait raison, sir ! Je n'ai jamais été, de ma vie, dans une passe aussi difficile !

Interrogé par sir James, il lui conta ses mésaventures.

Le juriste le regarda avec un intérêt croissant.

— Je vous félicite ! dit-il gravement. Vous avez fait preuve d'une présence d'esprit remarquable, et vous avez bien rempli votre rôle.

Tommy rougit violemment.

— Je ne m'en serais pas tiré monsieur, sans la jeune fille.

— En effet. Vous avez eu de la chance. Néanmoins, elle appartient à la bande ?

— Je crains que oui. Je croyais qu'ils la retenaient de force, mais dans ce cas elle ne serait pas retournée volontairement chez eux.

— Qu'a-t-elle dit ? Qu'elle voulait rentrer chez Marguerite ?

— Oui, monsieur. Je crois qu'elle entendait par là Mrs Vandemeyer.

— Elle signait toujours Rita Vandemeyer. Et tous ses amis l'appelaient Rita. Mais peut-être cette jeune fille était-elle habituée à l'appeler de son nom français. Et dire qu'au moment où elle appelait Mrs Vandemeyer celle-ci se mourait ou était déjà morte ! C'est curieux ! Un ou deux points me paraissent obscurs, par exemple, leur brusque changement d'attitude vis-à-vis de vous. À propos, la maison a-t-elle été fouillée ?

— Bien entendu, mais ils étaient tous partis !

— Évidemment !

— Sans laisser de traces !

— Quant à cela...

Le juriste avait un ton si singulier que Tommy leva soudain les yeux. Cet homme aurait-il trouvé quelque chose là où les autres avaient été aveugles ? Il s'exclama, mû par une impulsion soudaine :

— J'aurais voulu que vous fussiez là, monsieur !

— Moi aussi, dit calmement sir James. Et depuis ? Qu'avez-vous fait ?

Un instant, Tommy le regarda en silence. Puis il se rendit compte qu'en effet le juriste ne savait rien.

— J'ai omis de vous raconter ce qui est arrivé à Quat'sous, dit-il.

L'angoisse, oubliée quelques instants grâce à la nouvelle de la découverte de Jane Finn, lui serra de nouveau le cœur.

Le juriste posa sa fourchette et son couteau sur la table.

— Qu'est-il arrivé à Miss Quat'sous ?

Sa voix était froide et acérée.

— Elle a disparu.

— Quand ?

— Il y a une semaine.

— Comment ?

Tommy et Julius lui contèrent leur vaine enquête.

Sir James reprit immédiatement les événements à la source.

— Une dépêche signée de votre nom ? Ils vous connaissaient donc assez tous les deux pour agir ainsi ! Ils ne savaient pas au

juste ce que vous aviez appris dans cette maison. L'enlèvement de Miss Quat'sous est la rançon de votre fuite. Si c'était nécessaire, ils pouvaient vous fermer la bouche en vous menaçant de la tuer.

— C'est bien ce que j'ai pensé, monsieur.

— Tiens, vous y êtes parvenu vous-même ? Pas mal ! Ce qui est curieux, c'est qu'ils ne savaient sûrement rien de vous au début.

— Quelqu'un a dû les renseigner, dit Julius, mais pas avant dimanche après-midi !

— Oui, mais qui ?

— L'omniscient Mr Brown, bien entendu !

Le ton railleur du jeune Américain fit lever les sourcils à sir James.

— Vous ne croyez pas en Mr Brown, Mr Herrsheimer ?

— Non, monsieur, je n'y crois pas ! Je pense que c'est une sorte d'épouvantail imaginaire. Le vrai chef est ce Kraménine. Il est capable d'organiser des troubles n'importe où ! Whittington est probablement à la tête de la branche anglaise.

— Je ne suis pas de votre avis, dit froidement sir James. Mr Brown existe.

Il se tourna vers Tommy.

— Avez-vous noté d'où la dépêche est partie ?

— J'avoue que non, monsieur.

— Hum ! L'avez-vous ?

— En haut, dans ma valise.

— J'aimerais la voir. Ne vous pressez pas, de toute façon nous attendrons d'avoir vu Miss Jane Finn. Ensuite, nous penserons à Miss Quat'sous. Je ne la crois pas en danger immédiat. C'est-à-dire, tant qu'ils ne savent pas que nous avons Jane Finn et qu'elle a retrouvé la mémoire. Il faut le leur cacher à tout prix. Comprenez-vous ?

Le lendemain, à dix heures, ils se rencontrèrent à l'endroit convenu. Sir James était le seul à ne point paraître ému. Il les présenta au docteur.

— Mr Herrsheimer, Mr Beresford, le docteur Roylance. Comment va la patiente ?

— Fort bien. Elle n'a évidemment aucune idée du temps. Ce matin elle m'a demandé combien de passagers avaient été sauvés. Les journaux avaient-ils annoncé le naufrage ? Évidemment, il fallait s'y attendre. Quoi qu'il en soit, elle paraît anxieuse.

— Je crois que nous pourrons la soulager. Poumons-nous monter ?

— Certes.

Tommy les suivit, le cœur battant. Enfin Jane Finn ! La mystérieuse, l'introuvable Jane Finn ! Comme le succès avait semblé impossible ! Et voici que dans cette maison se trouvait la jeune fille dont la mémoire était miraculeusement revenue, et qui tenait entre ses mains l'avenir de l'Angleterre. Si seulement Quat'sous avait été là pour se réjouir avec lui de la conclusion triomphale de leur aventure ! Mais il avait confiance en sir James. Il retrouverait Quat'sous. En attendant, Jane Finn ! Et soudain le cœur lui manqua : cela semblait trop facile... S'ils la trouvaient morte... frappée par la main de Mr Brown ?

Une minute plus tard, il souriait de ses idées mélodramatiques. Le docteur ouvrit une porte et ils entrèrent. Sur le lit blanc, une belle jeune fille était étendue, la tête bandée. La scène était si exactement telle qu'elle devait l'être, qu'on aurait presque cru à un scénario admirable.

La jeune fille les regardait tous avec de grands yeux étonnés. Sir James parla le premier.

— Miss Finn, dit-il, voici votre cousin, Mr Julius P. Herrsheimer.

La jeune fille rougit légèrement, quand Julius s'avança et lui serra la main.

— Comment ça va, petite cousine ? dit-il d'un ton léger.
Mais Tommy devina son émotion.

— Êtes-vous vraiment le fils de l'oncle Hiram ? demanda-t-elle, surprise.

Sa voix chaude sembla vaguement familière à Tommy. Mais il rejeta cette impression comme invraisemblable.

— Bien sûr !

— Nous avons lu bien des choses sur l'oncle Hiram dans les journaux, continua-t-elle. Mais je ne croyais pas vous

rencontrer un jour. Maman était sûre qu'il ne se réconcilierait jamais avec elle.

— Il était comme ça, avoua Julius. Mais la jeune génération est différente ! Laissons de côté ces querelles de famille ! J'ai décidé de vous retrouver, cousine.

Une ombre passa sur le visage de la jeune fille.

— Ils me disent des choses terribles. Ils disent que j'ai perdu la mémoire, que des années ont passé dont je ne saurai jamais rien, des années perdues.

— Vous ne vous en rendez pas compte vous-même ?

— Mon Dieu, non ! J'ai l'impression qu'il y a à peine quelques heures qu'on nous a poussées dans les canots de sauvetage.

Elle frissonna et ferma les yeux.

— Ne craignez rien, Jane. C'est fini. Mais maintenant, écoutez-nous : il y a une chose que nous voudrions savoir. Il y avait à bord un homme qui avait des documents très importants sur lui, et de grands personnages anglais croient qu'au moment du naufrage c'est à vous qu'il les a remis. Est-ce vrai ?

La jeune fille hésita, jetant un regard sur les deux autres. Julius comprit.

— Mr Beresford est chargé par le gouvernement anglais de retrouver ces papiers. Sir James Peel Edgerton est membre du Parlement. C'est grâce à lui que nous vous avons retrouvée. Vous pouvez donc parler sans crainte. Danvers vous a-t-il donné les papiers ?

— Oui. Il a dit que je réussirais plus facilement que lui à les sauver, puisqu'on embarquerait les femmes et les enfants d'abord.

— C'est bien ce que nous avions pensé, dit Sir James.

— Il a dit qu'ils étaient très importants, tant pour l'Amérique que pour l'Angleterre. Mais puisque des années ont passé depuis ?

— Leur importance n'est pas moins grande maintenant, Jane, bien que la situation soit différente. Vous pouvez donc nous remettre ces papiers ?

— Mais non !

— Comment ?

— Je ne les ai plus.

— Vous-ne-les-avez-plus ?

— Non, je les ai cachés.

— Cachés ?

— Oui. J'étais trop inquiète. Il y avait des gens qui semblaient me guetter. C'était affreux. Elle porta la main à son front. C'est à peu près la dernière chose dont je me souvienne avant de m'être réveillée à l'hôpital...

— Continuez, dit sir James, calme et dominateur. De quoi vous souvenez-vous ?

— C'était à Holyhead. On nous avait débarqués là, je ne sais pas pourquoi...

— Ça ne fait rien. Continuez.

— Au milieu de la confusion générale, sur le quai, je me suis glissée hors de la foule. Personne ne m'a vue. J'ai pris une voiture. J'ai dit au chauffeur de me conduire hors de la ville. Quand nous sommes sortis sur la route, j'ai bien regardé : aucune autre voiture ne nous suivait. J'ai vu un sentier au bord de la route. J'ai dit à l'homme d'attendre.

Elle s'arrêta un instant.

— Le sentier conduisait à un rocher, puis au bord de la mer, entre des buissons de genêts qui ressemblaient à des flammes d'or. Je regardai autour de moi. Il n'y avait personne. Au niveau de ma tête, dans le rocher, il y avait une crevasse. Elle était étroite, mais profonde, ma main y entrait. Je pris le paquet attaché à mon cou et je l'introduisis là. Puis j'arrachai des touffes de genêts et j'en remplis la crevasse, on n'aurait jamais cru qu'il y avait un trou à cet endroit. Je notai soigneusement l'endroit, pour bien m'en souvenir. Le rocher avait une forme singulière, on aurait dit un chien sur ses pattes de derrière. Puis je retournai sur la route. La voiture attendait. Je rentrai en ville, et je pris le train. En face de moi il y avait un homme et une femme, je crus les voir échanger un regard, j'eus peur et je me sentis heureuse d'avoir mis les papiers en sûreté. Alors, sortant dans le couloir, pour prendre un peu d'air, je voulus passer dans un autre compartiment. Mais la femme me rappela, disant que j'avais laissé tomber quelque chose — et quand je me penchai pour regarder, elle me frappa... là.

Elle porta la main à la nuque.

— Je ne me rappelle plus rien jusqu'à mon réveil à l'hôpital.

Il y eut un silence.

— Merci infiniment, miss Finn.

C'était sir James qui avait pris la parole.

— J'espère que vous n'êtes pas trop fatiguée ?

— Oh ! non. J'ai un peu mal à la tête, mais autrement ça va bien.

Julius lui serra de nouveau la main.

— À bientôt, cousine. Je vais retrouver ces papiers, mais je serai vite de retour, je vous emmènerai à Londres, et vous allez voir comme on s'amusera avant de retourner en Amérique !
Donc, dépêchez-vous de guérir.

CHAPITRE XX

TROP TARD

Dans la rue ils tinrent un conseil de guerre. Sir James consulta sa montre.

— Le petit bateau qui mène à Holyhead s'arrête à Chester à 12 h 14. Si vous y allez immédiatement, vous pourrez le prendre.

— Et vous monsieur ?

— Je voudrais pouvoir vous accompagner. Mais à deux heures, je dois prendre la parole à un meeting. Je suis désolé...

Il paraissait sincère. Julius, d'autre part, était évidemment satisfait de pouvoir aller sans lui.

— Je crois, dit-il, que cette fois ce n'est pas compliqué. Une sorte de jeu de cache-cache !

— Vous êtes encore jeune, Mr Herrsheimer. À mon âge vous aurez appris qu'il ne faut jamais sous-estimer son adversaire.

Sa gravité impressionna Tommy, mais non point Julius.

— Vous croyez, dit-il, que Mr Brown peut surgir parmi les genêts ! S'il le fait, je suis prêt à l'accueillir. Mon petit Willie m'accompagne partout. (Il tira un revolver automatique et le caressa tendrement.) Mais cette fois, nous n'en aurons pas besoin. Il n'y a personne pour renseigner Mr Brown.

L'homme de loi haussa les épaules.

— Il n'y avait personne pour renseigner Mr Brown sur la trahison projetée par Mrs Vandemeyer. Et cependant, *Mrs Vandemeyer est morte sans avoir parlé.*

Cette fois Julius, s'avoua vaincu et garda le silence. Sir James ajouta plus doucement :

— Je veux simplement vous mettre sur vos gardes. Dès que les papiers seront entre vos mains, portez-les immédiatement à destination. Si vous vous croyez espionné, détruisez-les sur-le-champ. Au revoir, bonne chance.

Sur ce, il leur serra la main, et disparut.

Dix minutes plus tard, les jeunes gens étaient en route pour Chester.

Pendant un certain temps aucun d'eux ne parla. Julius rompit le premier le silence par une remarque absolument inattendue :

— Dites, demanda-t-il, vous est-il jamais arrivé de vous éprendre d'une photo de femme ?

Tommy, après une minute d'étonnement, chercha dans sa mémoire.

— Ma foi non ! Pourquoi ?

— Parce que pendant deux mois j'ai été un idiot sentimental ! La première fois que j'ai vu la photo de Jane, mon cœur m'a joué le tour dont on parle dans les romans. J'ai honte de l'avouer, mais je suis venu ici fermement décidé à la retrouver et à la ramener en qualité de Mrs Julius P. Herrsheimer !

— Oh ! fit Tommy ahuri.

Julius croisa et décroisa brusquement ses jambes et continua :

— Ça prouve la bêtise de l'homme ! Dès que je l'ai vue en chair et en os, je me suis senti libéré !

Encore plus ébaubi, Tommy articula de nouveau :

— Oh !

— Ce n'est pas pour dire du mal de Jane ! continua l'autre. Elle est charmante, et je suis sûr qu'il se trouvera des hommes pour s'éprendre d'elle.

— Je l'ai trouvée très jolie, dit Tommy, retrouvant l'usage de la parole.

— Moi aussi. Mais elle ne ressemble pas le moins du monde à sa photo. C'est-à-dire, si — c'est bien cela — et pourtant c'est autre chose. Il y avait un je ne sais quoi dans cette photo... Julius secoua la tête et soupira : Vrai, l'amour est une drôle de chose !

— En effet, dit froidement Tommy. Puisqu'on peut être épris d'une jeune fille et faire une proposition de mariage à une autre.

Julius eut la bonne grâce de rougir.

— C'est que j'étais tout à coup las et découragé, je croyais qu'on ne retrouverait jamais Jane, et que c'était de la folie. Vous savez, on peut se marier sans être follement amoureux...

Tommy devint écarlate.

— Eh bien ça, alors...

Julius l'interrompit.

— Comprenez-moi bien. Je pense que si les deux personnes se conviennent, si elles considèrent cela comme une affaire pratique...

— Pratique ! Nous sommes tous devenus trop pratiques ! Nous ne pensons qu'à l'argent, c'est dégoûtant !

— Ne vous échauffez pas, mon petit, dit Julius.

— Et si je veux m'échauffer, moi ? répliqua Tommy.

Julius le regarda, et jugea préférable de garder le silence.

Quoi qu'il en fût, Tommy eut le temps de reprendre ses esprits avant d'arriver à Holyhead.

À l'aide d'une carte, ils trouvèrent facilement la direction et prirent un taxi qui les conduisit sur la route longeant la mer. Ils ordonnèrent au chauffeur d'aller lentement, et regardèrent de tous leurs yeux pour ne pas manquer le sentier. Ils y arrivèrent assez vite, et Tommy demanda négligemment au chauffeur si ce sentier conduisait à la mer. Sur sa réponse affirmative, ils le payèrent généreusement et le renvoyèrent.

Quand il eut disparu, Tommy et Julius regardèrent le sentier étroit bordé d'arbustes.

— Est-ce bien celui-là ? Il doit y en avoir des tas.

— Allons jusqu'au rocher, nous verrons bien !

Ils descendirent. Tommy tourna la tête, inquiet.

— J'ai peur qu'on ne nous suive !

— Impossible. Nous nous en serions aperçus. Mais Tommy, malgré lui, croyait à l'omniscience de l'ennemi.

Ils firent encore quelques pas, et soudain Julius s'arrêta si brusquement que Tommy faillit trébucher contre lui.

— Qu'y a-t-il ?

— Voyez vous-même !

Tommy leva les yeux. Il vit un grand rocher qui avait certainement une ressemblance fantastique avec un chien dressé sur ses pattes de derrière.

— Eh bien, dit Tommy, refusant de partager l'émotion de Julius, c'est à quoi nous nous attendions !

Julius le contempla tristement.

— Oh ! ce flegme britannique ! Bien sûr que nous nous y attendions, mais ça me fait quand même quelque chose de le trouver là !

Tommy, dont le calme était peut-être plus feint que réel, dit impatiemment :

— Allons-y. Il faut trouver cette crevasse.

Ils se penchèrent sur le rocher. Tommy s'entendit dire bêtement :

— Les branches de genêt n'y seront plus, après toutes ces années.

Et Julius répondit solennellement :

— Je crois que vous avez raison.

Soudain Tommy étendit une main qui tremblait :

— Et cette crevasse ? Là !

Julius répondit d'une voix tremblante :

— C'est cela, c'est sûrement cela.

— Bon Dieu ! cria Tommy. C'est impossible ! Cinq ans ! Songez-y ! Cinq ans ont passé ! Et les milliers de passants, les parties de pique-nique, les gamins qui dénichent les nids ! Il est impossible que le papier soit encore là ! Il y a quatre-vingt-dix-neuf chances contre une ! Ce serait fou !

Il ne pouvait pas y croire. Réussiraient-ils, là où tant d'autres avaient échoué ? C'était trop facile. La crevasse serait vide.

Julius le regardait en souriant.

— Tiens, tiens ! Votre flegme britannique n'a pas tenu le coup ! dit-il avec une certaine satisfaction. Allons-y ! Il plongea la main dans le trou, et fit la grimace. Aïe ! C'est étroit ! Jane doit avoir une main deux fois plus petite que la mienne. Je ne sens rien — attendez — ça y est ! Hurrah ! et il brandit un petit paquet décoloré. Le voilà ! Il est cousu dans de la toile cirée ! Tenez-le pendant que je prendrai mon canif.

L'incroyable s'était produit. Tommy tenait fébrilement entre ses mains le précieux paquet. Ils avaient réussi !

— C'est étrange, murmura-t-il, que les coutures ne soient pas usées ! Elles sont comme neuves !

Ils les coupèrent soigneusement et enlevèrent la toile cirée. À l'intérieur, il y avait une feuille de papier pliée. Ils la déplièrent

avec des doigts tremblants. La feuille était blanche ! Ils regardèrent stupéfaits.

— Un trompe-l'œil ? hasarda Julius. Danvers, après tout, n'avait peut-être pas le papier sur lui.

Tommy secoua la tête. Cette solution ne le satisfaisait pas. Soudain son visage s'éclaircit :

— Et si c'était de l'encre sympathique ?

— Est-ce possible ?

— Essayons toujours ! Elle transparaît d'ordinaire à la chaleur. Faisons du feu.

Quelques minutes plus tard, un feu de branches sèches crépitait gaiement. Tommy avança prudemment la feuille et attendit.

Soudain Julius le saisit par le bras et lui montra un endroit de la feuille où apparaissaient de légères taches brunes.

— Ça y est ! Votre idée était magnifique. Je n'y aurais pas songé.

Tommy tint le papier encore quelques minutes, puis, sûr que la chaleur avait fait son œuvre, le retira. Les deux jeunes gens se penchèrent avidement sur le papier et jetèrent un cri.

En travers de la feuille, en caractères bruns soigneusement imprimés, s'étalaient ces mots :

*Mr Brown
avec ses sentiments les meilleurs.*

CHAPITRE XXI

TOMMY FAIT UNE DÉCOUVERTE

Le lendemain matin à la première heure, Tommy pâle et défait, mais décidé à remplir jusqu'au bout son triste devoir, se trouvait face à face avec son chef.

— Je suis venu vous faire mon rapport, monsieur. J'ai échoué, lamentablement échoué.

Mr Carter le mesura d'un regard perçant.

— Vous voulez dire que le traité...

— Est entre les mains de Mr Brown, monsieur.

— Ah ! fit doucement Mr Carter.

Son expression ne changea pas, mais un éclair de désespoir dans son regard n'échappa point à Tommy. Il comprit que la bataille était perdue.

— Eh bien, dit Mr Carter après quelques instants, je préfère être fixé définitivement. Nous ferons ce que nous pourrons.

« Il n'y a pas d'espoir, et il le sait », pensa Tommy. L'autre le regarda.

— Ne vous laissez pas aller, mon garçon, dit-il avec bienveillance. Vous avez fait de votre mieux. Vous avez combattu contre un des plus grands génies du siècle. Et vous avez failli réussir. Souvenez-vous-en.

— Merci, monsieur. Vous êtes trop indulgent.

— Je me reproche de vous avoir entraîné dans cette histoire. Je me le reproche depuis que j'ai su l'autre nouvelle.

Une crainte plus forte étreignit le cœur de Tommy.

— Autre chose encore, monsieur ?

— Je le crains, dit gravement Mr Carter. Il étendit la main et prit sur la table une feuille de papier dactylographié.

— Quat'sous ? balbutia Tommy.

— Lisez vous-même.

Les caractères imprimés dansaient devant ses yeux. C'était la description d'une toque verte et d'un manteau, dans la poche duquel se trouvait un mouchoir marqué P.C. Ses yeux posèrent à Mr Carter une question torturante. L'autre y répondit :

— Échoué sur le rivage près d'Ebury, sur la côte du Yorkshire. Je crains que ce ne soit leur œuvre.

— Mon Dieu ! Quat'sous ! Ces brigands, ces démons, je leur ferai payer ! Je les traquerai, je les pousserai à l'échafaud, je...

Il s'arrêta, en voyant une expression de pitié sur le visage de Mr Carter.

— Je sais ce que c'est, mon pauvre petit. Mais c'est inutile. Vous dépenseriez vos forces vainement. C'est dur à entendre, mais le seul conseil que je puisse vous donner, c'est d'oublier.

— Oublier Quat'sous ? Jamais !

— Vous le croyez maintenant. Mais le temps vous aidera. Je vous comprends, quand je songe à cette courageuse petite fille... Je suis profondément peiné de toute cette affaire.

Tommy se maîtrisa.

— Je vous prends votre temps, monsieur, dit-il avec un effort. Vous n'avez rien à vous reprocher. Nous étions deux fous. Vous nous aviez prévenus. Mais je regrette que ce ne soit pas moi qui aie été pris. Adieu, monsieur.

De retour au *Ritz*, Tommy fit machinalement ses malles. Il était encore hébété par cette irruption du tragique dans sa joyeuse existence. Comme ils s'étaient amusés ensemble, lui et Quat'sous ! Et maintenant — était-ce possible — non, il n'y croyait pas ! Quat'sous, la petite Quat'sous, débordante de vie ! C'était un rêve, un affreux cauchemar. Pas autre chose.

On lui apporta un mot de Peel Edgerton, qui avait lu la nouvelle dans les journaux (dans la rubrique des faits divers, le titre s'étalait : *Ancienne infirmière noyée*). Le maître lui exprimait sa sympathie en quelques mots, brefs et bien sentis, et finissait par lui offrir un poste en Argentine, où il possédait des intérêts considérables.

— Brave vieux ! murmura Tommy.

La porte s'ouvrit, et Julius fit irruption avec sa violence coutumière. Il tenait un journal à la main.

— Qu'est-ce que c'est que tout cela ? C'est de la folie voyons !

— C'est vrai, dit calmement Tommy.

— Ils l'ont tuée ?

— Sûrement. Du moment qu'ils avaient le traité, ils n'avaient plus besoin d'elle, et ils craignaient de la laisser libre.

— Crénom ! gronda Julius. La petite Quat'sous ! La petite fille la plus épatante...

Mais Tommy, tout à coup, se leva.

— Oh, vous ! cria-t-il. Qu'est-ce que ça peut vous faire, à vous ! Vous l'avez demandée en mariage froidement, pratiquement, à l'américaine, mais moi, je l'ai aimée ! J'aurais donné tout mon sang pour la sauver ! Je n'aurais pas dit un mot si elle avait voulu vous épouser, parce que vous pouviez lui donner tout ce qu'elle méritait d'avoir, et que je ne suis qu'un pauvre diable sans le sou. Mais c'est moi qui l'aimais vraiment !

— Écoutez, commença Julius...

— Allez au diable ! Je ne peux pas vous entendre parler de « cette petite Quat'sous » ! Allez retrouver votre cousine ! Quat'sous est à moi ! Je l'ai toujours aimée, depuis le temps où nous jouions à cache-cache dans les buissons ! Je n'oublierai jamais comment j'étais dans cet hôpital, et comment elle est entrée tout à coup, avec sa coiffe blanche d'infirmière ! C'était un vrai miracle de voir soudain celle que j'aimais transformée en infirmière.

— Nom d'un chien ! interrompit Julius. Je dois être mûr pour l'asile d'aliénés ! Je jurerais que j'ai vu ma cousine Jane en uniforme d'infirmière, moi aussi ! Et c'est impossible ! Attendez, attendez, ça y est ! Je me rappelle ! C'est elle que j'ai vue parlant à Whittington dans la maison de santé de Bournemouth ! Là-bas elle n'était pas une malade, mais une infirmière !

— Dans ce cas, dit Tommy avec colère, elle est d'accord avec ces bandits ! Ça ne m'étonnerait pas si elle avait tout simplement volé ces papiers à Danvers !

— Vous n'avez pas le droit de supposer cela ! hurla Julius. Elle est ma cousine, et elle est aussi patriote que vous et moi !

— Je me moque de son patriotisme ! rétorqua Tommy d'une voix dont le diapason dominait encore celui de Julius.

Les jeunes gens étaient sur le point d'en venir aux mains. Mais soudain, d'une façon absolument inattendue, Julius s'apaisa.

— *All right*, dit-il calmement. Je vais partir. Je ne vous reproche pas ce que vous avez dit. Au contraire, je préfère que vous l'ayez dit. Ça m'a ouvert les yeux. J'ai été le plus grand idiot qu'on puisse imaginer. Je m'en vais ! Et si vous tenez à le savoir, je vais droit au *London and North Western Railway Depot* !

— Allez où vous voudrez, pourvu que je ne vous revoie pas !

Dès que la porte se fut refermée sur Julius, Tommy sonna.

— Descendez mes bagages, ordonna-t-il.

— Oui, monsieur. Monsieur s'en va ?

— Je vais au diable, déclara Tommy, sans se soucier des sentiments que provoquerait cette réponse chez le chasseur.

Mais ce dernier ne fit que répliquer respectueusement :

— Bien, monsieur. Faut-il appeler un taxi ?

Tommy fit un signe affirmatif.

Où allait-il ? Il n'en savait rien. À part le projet de se venger de Mr Brown, aucune idée définie ne lui était venue. Il relut la lettre de sir James, et secoua la tête. Il fallait avant tout venger Quat'sous. Mais la proposition partait d'un bon cœur. Il fallait y répondre.

Il se dirigea vers le bureau. Comme d'ordinaire dans les chambres à coucher des hôtels, il y avait des tas d'enveloppes, et pas de papier.

Il sonna. Personne ne vint. Irrité de ce retard, Tommy se souvint tout à coup qu'il y avait du papier à lettres dans le salon de Julius. L'Américain avait annoncé son départ immédiat, il ne risquait donc pas de le rencontrer. D'ailleurs, s'il le rencontrait, tant mieux. Il commençait à avoir honte de tout ce qu'il avait dit. Ce brave Julius avait bien pris la chose. S'il le retrouvait, il lui présenterait ses excuses.

Mais la pièce était déserte. Tommy s'approcha du bureau, et ouvrit un des tiroirs. Une photographie, négligemment jetée, attira son attention. Un instant, il demeura rivé au sol. Puis il s'en empara, referma le tiroir, et s'assit dans un fauteuil, tout en contemplant la photographie entre ses mains.

Que diable faisait la photographie de la petite Française
Annette, dans le bureau de Julius Herrsheimer ?

CHAPITRE XXII

CHEZ LE PREMIER MINISTRE

Le Premier ministre pianotait nerveusement sur la table devant laquelle il était assis. Son visage reflétait une grande lassitude. Il poursuivait son entretien avec Mr Carter :

— Je ne comprends pas, dit-il. Vous croyez vraiment que la situation, après tout, n'est pas aussi désespérée ?

— C'est ce que croit ce jeune homme.

— Montrez-moi sa lettre.

Mr Carter la lui tendit :

Cher monsieur Carter,

J'ai fait subitement une découverte qui m'a donné un choc. Il est possible que je me trompe stupidement, mais je ne le crois pas. Si mes déductions sont justes, la jeune fille de Manchester n'est pas Jane Finn. Tout cela, y compris le paquet vide, qui n'était qu'une mise en scène qui avait pour but de nous faire croire que tout était perdu. C'est pourquoi je pense que nous avons dû être bien près de la vérité.

Je crois savoir qui est la vraie Jane Finn, et je soupçonne même à quel endroit se trouve le document. Ce n'est qu'une supposition, mais je suis presque certain qu'elle sera justifiée par les faits. Quoi qu'il en soit, je vous adresse ci-joint une enveloppe scellée : elle renferme mes déclarations. Je vous prie instamment de ne l'ouvrir qu'au dernier instant – en fait, le 28 à minuit. Je vais vous expliquer pourquoi. Mes réflexions m'ont amené à la conclusion que la noyade de Quat'sous n'est également qu'une mise en scène, et qu'elle est saine et sauve – pour l'instant, du moins. Voici mon raisonnement : comme dernière chance de trouver le document, ils laisseront fuir Jane Finn, dans l'espoir qu'elle n'a pas réellement perdu la mémoire, et qu'une fois libre, elle ira directement à la cachette. C'est un

risque terrible pour eux, puisqu'elle sait tout sur leur bande – mais il leur faut le document à tout prix. Seulement, s'ils apprennent que le papier est entre nos mains, les deux filles sont perdues. Il faut que je retrouve Quat'sous avant que Jane ne s'échappe.

Il me faut une copie de la dépêche qui a été envoyée à Quat'sous au Ritz. Sir James Peel Edgerton a dit que vous pourriez me la procurer.

Autre chose encore : gardez la maison de Soho en observation nuit et jour.

Veuillez agréer, etc.

THOMAS BERESFORD

Le Premier ministre regarda Mr Carter.

— Et l'enveloppe scellée ?

L'autre sourit froidement.

— À la Banque, dans un coffre-fort.

— Ne croyez-vous pas — le Premier ministre hésita un instant — ne croyez-vous pas que mieux vaudrait l'ouvrir maintenant ? Si la supposition de ce jeune homme tombe juste, il faut que nous nous emparions immédiatement de ce document. Nous pouvons garder la chose secrète.

— Je n'en suis pas si sûr que cela. Nous sommes entourés d'espions. Dès qu'on saura que nous l'avons, ces deux jeunes filles seront tuées. Non, non, ce petit a eu confiance en moi, et j'attendrai.

— Eh bien, dans ce cas, attendons ! À propos, qu'est-ce au juste que ce garçon ?

— Extérieurement, c'est un jeune Anglais ordinaire, un peu lent, un peu lourd, obstiné, tenace. Il est incapable de se laisser entraîner par son imagination — pour la bonne raison qu'il n'en a pas ! C'est pourquoi il est difficile de le tromper. Il réfléchit lentement, mais une fois qu'il a trouvé une chose, il y tient ! La gamine est tout à fait différente : plus d'intuition et moins de sens commun. Un petit couple curieux et sympathique !

— Il paraît avoir confiance, murmura le Premier ministre.

— Oui, et c'est ce qui me donne de l'espoir. Il est de la catégorie de ceux qui n'osent pas se prononcer à moins d'être complètement sûrs de ce qu'ils disent.

L'autre eut un demi-sourire.

— Et c'est ce gamin qui triomphera du plus grand criminel de notre temps ?

— C'est ce gamin, comme vous dites ! Mais dans l'ombre, derrière lui, j'en vois un autre.

— Qui ?

— Peel Edgerton.

— Peel Edgerton ? répéta le Premier ministre, saisi.

— Parfaitement. Je vois sa main dans cette affaire. Il y travaille dans l'ombre, silencieusement, discrètement. Mais j'ai toujours pensé que s'il y avait un homme au monde capable de tenir tête à Mr Brown, c'était Peel Edgerton. Je vous dis qu'il travaille à l'affaire, mais ne veut pas qu'on le sache. D'ailleurs, il vient de m'adresser une requête curieuse.

— Laquelle ?

— Il m'a envoyé la coupure d'un journal américain, concernant un cadavre trouvé sur les docks de New York il y a près de trois semaines, et m'a prié de recueillir à ce sujet tous les renseignements possibles.

— Eh bien ?

— Eh bien, ce n'est guère concluant ! Tout ce que la police a pu savoir, c'est qu'il s'agit d'un homme de trente ans à peu près, pauvrement vêtu, la figure méconnaissable. On n'a pas pu l'identifier.

— Et vous croyez que cela a un rapport quelconque avec notre affaire ?

— Je me trompe peut-être. Mais, à tout hasard, j'ai demandé à Peel Edgerton de passer ici. Ce n'est pas que j'espère lui faire dire ce qu'il veut garder pour lui. Il n'est pas homme à se laisser manœuvrer. Mais je suppose qu'il pourra éclaircir certains points obscurs dans la lettre du jeune Beresford. Ah, le voilà !

Les deux hommes se levèrent pour saluer le nouveau venu. Non sans humour, le Premier ministre se dit : « C'est peut-être mon successeur. »

— Nous avons reçu une lettre du jeune Beresford, expliqua franchement Mr Carter. L'avez-vous vu ?

— Non, mais il m'a téléphoné.

— Vous serait-il possible de nous répéter votre entretien ?

— Volontiers. Il m'a remercié pour une lettre dans laquelle je lui offrais une situation. Ensuite il m'a rappelé une opinion que j'avais émise à Manchester au sujet de la dépêche par laquelle on a réussi à enlever Miss Cowley. Il m'a appris avoir découvert une photographie dans le tiroir de Mr Herrsheimer.

Le juriste s'arrêta, puis continua :

— Je lui ai demandé si la photo portait le nom et l'adresse d'un photographe californien. Il m'a répondu oui, et dit une chose que je ne soupçonnais pas : l'original de cette photographie est la petite Française, Annette, qui lui a sauvé la vie !

— Comment ?

— Comme je vous le dis. J'ai demandé au jeune homme ce qu'il avait fait de la photo. Il m'a répondu qu'il l'avait remise là où elle était.

Le juriste s'arrêta de nouveau.

— Cela prouve que ce jeune gaillard n'est pas bête. Je l'ai félicité. La découverte est d'une importance capitale. Puisque la jeune fille de Manchester n'est pas la vraie Jane Finn, tout est différent. Le jeune Beresford s'en est rendu compte sans moi. Mais il ne savait que penser au sujet de Miss Cowley. Il m'a demandé si je la croyais vivante. Après avoir mûrement réfléchi, je lui ai répondu qu'il y avait de fortes chances pour qu'elle le fût. Cela nous a ramenés à la dépêche. Je lui ai conseillé de vous demander une copie de l'original remis au bureau de poste. L'idée m'est venue qu'après que Miss Cowley l'eut jetée dans la cheminée, on a pu gratter et changer certains mots dans le but de nous diriger sur une fausse piste.

Carter fit un signe affirmatif. Il tira un feuillet de sa poche et lut à haute voix :

*Venez immédiatement, Astley Priors, Gatestone, Kent.
Événements importants.*

TOMMY

— C'est fort simple et fort ingénieux, dit sir James. Quelques mots changés, et le tour est joué. Quant à l'indice le plus important, ils n'y ont pas fait attention !

— Lequel ?

— C'est que le chasseur leur a dit que Miss Cowley était allée à la gare de Charing Cross. Ils étaient si sûrs d'eux-mêmes qu'ils crurent que le petit s'était trompé.

— Alors, le jeune Beresford, à l'heure qu'il est, se trouve...

— À Gatestone, Kent, si je ne me trompe.

Mr Carter le fixa curieusement.

— Je suis étonné que vous n'y soyez pas aussi, Peel Edgerton.

— Oh ! moi, j'ai une affaire importante au barreau.

— Je croyais que vous étiez en vacances ?

— Mettons que je prépare mon affaire. À propos, avez-vous des renseignements sur cet Américain ?

— En attendant, rien. Est-il important d'établir son identité ?

— Oh, son identité, je la connais ! Je ne puis encore la prouver – mais je la connais !

Les deux partenaires de sir James Peel Edgerton ne lui posèrent pas de questions. Ils savaient que ce serait inutile.

— Ce que je ne comprends pas, dit soudain le Premier ministre, c'est comment cette photo s'est trouvée dans le tiroir de Mr Herrsheimer ?

— Peut-être ne l'a-t-elle jamais quitté, dit doucement le juriste.

— Mais le faux inspecteur ? L'inspecteur Brown ?

— Ah oui !

Sir James se leva.

— Je ne veux pas vous retenir. Continuez à vaquer aux affaires du Royaume. Quant à moi, je vaquerai aux miennes.

Deux jours plus tard, Julius Herrsheimer revint de Manchester. Il trouva sur sa table une lettre de Tommy :

Mon cher Herrsheimer,

Je regrette de m'être laissé aller à un accès de colère. Au cas où je ne vous reverrais plus, adieu ! On m'a offert une situation en Argentine, et il ne me reste qu'à l'accepter.

Sincèrement, TOMMY BERESFORD

Un sourire singulier erra sur les lèvres de Julius. Il jeta la lettre au panier.

— Quel idiot ! murmura-t-il.

CHAPITRE XXIII

LA COURSE AUX OBSTACLES

Après avoir téléphoné à sir James, Tommy se rendit à South Audley Mansions. Il y trouva Albert en train de remplir ses devoirs professionnels et se présenta comme un ami de Quat'sous. Albert fut immédiatement conquis.

— Il ne s'est rien passé, ici, ces derniers temps, dit-il tristement. J'espère que la jeune dame va bien, monsieur ?

— C'est justement de cela que je viens vous parler Albert. Elle a disparu.

— Les bandits l'ont enlevée ?

— Précisément.

— Dans les bas-fonds ?

— Quoi ?

— C'est une expression, monsieur. Au ciné, les bandits ont toujours un repaire dans les bas-fonds. Mais ils ne l'ont pas tuée, monsieur ?

— J'espère que non ! À propos, Albert, n'avez-vous pas une tante, une cousine, une grand-mère, ou enfin une vieille parente quelconque dont vous pourriez dire qu'elle est à son dernier souffle ?

Un sourire enthousiaste illumina la phisyonomie d'Albert.

— Sans doute, monsieur ! Ma pauvre tante qui habite à la campagne va très mal depuis longtemps, et demande à me voir avant de mourir !

— Voilà qui est parfait ! Pouvez-vous en informer vos chefs et me rejoindre à la gare de Charing Cross dans une heure ?

— Bien sûr, monsieur ! Fiez-vous à moi.

Comme Tommy l'avait prévu, le fidèle Albert s'avéra un allié précieux. Ils s'installèrent tous deux à l'auberge de Gatestone. Albert se chargea d'obtenir tous les renseignements. Ce ne fut pas difficile.

Astley Priors appartenait au Dr Adams, médecin en retraite, très populaire dans le village, « un gentleman bien gentil, et pas fier », disait l'aubergiste. Il habitait là depuis dix ou douze ans, sa maison était très accueillante et, il recevait beaucoup. Une foule de gens venaient de Londres. De temps en temps il prenait encore chez lui des malades – « mais des riches, hein ! »

Ces renseignements ne furent pas sans décourager quelque peu Tommy. Était-il possible que cet honorable médecin, dont la vie semblait si franche, fût en réalité un criminel dangereux ? Avait-il de nouveau fait un pas de clerc ?

Puis il se rappela les « malades riches » et s'enquit prudemment s'il y avait parmi eux une jeune dame répondant à la description de Quat'sous. Mais les malades du docteur ne sortaient pas de la propriété, on ne les connaissait nullement dans le village. D'Annette, on ne savait rien non plus.

Astley Priors était une belle villa entourée d'un grand jardin dont les arbres touffus cachaient aux passants tout ce qui pouvait avoir lieu à l'intérieur.

Le premier soir, Tommy, accompagné d'Albert, explora le terrain. Sur les instances d'Albert, ils rampèrent à plat ventre, ce qui était fort pénible et d'ailleurs beaucoup plus bruyant que s'ils avaient marché normalement. D'ailleurs, ces précautions n'étaient pas nécessaires. Le jardin était désert, comme ceux de toutes les villas privées, pendant la nuit. Tommy avait craint un chien de garde. Albert était allé jusqu'à imaginer un puma ou un cobra apprivoisé. Mais ils arrivèrent sans incident jusqu'à la maison et se postèrent sous la fenêtre. Les volets étaient ouverts, et l'on apercevait une quinzaine de personnes assises autour d'une grande table. Le porto passait de main en main. Des bribes de conversation leur parvenaient à travers la fenêtre ouverte. On discutait ardemment de golf !

De nouveau Tommy se sentit saisi de crainte. Il lui paraissait impossible de croire que ces gens étaient autres qu'ils ne paraissaient. L'avait-on dupé une fois de plus ? Le gentleman qui présidait avait un aspect singulièrement honnête, avec sa barbe blonde et son lorgnon.

Tommy dormit mal cette nuit-là. Le lendemain matin l'infatigable Albert, après s'être assuré l'amitié du garçon

boucher, prit la place de ce dernier et fit les livraisons à la cuisinière de la villa. Il retourna avec l'information qu'elle appartenait sûrement à la bande, « étant donné son aspect sinistre, m'sieur ! ». Tommy se méfiait de l'imagination d'Albert. Cependant, il lui fit répéter la même opération le lendemain (au grand avantage pécuniaire du véritable garçon boucher), et cette fois, Albert rapporta une nouvelle encourageante. Il y avait réellement dans la maison une jeune Française ! Tommy oublia ses doutes. Sa théorie se trouvait confirmée. Mais il s'agissait de faire vite. On était le 27. Le 29 était le jour fixé pour la grève. Des bruits sinistres couraient dans le pays. Les journaux s'agitaient. On faisait allusion à un coup d'Etat possible. Le gouvernement se tenait coi. Tommy, grâce à Mr Carter, était au courant des manigances secrètes. Il savait que si le 29, le document se trouvait entre les mains de Mr Brown, ce dernier le remettrait à l'extrême gauche qui le publierait ; elle rallierait l'opinion publique, et le gouvernement, s'il voulait vaincre, devrait recourir à l'armée et à la police, ce qui serait désastreux.

Tommy, lui, caressait une autre chimère : il était sûr que si l'on réussissait à démasquer Mr Brown, toute l'organisation, privée de son chef invisible, s'écroulerait instantanément. Les extrémistes, saisis de panique, fuiraient, et les modérés consentiraient à un compromis avec le gouvernement.

— L'essentiel, se répétait Tommy, est de mettre la main sur Mr Brown.

C'était en partie à cause de cela qu'il avait prié Mr Carter de ne pas ouvrir l'enveloppe scellée. Le document était l'amorce que Tommy destinait à Mr Brown. De temps en temps il se sentait terrifié par sa propre audace. Comment osait-il espérer voir juste là où tant d'hommes mieux doués et plus expérimentés avaient échoués ? Néanmoins, il tenait fermement à son idée.

Ce soir-là, il pénétra une fois de plus avec Albert dans le jardin d'Astley Priors. Tommy aspirait à s'introduire d'une façon ou d'une autre dans la maison. Au moment où ils approchaient, Tommy étouffa une exclamation.

Au deuxième étage, une personne placée entre la fenêtre et la lumière projeta sa silhouette sur le rideau. Cette silhouette-là, Tommy l'aurait reconnue partout. C'était celle de Quat'sous.

Il empoigna l'épaule d'Albert.

— Reste ici ! Pendant que je chanterai, observe cette fenêtre.

Il s'avança vers l'allée, et commença à chanter, tout en chancelant comme un ivrogne :

Y can see that I'm a Soldier by my feet.

I am a soldier,

A jolly British Soldier.

C'était la rengaine favorite de Quat'sous, qu'ils chantaient souvent ensemble, pour s'amuser. Il savait qu'elle la reconnaîtrait et qu'elle en tirerait des déductions. Tommy chantait faux, mais il avait d'excellents poumons. On l'entendit dans toute la maison.

Un valet de pied irréprochable, suivi d'un impeccable maître d'hôtel, sortirent dans le jardin. Le valet de pied lui fit des remontrances sévères. Tommy continua à chanter, le traitant affectueusement de « brave petit vieux ». Le valet le prit par un bras, le maître d'hôtel par l'autre. On le fit proprement sortir du jardin en le menaçant d'appeler l'agent de police s'il recommençait. Tout se passa admirablement. On aurait juré que le valet était un vrai valet, le maître d'hôtel un vrai maître d'hôtel ! Il n'y avait qu'un seul détail susceptible de faire suspecter la mise en scène : le maître d'hôtel était Whittington !

Tommy rentra à l'auberge et attendit le retour d'Albert. Enfin ce digne détective de quatorze ans fit son apparition.

— Eh bien ? s'exclama-t-il.

— Eh bien, m'sieur, pendant qu'ils vous mettaient dehors, la fenêtre s'est ouverte, et voilà ce qu'on a jeté.

Il tendit à Tommy un feuillet de papier roulé en boule.

On y lisait trois mots :

Demain, même heure.

— Enfin ! s'écria Tommy. On y arrivera quand même va ! Ce maître d'hôtel est un vieil ami à moi. Je parie qu'il savait parfaitement à quoi s'en tenir sur mon compte. Leur jeu consiste à ne pas me décourager. Je suis une marionnette dans leur théâtre, Albert. Voilà ce que je suis. Mais d'autre part, ils ne veulent pas me rendre la partie trop facile. Quand l'araignée laisse la mouche s'envoler et ne proteste pas, la mouche peut se douter qu'elle le fait exprès. Pour le moment, ce brave jeune homme, Mr Thomas Beresford, leur est fort utile. Mais dans deux jours, gare à lui !

Tommy se retira, heureux et ému. Il avait soigneusement élaboré son plan pour le lendemain et était certain que les habitants d'Astley Priors n'interviendraient pas jusqu'à un certain moment. C'est à ce moment-là que Tommy projetait de leur faire une surprise.

Mais vers minuit on l'appela au bar. Celui qui le demandait était un charretier aux vêtements couverts de boue.

— Serait-ce pour vous, monsieur, ce billet-là ? demanda-t-il, en tendant un billet plié, très sale, sur lequel il y avait, au lieu d'adresse :

« Remettez ceci au monsieur qui est descendu à l'auberge près d'Astley Priors. Il vous donnera dix shillings. »

L'écriture était celle de Quat'sous. Tommy apprécia son habileté : elle s'était doutée qu'il était descendu à l'auberge sous un faux nom. Il voulut s'emparer du billet.

— Oui, c'est pour moi !

L'autre le retira.

— Et mes shillings ?

Tommy sortit à la hâte les dix shillings, et reçut en échange le billet.

Cher Tommy,

Je savais bien que c'était vous ; hier soir. Ne venez pas aujourd'hui. On nous emmène ce matin. Je les ai entendu parler de Holyhead. Je laisserai tomber ce billet sur la route, si je peux. Annette m'a dit comment vous avez pu vous échapper. Courage !

Bien à vous,

QUAT'SOUS

Avant même d'avoir fini, Tommy cria :

— Albert ! Vite, la valise ! On part !

— Oui, m'sieur !

Holyhead ? Cela signifiait-il que... Tommy réfléchissait. Il continua à lire lentement.

Albert, à côté de lui, jetait pêle-mêle tout dans la valise.

Soudain, un deuxième cri retentit :

— Albert ! Je suis un idiot ! Laisse la valise tranquille !

— Oui, m'sieur !

Tommy replia soigneusement le billet.

— Oui, un idiot, dit-il doucement. Mais un autre l'est aussi. Enfin, enfin, je sais qui c'est !

CHAPITRE XXIV

JULIUS PREND L'INITIATIVE

Dans son appartement du *Claridge*, Mr Kraménine, étendu sur un divan, dictait des lettres à son secrétaire.

La sonnerie du téléphone retentit. Le secrétaire prit le récepteur, échangea quelques mots, et, se tournant vers son chef :

— On vous demande en bas.

— Qui est-ce ?

— Mr Julius P. Herrsheimer.

— Herrsheimer, répéta Kraménine. J'ai déjà entendu ce nom.

— Son père était un des rois de l'acier en Amérique, expliqua le secrétaire, dont la tâche était de tout savoir. Ce jeune homme doit être plusieurs fois millionnaire.

— Tiens, tiens ! Allez donc voir ce qu'il veut.

Quelques minutes plus tard, le secrétaire retourna.

— Il refuse de dire de quoi il s'agit, c'est paraît-il, une affaire strictement privée. Il insiste pour vous voir.

— Plusieurs fois millionnaire, murmura Kraménine. C'est bon, faites-le monter.

Bientôt le secrétaire revint, escorté de Julius.

— Monsieur Kraménine ? demanda ce dernier.

Le Russe, qui l'examinait attentivement, s'inclina.

— Enchanté de vous connaître, dit l'Américain. J'ai à vous parler d'une affaire extrêmement importante, mais à vous seul.

— Je n'ai pas de secrets pour mon secrétaire, déclara Kraménine.

— Mais moi j'en ai ! répliqua froidement Julius. Je vous serais bien obligé de le prier de filer.

— Mon cher, dit doucement le Russe, voulez-vous passer dans la pièce voisine.

— Non, non, pas de pièce voisine ! interrompit Julius. Je connais ces appartements princiers, et je voudrais que dans celui-ci il n'y ait personne excepté vous et moi. Envoyez-le faire un tour dans la rue !

Bien que ne goûtant pas la saveur américaine du langage de Julius, Kraménine se sentit fort intrigué. Il flairait de l'argent.

— Est-ce que ce sera long ?

— Si vous êtes d'accord avec moi, ça peut nous prendre toute la soirée.

— Bon ! Mon cher, je n'aurai plus besoin de vous ce soir. Vous êtes libre.

Le secrétaire s'inclina et partit.

Satisfait, il reprit sa place au milieu de la pièce. Julius, posté à la porte, suivit des yeux sa retraite.

— Et maintenant, Mr Herrsheimer, auriez-vous l'obligeance de m'expliquer l'affaire ?

— Ça ne prendra pas longtemps, fit Julius, avec son accent traînant.

Puis, changeant brusquement de ton :

— Haut les mains, ou je tire !

Un instant Kraménine fixa aveuglément le grand revolver automatique, puis, avec une hâte presque comique, il leva les bras. En cet instant, Julius prit sa mesure : l'homme qu'il avait devant lui était physiquement un lâche, le reste serait aisé.

— C'est indigne ! cria le Russe d'une voix hystérique. Vous voulez m'assassiner ?

— Non, si vous ne criez pas. Ne vous glissez pas vers la sonnette. Restez en place. C'est cela.

— Que voulez-vous ? vous agissez bien à la légère. Rappelez-vous qui je suis !

— Je crois, dit Julius, que je rendrais service à pas mal de gens en vous supprimant. Mais n'ayez aucune crainte. Je n'ai pas l'intention de vous tuer, à condition que vous soyez raisonnable.

Le Russe frémît sous la menace réelle de son regard. Il passa sa langue sur ses lèvres sèches.

— Que voulez-vous ? De l'argent ?

— Non. Je veux Jane Finn.

— Jane Finn ? Qui est-ce ?

— Menteur ! Vous savez parfaitement à qui je pense !

— Je vous dis que je n'ai jamais entendu parler d'elle !

— Et moi je vous dis que mon petit Willie — il éleva son revolver — a bien envie de vous envoyer une bonne petite balle dans le cœur !

L'autre frémit.

— Vous n'oserez pas...

— Si mon vieux ! J'ose...

Kraménine sentit qu'il disait vrai et répondit sourdement :

— Eh bien ? Mettons que je sache de qui vous parlez, que s'ensuit-il ?

— Vous allez me dire immédiatement où elle est.

— Je n'ose pas.

— Pourquoi pas.

— Je n'ose pas. Impossible, j'ai peur.

— Peur de Mr Brown, hein ? Tiens, tiens, ce nom-là vous émeut ! Il existe donc ? J'en doutais. Et rien que son nom vous fait blêmir !

— Je l'ai vu, dit lentement le Russe. Je lui ai parlé comme je vous parle. Je ne l'ai su qu'après. Il faisait partie de la foule. Si je le revoyais, je ne le reconnaîtrais pas. Son visage ? C'est comme s'il n'en avait pas. Qui est-il ? Je n'en sais rien. Mais je sais que c'est un être redoutable.

— Il ne le saura pas, dit Julius.

— Il sait tout, et sa vengeance ne se fait pas attendre. Même moi, moi, Kraménine, je n'échapperais pas !

— Alors ?

— Vous me demandez une chose impossible.

— Je le regrette pour vous, dit gaiement Julius. Mais ce sera bon débarras pour tous les autres !

Et il leva son revolver.

— Stop ! hurla le Russe. Vous n'allez pas tirer ?

— Pourquoi pas ? Je vous donne une chance de sauver votre sale peau, mais vous ne l'acceptez pas !

— Ils me tuaient !

— Comme vous voudrez. Mais je vous l'ai dit, mon petit Willie ne vous ratera pas, et à votre place, je risquerais le coup, malgré Mr Brown !

— On vous pendra si vous me tuez, murmura le Russe.

— C'est ce qui vous trompe, mon brave. Vous oubliez les dollars. Un tas d'avocats se débrouilleront pour moi, et amèneront de savants docteurs, et ceux-là déclareront après le longs examens et contre-examens que j'ai le cerveau fêlé ; on m'envadera pour quelques mois dans une petite maison de santé bien tranquille, ma santé s'améliorera peu à peu, les docteurs me proclameront de nouveau parfaitement sain, et tout finira le plus heureusement du monde pour ce bon Julius. Je suis prêt à supporter quelques mois de retraite pour avoir le plaisir de vous supprimer, mais ne vous bercez pas de l'illusion qu'on me pendra pour ça !

Kraménine le croyait. Corrompu lui-même, il avait foi en la toute-puissance de l'argent. Il avait lu des comptes-rendus de procès semblables en Amérique, et il sentait que ce jeune Américain viril, avec ses dollars, son revolver et son petit accent traînard, aurait le dessus.

— Je vais compter jusqu'à cinq, continua Julius, et si vous laissez passer le numéro quatre, vous n'aurez plus à vous inquiéter de Mr Brown. Il enverra peut-être des fleurs à votre enterrement, mais ce n'est pas vous qui en respirerez le parfum. Êtes-vous prêt ? Je commence. Un, deux, trois, quatre.

Le Russe l'interrompit par un cri.

— Ne tirez pas ! Je ferai tout ce que vous voudrez.

Julius baissa le revolver.

— Je savais bien que vous reprendriez raison. Où est-elle ?

— À Gatestone, dans le Kent, dans une villa appelée Astley Priors.

— Elle y est prisonnière ?

— On ne lui permet pas de quitter la maison, mais elle ne court aucun danger. La petite sotte a perdu la mémoire !

— Voilà qui a dû vous causer pas mal d'ennuis, à vous et à vos amis ! Et l'autre petite, que vous avez enlevée il y a une semaine ?

— Elle y est aussi.

— Bravo ! Tout s'arrange admirablement. Le temps est magnifique : tout favorise notre voyage !

— Quel voyage ?

— À Gatestone, naturellement. J'espère que vous aimez les balades en voiture ?

— Que voulez-vous dire ? Je refuse d'y aller.

— Ne vous affolez pas. Je ne suis pas assez bête pour vous laisser ici. Vous téléphoneriez à vos amis, hein ? Mais non, mon cher, vous viendrez avec moi. C'est votre chambre à coucher, ici ? Entrez ! Je vous suis avec mon petit Willie. Mettez votre pardessus. C'est cela. Doublé de vison ? Et ça veut être socialiste ! Ça y est, on est prêt. Descendons, ma voiture nous attend. Et n'oubliez pas que je vous vise tout le temps. Je peux aussi tirer à travers la poche de mon pardessus. Un mot à ces domestiques en livrée, et je tire !

Ils descendirent ensemble l'escalier et s'approchèrent de la voiture. Kraménine tremblait de rage. Les chasseurs du *Claridge* les entouraient. Il ouvrit la bouche pour crier, mais au dernier moment, il eut peur. L'Américain tiendrait parole, il en était sûr.

Quand ils parvinrent à la voiture, Julius poussa un soupir de soulagement. La crainte avait réussi à hypnotiser l'homme à ses côtés.

— Entrez, ordonna-t-il. Puis, interceptant un regard : Non, le chauffeur ne vous aidera pas. Cet homme m'est dévoué. Georges !

— Oui, monsieur ?

Le chauffeur tourna la tête.

— Ce monsieur a enlevé une jeune fille. Nous ne voulons pas le fusiller, mais ce sera peut-être nécessaire. Compris ?

— Parfaitement, monsieur.

— Nous allons à Gatestone, dans le Kent. Connaissez-vous le chemin ?

— Oui, monsieur, ça prendra près d'une heure et demie.

— Faites-le en une heure.

— Je ferai de mon mieux, monsieur.

La voiture partit comme une flèche.

Julius s'installa confortablement près de sa victime, il tenait une main dans la poche de son pardessus, mais son ton était des plus aimables :

— Il m'est arrivé de tuer un homme en Arizona... commença-t-il gaiement.

À la fin du trajet, l'infortuné Kraménine était plus mort que vif. La vitesse formidable de la course l'avait définitivement brisé. À chaque tournant, il s'était cru perdu. Il était devenu un vrai pantin entre les mains de Julius.

À l'approche de Gatestone, le chauffeur ralentit, et Julius, levant le petit Willie, demanda à son compagnon d'indiquer le chemin d'Astley Priors.

La voiture s'arrêta devant le portail. Le chauffeur se retourna pour demander des instructions.

— Tirez la sonnette, Georges, puis reprenez votre place. N'arrêtez pas le moteur, et soyez prêt à repartir dès que je vous ferai signe !

— Très bien, monsieur.

Le valet de pied ouvrit. Kraménine sentit le revolver appuyé sur ses reins.

— Tout de suite, souffla Julius. Et pas de blagues !

Les lèvres de Kraménine étaient blêmes, et sa voix tremblait légèrement :

— C'est moi, Kraménine ! Amenez immédiatement la femme ! Il n'y a pas de temps à perdre !

Whittington était descendu. Il poussa une exclamation d'étonnement.

— Vous ? Qu'y a-t-il ? Vous êtes pourtant au courant de notre plan.

Kraménine l'interrompit, se servant des mots qui créent tant de paniques folles :

— On nous a trahis ! Il faut abandonner nos projets. Sauvons nos peaux ! La fille ! Immédiatement ! C'est notre seule chance !

Whittington hésita à peine.

— Vous avez des ordres – de *lui* ?

— Bien entendu ! Serais-je ici, autrement ? Vite ! Amenez les deux femmes. L'autre aussi !

Whittington se retourna et courut à l'intérieur. Quelques minutes passèrent. Enfin deux silhouettes enveloppées de capes jetées à la hâte parurent sur le seuil. On les poussa vers la voiture. La plus petite semblait vouloir résister, mais Whittington la poussa rudement. Julius se pencha, et la lumière qui venait de la maison tomba sur son visage. L'homme qui se trouvait derrière Whittington poussa une exclamation. Ils étaient découverts.

— Vite, Georges, vite ! hurla Julius.

La voiture démarra instantanément. L'homme, sur les marches poussa un juron, et tira précipitamment un revolver de sa poche. Un coup de feu partit. La balle effleura la plus grande des deux jeunes filles.

— À plat, Jane ! cria Julius. À plat dans la voiture !

Il les poussa toutes deux dans le fond de l'auto, puis, se levant, visa et tira.

— Touché ? cria Quat'sous.

— Pour sûr ! répondit Julius. Mais il n'est pas tué, la canaille ! Ils ont la peau dure. Êtes-vous *all right*, Quat'sous ?

— Mais oui, naturellement ! Où est Tommy ? Et qu'est-ce que c'est que ça ?

Elle désigna Kraménine livide.

— Tommy est parti pour l'Argentine. Il croyait que vous n'étiez plus de ce monde. Attention au portail, Georges ! Il leur faudra au moins cinq minutes pour prendre leur voiture et nous suivre. Mais ils téléphoneront probablement à d'autres, faites donc attention, Georges, et ne prenez pas la route directe ! Ce que c'est ça, Quat'sous ? Permettez-moi de vous présenter Mr Kraménine. Je l'ai persuadé de venir faire un petit tour avec moi.

L'autre restait muet, figé par la terreur.

— Mais pourquoi nous ont-ils laissé partir ? demanda Quat'sous, soupçonneuse.

— Mr Kraménine, que voilà, le leur a si gentiment demandé qu'ils n'ont pas eu le cœur de refuser !

C'en était trop. Le Russe éclata :

— Malédiction ! Ils savent maintenant que je les ai trahis. Je ne peux plus rester dans ce pays. Ma vie est en danger.

— Je suis de votre avis, approuva Julius. Je vous conseille de retourner chez vous.

— Laissez-moi partir, alors ! J'ai fait ce que vous vouliez. Pourquoi me gardez-vous ?

— Pas pour vos beaux yeux ! Si vous voulez descendre, allez-y ! Je croyais que vous préfériez aller jusqu'à Londres.

— Londres ! Vous n'y arriverez peut-être jamais ! Non, laissez-moi descendre tout de suite !

— Avec le plus grand plaisir. Ralentissez un instant, Georges. Monsieur ne retourne pas avec nous. Si jamais je vous revois, monsieur Kraménine, je m'attends à un accueil chaleureux, et...

Mais avant que Julius eût terminé sa phrase, et que la voiture eût complètement stoppé, Kraménine s'était élancé sur le marchepied et avait disparu dans l'obscurité.

— Il n'a même pas dit au revoir aux dames ! remarqua Julius, comme l'auto se remettait en marche. À propos, Jane, vous pouvez vous asseoir, maintenant.

Pour la première fois, la jeune fille parla.

— Comment l'avez-vous « persuadé » ? demanda-t-elle.

Julius caressa son revolver.

— Grâce à mon petit Willie !

— C'est magnifique ! s'écria-t-elle.

La couleur afflua à ses joues, et elle jeta un regard admiratif à Julius.

— Annette et moi ne savions pas ce qui nous arriverait, dit Quat'sous. Le vieux Whittington est venu nous chercher. Nous croyions presque que c'était pour la fin.

— Annette ? demanda Julius. Est-ce ainsi qu'on l'appelle ?

Il semblait ruminer une idée nouvelle.

— C'est son nom, dit Quat'sous, ouvrant les yeux tout grands.

— Peuh, fit Julius ! Elle le croit peut-être, parce qu'elle a perdu la mémoire, la pauvre gosse. Mais en réalité c'est la seule, la vraie, l'unique Jane Finn.

— Quoi ? cria Quat'sous.

Mais elle fut interrompue par le sifflement d'une balle qui vint se loger dans l'arrière de la voiture derrière sa tête.

— À plat ! cria Julius. C'est une bûche. Ils ont fait vite, les bandits ! Activez, Georges !

Trois autres balles sifflèrent, mais manquèrent leur but. Julius porta la main à sa joue.

— Ah !

— Vous êtes blessé ? s'exclama Annette.

— Une égratignure !

La jeune fille se redressa.

— Laissez-moi ! Laissez-moi descendre ! C'est moi qu'ils veulent. Je ne veux pas qu'on vous tue tous à cause de moi. Laissez-moi !

Elle saisit la poignée de la porte.

Julius la prit par les mains, et la regarda fixement. Elle avait parlé sans trace d'accent français.

— Rasseyez-vous, petite, dit-il doucement. Je parie que vous n'avez pas perdu la mémoire ? Vous les avez dupés tout ce temps-là, hein ?

La jeune fille le regarda, fit un signe affirmatif, puis, soudain, éclata en sanglots. Julius lui caressa les cheveux.

— Allons, allons ! Tout finira bien !

D'une voix entrecoupée de sanglots, elle dit :

— Vous êtes de chez nous. Je le sens.

— Bien sûr que je suis de chez nous ! Je suis votre cousin – Julius Herrsheimer. Je suis venu en Europe pour vous retrouver – et je vous jure que ça n'a pas été facile !

La voiture ralentit. Georges dit sans se retourner :

— Un carrefour, monsieur. Je ne suis pas sûr du chemin.

Il ralentit encore. À cet instant, une silhouette, émergeant de derrière la voiture, plongea soudain au milieu de leur groupe, la tête la première.

— Pardon, fit Tommy, en se relevant.

Un chaos d'exclamations simultanées l'accueillit :

— J'étais dans les buissons à l'entrée de la villa. Je me suis accroché à l'auto. Tout ce que je pouvais à la vitesse où vous marchiez, c'était de me tenir pour ne pas tomber. Et maintenant, mes petites, sortez !

— Sortir ?

— Oui. Il y a une station sur la route. À deux pas, à gauche. Le train passe dans trois minutes. Vous pouvez l'avoir, si vous faites vite.

— Vous voulez le jouer en quittant la voiture ? demanda Julius.

— Vous et moi ne la quitterons pas. Rien que les femmes.

— Vous êtes fou, Beresford. Absolument fou ! Vous n'allez pas les laisser partir seules ! Ce serait la fin de tout.

Tommy se tourna vers Quat'sous :

— Descendez de la voiture, Quat'sous. Emmenez-la, et faites ce que je vous dis. Vous n'aurez pas de mal. Prenez le train pour Londres. Allez immédiatement chez sir James Peel Edgerton. Avec lui, vous serez en sûreté.

— Triple fou ! cria Julius. Jane, ne descendez pas !

Avec la rapidité de l'éclair, Tommy s'empara du revolver que tenait encore Julius, et le braqua sur lui.

— Me croirez-vous maintenant ? Descendez toutes les deux, et faites ce que je vous dis, ou je tire !

Quat'sous sauta à terre, entraînant de toutes ses forces Jane qui se débattait.

— Vite, vite, venez ! Quand Tommy est sûr, c'est qu'il est vraiment sûr ! Ne manquons pas le train !

Elles se mirent à courir sur la route.

Dans la voiture qui s'éloignait, Julius éclata :

— Nom de nom ! Que diable signifie...

Mais Tommy l'interrompit :

— Un instant ! J'ai à vous parler, monsieur Julius Herrsheimer !

CHAPITRE XXV

LE RÉCIT DE JANE

Entraînant à sa suite Jane hébétée, Quat'sous arriva sur le quai au moment où le train venait de s'arrêter. Elle ouvrit la porte d'un compartiment de première classe et les deux jeunes filles essoufflées se laissèrent tomber sur des banquettes.

Un homme jeta un regard à l'intérieur et monta dans le compartiment voisin. Jane frémit. Ses yeux se dilatèrent de terreur. Elle regarda interrogativement Quat'sous.

— Croyez-vous que ce soit l'un d'eux ? souffla-t-elle.

Quat'sous secoua la tête.

— Non, non. Tommy ne nous aurait pas fait faire cela s'il n'avait pas été sûr de notre sécurité.

Elle prit la main de Jane dans la sienne.

— Mais il ne les connaît pas comme moi.

La jeune fille frissonna.

— Vous ne pouvez pas me comprendre. Cinq ans ! Cinq longues années ! Je croyais parfois que j'allais devenir folle !

— C'est fini maintenant Jane !

— Est-ce réellement fini ?

Le train roulait dans la nuit. Soudain Jane se redressa.

— Qu'est-ce ? J'ai entendu du bruit à côté !

— Mais non, il n'y a rien, je vous assure.

— S'ils me reprenaient maintenant, ils...

Les yeux de Jane s'agrandirent d'horreur.

— N'y pensez pas ! supplia Quat'sous. Étendez-vous, et ne pensez à rien ! Soyez certaine que si nous n'étions pas en sécurité, Tommy ne nous aurait pas envoyées là.

— Mon cousin n'était pas cet avis. Il ne voulait pas que nous partions.

— Non..., dit Quat'sous, un peu embarrassée.

— À quoi pensez-vous ? demanda vivement Jane. Vous avez un ton singulier.

— Je ne peux pas vous le dire en ce moment, avoua Quat'sous. C'est une idée que j'ai, et je vois que Tommy l'a aussi. Mais ce n'est pas la peine de vous en parler, tant que ce n'est pas un fait ! Ce n'est d'ailleurs peut-être pas vrai ! Faites ce que je vous dis, ma chère Jane, étendez-vous et ne pensez à rien.

— Je tâcherai.

Les longs cils s'abaissèrent sur les yeux aux lueurs d'or.

Quat'sous, au contraire, demeura les yeux grands ouverts, l'oreille dressée, l'esprit en éveil. En dépit d'elle-même, elle était inquiète. Elle regardait tantôt du côté de la porte, tantôt du côté de la sonnette d'alarme. Elle était loin d'être aussi tranquille qu'elle le disait. Bien qu'ayant confiance en Tommy, elle n'était pas sûre qu'un homme aussi simple et droit que lui pût tenir tête à la ruse diabolique du maître des criminels.

Une fois chez sir James Peel Edgerton, elles seraient en sûreté. Mais y arriveraient-elles ? Les forces silencieuses de Mr Brown ne leur barreraient-elles pas la route ? Même l'image de Tommy, revolver en main, ne la tranquillisait pas. Peut-être en ce moment était-il déjà aux mains de l'ennemi...

Lorsqu'enfin le train entra en gare, Jane Finn se redressa brusquement.

— Sommes-nous arrivées ? Je croyais que ça ne finirait jamais !

— Si, si, j'étais sûre que nous arriverions à Londres. C'est maintenant qu'il faut être prudentes. Vite, sortons. Nous allons prendre un taxi.

Quelques instants plus tard, elles montaient dans une voiture.

— À la gare de King's Cross, ordonna Quat'sous.

Soudain elle eut un choc. Un homme jeta un regard par la portière. C'était celui qui était monté dans le compartiment voisin.

— Voyez-vous, expliqua-t-elle à Jane, s'ils croient que nous allons chez sir James, cela les mettra sur une fausse piste. Ils croiront que nous allons chez Mr Carter, qui habite la banlieue près de Charing Cross.

Au premier tournant, il y eut un embouteillage. C'est ce qu'attendait Quat'sous.

— Vite, chuchota-t-elle : ouvrez la portière de droite !

Les deux jeunes filles descendirent vivement, montèrent dans un autre taxi et partirent dans la direction de Carlton House Terrace.

— Dieu merci ! souffla Quat'sous. J'espère qu'ils n'ont pas vu ! Le chauffeur sera furieux ! Mais j'ai pris son numéro et je lui enverrai un mandat-poste demain. Il n'y perdra rien ! Celui-là nous secoue comme... oh !

Il y eut une secousse et un fracas de verre brisé. Un autre taxi avait heurté le leur.

En trois secondes Quat'sous était sur le trottoir, avait fourré cinq shillings dans la main du chauffeur et s'était mêlée à la foule avec Jane.

— Il ne reste plus que quelques pas maintenant, souffla-t-elle.

L'accident avait eu lieu à Trafalgar Square.

— Croyez-vous que c'était un hasard ?

— Qui sait ? Peut-être pas.

La main dans la main, elles avançaient rapidement.

— Je suis peut-être énervée, dit soudain Quat'sous, mais je sens qu'il y a quelqu'un derrière nous.

— Dépêchons-nous, pour l'amour de Dieu ! murmura l'autre.

Elles étaient déjà au coin de Carlton House Terrace, quand un gros homme apparemment soûl leur barra la route.

— Bonsoir, mesdames, fit-il d'une voix ivre. Ne puis-je vous accompagner ?

— Laissez-nous passer ! ordonna Quat'sous.

— Pas avant d'avoir dit un mot à votre belle amie !

Il saisit Jane par l'épaule. Quat'sous entendit des pas se rapprocher. Sans hésiter, elle recourut à une manœuvre des jours d'enfance : se baissant soudain, elle fonça de la tête dans l'estomac de l'agresseur. Ce dernier, étourdi, s'assit brusquement sur le trottoir. Quat'sous et Jane prirent leurs jambes à leur cou. D'autres pas résonnaient à leur suite. Elles respiraient à grand-peine quand elles arrivèrent à la porte de

sir James. Quat'sous se pendit à la sonnette et Jane frappa à grands coups.

L'homme qui les avait rejointes s'arrêta au pied des marches. Il hésita un instant, et pendant ce temps la porte s'ouvrit. Elles tombèrent ensemble dans le hall. Sir James était sur le seuil de la bibliothèque.

— Hello ! Qu'est-ce ?

Il s'avança, et passa le bras autour de la taille de Jane qui chancelait. Il l'entraîna jusqu'à la bibliothèque et la déposa sur un divan. Puis il prit un flacon sur la table, versa quelques gouttes de brandy et la força à les boire. Elle se redressa avec un soupir, ouvrant de grands yeux effrayés.

— N'ayez pas peur, mon enfant. Vous êtes en sûreté.

Sa respiration devenait normale, et le sang affluait à ses joues. Sir James regardait Quat'sous avec un sourire :

— Vous n'êtes donc pas morte, Miss Quat'sous, pas plus que votre Tommy !

— Les Jeunes Aventuriers ont la peau dure, se vanta Quat'sous.

— C'est ce que je vois, répliqua sir James. Ai-je raison en pensant que la Société des Jeunes Aventuriers à responsabilité limitée a réussi à faire une affaire brillante, et que cette jeune femme — il se tourna vers la jeune fille étendue sur le divan — est Miss Jane Finn ?

Jane se redressa.

— Oui, dit-elle calmement. Je suis Jane Finn. J'ai des choses à vous dire.

— Quand vous serez plus forte.

— Non ! Tout de suite ! Je me sentirai plus tranquille quand j'aurai tout dit.

— Comme vous voudrez, dit l'homme de loi.

Il s'assit dans un des grands fauteuils en face du divan. Jane commença son récit à voix basse.

— Je suis venue en Europe sur le *Pacific* pour aller à Paris, où l'on m'avait offert une situation dans un pensionnat. Je n'avais plus de parents en Amérique, et j'étais libre de ma personne.

« Au moment où le *Pacific* coulait, en plein désarroi, quand nous étions tous sur le pont, un homme s'approcha de moi. Je l'avais déjà remarqué auparavant et j'étais certaine qu'il craignait quelqu'un ou quelque chose. Il me demanda si j'étais patriote, et me dit qu'il avait sur lui des papiers d'une importance immense pour l'Amérique et pour l'Angleterre. Il me pria de les prendre. Je devais répondre à une annonce du *Times*. Si cette annonce ne paraissait pas, je devais remettre le document à l'ambassadeur des États-Unis.

« Ce qui suit est un vrai cauchemar. J'en rêve encore toutes les nuits... Mr Danvers m'avait dit d'être sur mes gardes. Il craignait d'avoir été filé sur le paquebot, mais il n'en était pas sûr. Au début, je n'avais pas de soupçons, mais quand on nous embarqua sur un autre bateau, pour Holyhead, je commençais à être inquiète. Il y avait une femme qui me faisait trop d'avances et qui s'attachait beaucoup trop à mes pas, une Mrs Vandemeyer. Au début je lui avais été reconnaissante de ses attentions, mais en elle quelque chose ne me plaisait pas : je la vis parler à des hommes douteux, qui me regardèrent ensuite ; sûrement, il avait été question de moi. Je me souvins qu'elle était tout près de moi sur le *Pacific* quand Mr Danvers me remit le paquet, et qu'auparavant elle avait plusieurs fois tenté d'entrer en relation avec lui. J'étais inquiète, mais je ne savais que faire.

« Le mieux, me dis-je, serait de me conduire comme si je n'avais rien vu. J'avais déjà pris la précaution de découdre la toile cirée du paquet et de substituer au document une feuille blanche. Ainsi, si l'on réussissait à me voler le paquet, cela n'aurait pas d'importance.

« Il n'y avait que deux pages minces : après avoir longtemps réfléchi, je les plaçai entre deux pages d'annonces d'une revue illustrée. Je les collai ensemble, sur les bords, avec le papier gommé d'une enveloppe. Je portais la revue sur moi, négligemment enfoncée dans une des poches de mon manteau de voyage.

« À Holyhead, je tâchai de monter dans un compartiment occupé par des gens à l'aspect honnête, mais il y avait autour de moi une foule qui me poussait du côté où je ne voulais pas aller.

C'était comme une sorcellerie sinistre. En fin de compte, je me trouvai dans le même compartiment que Mrs Vandemeyer. Je sortis dans le couloir, mais tous les autres compartiments étaient pleins, et je ne pus que reprendre ma place. Je me consolai en pensant qu'il y avait d'autres personnes que nous, un monsieur sympathique et sa femme, juste en face de moi. Je m'assis et fermai les yeux. Ils me crurent endormie, mais mes yeux n'étaient fermés qu'à moitié, et tout à coup je vis le monsieur sympathique sortir quelque chose de sa valise et regarder Mrs Vandemeyer en clignant de l'œil.

« Je sentis mon sang se glacer dans mes veines, et, tâchant d'avoir l'air tranquille et naturel, je me levai pour sortir dans le couloir... Soudain Mrs Vandemeyer dit « Maintenant ! » et jeta sur mon nez et ma bouche quelque chose qui étouffa mes cris. Au même moment, je sentis un coup terrible au-dessus de la nuque...

Elle frémit. Sir James murmura quelques paroles de sympathie. Une minute après, elle continua :

« Je ne sais combien de temps se passa avant mon réveil. Je me sentais horriblement mal. J'étais étendue sur un lit très sale. Devant le lit se trouvait un paravent, mais j'entendis parler deux personnes. Une d'elles était Mrs Vandemeyer. Je tâchai d'écouter, mais au début je ne pus rien comprendre. Lorsque je commençai à saisir, je me sentis à un tel point terrifiée que je m'étonne encore de ne pas avoir crié !

« Ils n'avaient pas trouvé le document. Ils n'avaient que le paquet de toile cirée avec la feuille blanche, et ils étaient furieux ! Ils ne savaient pas si c'était moi qui avais fait l'échange, ou si Danvers lui-même portait un message truqué, tandis que le vrai avait pris un autre chemin. Pour apprendre la vérité, ils parlaient – elle ferma les yeux – ils parlaient de me torturer !

« Auparavant je n'avais jamais su ce qu'était la peur, la vraie peur ! Quand ils s'approchèrent de moi, je fermai les yeux et fis mine d'être encore inconsciente, mais je craignais qu'ils n'entendent les battements de mon cœur. Toutefois ils s'éloignèrent de nouveau. Je me mis à réfléchir de toutes mes forces. Que faire ? Je savais que je ne pourrais pas résister longtemps à la torture.

« Soudain je me rappelai mes études sur la perte de la mémoire. Ce sujet m'avait toujours intéressée, j'avais lu de nombreux livres là-dessus, et je connaissais la question sur le bout des doigts. Si je réussissais à les duper, je serais peut-être sauvée. Je fis intérieurement une prière, puis j'aspirai longuement l'air, j'ouvris les yeux et je commençai à balbutier des mots incohérents *en français*.

« Mrs Vandemeyer s'approcha immédiatement de moi, en écartant légèrement le paravent. Son visage était si méchant que je me sentis défaillir, mais je lui souris vaguement et lui demandai en français où j'étais.

« Je voyais qu'elle était surprise. Elle appela l'homme auquel elle avait parlé. Il était debout près du paravent, le visage dans l'ombre. Sa voix était très calme et très ordinaire, mais, je ne sais pas pourquoi, il me fit peur encore plus que la femme. Je sentais qu'il verrait clair en moi, mais je continuai à jouer mon rôle. Je demandai encore où j'étais, puis je dis qu'il y avait quelque chose dont je devais à tout prix me souvenir, mais que je ne savais plus ce que c'était. Je m'animai au point de paraître de plus en plus agitée. Il me demanda mon nom. Je dis que je ne savais pas, que je ne pouvais me souvenir de rien.

« Soudain il saisit mon poignet et se mit à le tordre. La douleur était horrible, je poussai des cris. Il continua. Je criai toujours, mais en français. Je ne sais pas combien de temps j'aurais pu continuer, mais heureusement je m'évanouis. La dernière chose que j'entendis, fut : « Ce n'est pas du bluff. D'ailleurs, une gamine de son âge n'en saurait pas assez long pour jouer cette comédie. » Il oubliait que les jeunes filles américaines sont plus cultivées que les anglaises, et qu'elles s'intéressent davantage aux choses scientifiques.

« Quand je repris connaissance, Mrs Vandemeyer se montra extrêmement mielleuse avec moi. Elle avait dû recevoir des instructions. Elle me parla en français, elle me dit que j'avais eu un choc et que j'avais été très malade. Bientôt, me dit-elle, je me porterai mieux. Je fis mine d'être encore hébétée et parlai vaguement du « docteur » qui m'avait fait mal au poignet. Elle sembla soulagée quand je dis cela.

« Bientôt elle sortit de la chambre. Je demeurai tranquillement étendue encore quelque temps. Puis, je me levai et je me promenai dans la chambre. Je gardais la certitude qu'on m'observait. C'était une pièce sale et sordide. Je ne tentai même pas d'ouvrir la porte, sûre qu'elle était fermée à double tour et qu'on m'espionnaît. Il y avait plusieurs vieux tableaux sur les murs, représentant des scènes de *Faust*.

Les deux auditeurs poussèrent un « Ah ! » simultané. Jane fit un signe affirmatif.

— Oui, c'était la maison de Soho où l'on avait emprisonné Mr Beresford. À ce moment-là, je ne savais même pas naturellement que j'étais à Londres. Je pensais sans cesse à une seule chose, et je me sentis indiciblement soulagée quand j'aperçus mon manteau, négligemment jeté sur le dossier d'une chaise, avec la revue illustrée dans la poche !

« Si seulement j'avais été certaine de ne pas être observée ! Je regardai attentivement les murs : il n'y avait aucune lucarne mais je me sentais guettée. Soudain je m'assis à la table, la tête dans les mains, et je sanglotai : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! » J'ai l'ouïe très fine. J'entendis distinctement le froufrou d'une robe, et un craquement léger. C'était suffisant. On me guettait !

« Je m'étendis de nouveau sur le lit, et Mrs Vandemeyer m'apporta mon souper. Elle était toujours d'une amabilité extrême. On lui avait sûrement ordonné de gagner ma confiance. Elle me montra le paquet de toile cirée, et me demanda si je le reconnaissais, en me fixant d'un regard aigu.

« Je le tournai et le retournai d'un air surpris. Puis je secouai la tête. Je dis que je sentais bien que je devais me souvenir de quelque chose, mais quoi ? Tout semblait me revenir tout à coup, mais disparaissait aussi soudainement. Elle me dit que j'étais sa nièce, et qu'il fallait l'appeler « Tante Rita. » Je le fis docilement, et elle m'assura que je ne devais pas m'attrister, que ma mémoire reviendrait bientôt.

« Ce fut une nuit terrible. J'avais mon projet. Le papier était en sûreté, mais ils pouvaient jeter la revue d'un moment à l'autre. Je restai éveillée jusqu'à deux heures du matin à peu près, — du moins il faisait noir — puis je me levai le plus doucement possible, et je me glissai dans les ténèbres le long du

mur de gauche. Je décrochai sans bruit le premier tableau – Marguerite avec ses bijoux – je rampai jusqu'à mon manteau, j'en retirai la revue, j'arrachai les deux pages collées ensemble et les glissai avec leur précieux contenu, entre le tableau et le carton de l'encadrement. Personne ne soupçonnerait qu'on avait touché à ce tableau. Je le remis à sa place sur le mur, je replaçai la revue dans la poche de mon manteau, et je me recouchai, contente d'avoir trouvé cette cachette. J'espérais qu'ils en viendraient à conclure que Danvers avait transporté un message truqué et qu'ils me remettraient en liberté.

« Je crois que c'est ce qu'ils pensèrent d'abord, et c'était dangereux pour moi, car ils m'auraient tuée, au lieu de me laisser partir. Mais l'homme qui m'avait parlé le premier, et qui semblait le grand patron, préféra me laisser en vie pour le cas où j'aurais caché les papiers et pourrais le dire quand je recouvrerais la mémoire. Ils me tinrent en haleine pendant des semaines. Parfois, ils me posaient des questions à des moments inattendus, tâchant de me prendre en faute. C'était une véritable inquisition. Je ne sais pas comment j'ai réussi à tenir ferme. Mais la tension nerveuse continue a failli me briser...

« Ils m'ont ramenée là où on nous avait débarqués, et m'ont fait refaire le chemin, pour le cas où j'aurais caché le paquet quelque part en route. Mrs Vandemeyer et une autre femme ne me quittaient pas une seconde. Ils me présentaient partout comme une jeune parente de Mrs Vandemeyer qui avait subi un choc nerveux pendant le naufrage du *Pacific*. Je n'aurais pu appeler au secours qui que ce soit sans éveiller leur attention, et je courais le risque d'échouer. Mrs Vandemeyer était si riche, si élégante, si sûre d'elle, qu'on l'aurait crue plus facilement que moi ; elle aurait dit que la manie des persécutions faisait partie de ma maladie nerveuse, et personne n'aurait fait attention à moi. Je ne pouvais courir ce risque : s'ils avaient su que je les dupais, ils m'auraient torturée jusqu'à la mort.

Sir James approuva d'un signe de tête.

— En effet, Mrs Vandemeyer avait une grande force de caractère. Grâce à cela, et aussi à sa situation sociale, elle aurait facilement réussi à vous faire passer pour folle.

— C'est bien ce que je me disais. En fin de compte, on m'envoya dans une maison de santé à Bournemouth. On me confia à une infirmière. Elle était si sympathique et elle avait l'air si honnête que j'allais me décider à lui faire des confidences. La Providence me sauva de ce piège. Une fois que ma porte, par hasard, était restée entrouverte, je l'entendis parler à quelqu'un dans le couloir. Elle était des leurs ! Ils soupçonnaient encore que c'était de la comédie et elle était chargée de s'en assurer ! Après cela, je n'osai me fier à personne.

« Je crois qu'à la fin, je m'hypnotisai. J'oubliai presque que j'étais Jane Finn. Je faisais un tel effort pour jouer le rôle de Janet — ou Annette — Vandemeyer, que mes nerfs commencent à me jouer des tours. Je tombai réellement malade, je demeurai pendant des mois et des mois dans une sorte de léthargie. Je croyais que j'allais mourir, et tout me devenait indifférent. Une personne normale enfermée dans un asile d'aliénés finit, dit-on, par devenir folle. C'était un peu cela. Mon rôle était devenu ma seconde nature. Je n'étais même plus malheureuse. Les années passaient.

« Tout à coup, il y eut du nouveau. Mrs Vandemeyer vint à Londres. Elle et le docteur me posèrent des questions, on expérimenta des traitements divers. On parla de m'envoyer à Paris chez un spécialiste. Mais ils n'osèrent pas s'y risquer. J'entendis certaines choses qui me prouvèrent que des amis me cherchaient. Plus tard, j'appris que l'infirmière qui m'avait soignée au début, et qui venait encore de temps en temps, était allée à Paris et avait consulté un spécialiste, en jouant mon rôle. Il la fit passer par certaines épreuves et démasqua sa fraude ; mais elle avait pris note de ses méthodes qu'elle expérimenta sur moi. Je n'aurais certainement pas réussi à tromper l'expert — un homme qui a étudié un seul sujet toute sa vie est invincible — mais eux se laissèrent prendre. Le fait que depuis des années je n'avais plus pensé à moi comme à Jane Finn me rendit la tâche plus facile.

« Une nuit on me fit partir d'urgence pour Londres, et on me ramena dans la maison de Soho. Une fois sortie de la maison de santé, je sentis brusquement se réveiller en moi quelque chose qui avait été enterré pendant longtemps.

« On m'envoya faire le service dans la chambre où on tenait enfermé Mr Beresford. (Bien entendu je ne connaissais pas encore son nom.) Je soupçonnai un nouveau piège. Cependant, il réussit à m'inspirer confiance. Mais sachant que nous étions observés – car il y avait un petit judas très haut dans le coin du mur – je fus prudente.

« Le dimanche après-midi on apporta un message. Tous les habitants de la maison étaient très agités. Je les entendis discuter sans qu'ils s'en doutassent. On leur avait donné l'ordre de tuer le jeune homme. Je ne vous parle pas de la suite, parce que vous la connaissez déjà. Je croyais que j'aurais le temps de monter pour tirer les papiers de leur cachette et les emporter, mais je me heurtai à la bande. Alors je criai d'une voix perçante, pour que Mr Beresford entendît que je voulais retourner chez *Marguerite*. Je répétai ce nom trois fois, espérant qu'il amènerait Mr Beresford à penser au tableau. Il en avait décroché un, lui aussi, c'est ce qui m'avait inspiré des soupçons.

Elle s'arrêta.

— Alors, dit lentement sir James, alors les papiers sont toujours sous le carton du tableau, dans cette même chambre ?

— Oui.

La jeune fille était retombée sur le divan, épuisée par l'effort qu'elle venait de fournir.

Sir James se leva. Il regarda sa montre.

— Venez, dit-il. Nous devons partir immédiatement.

— Aujourd'hui ? demanda Quat'sous, surprise.

— Demain serait peut-être trop tard, dit gravement sir James. D'ailleurs, en y allant aujourd'hui, nous aurons peut-être la chance de saisir ce grand criminel, ce sombre génie : Mr Brown.

Il y eut un silence. Sir James continua :

— On vous a suivies ici, sans aucun doute. Quand nous quitterons la maison, on nous suivra de nouveau, *mais sans nous faire de mal, car le projet de Mr Brown est de se laisser guider par nous*. La maison de Soho est gardée par la police jour et nuit. Néanmoins, Mr Brown y entrera à notre suite, il risquera tout, dans le but de trouver l'étincelle qui doit faire

exploser la mine. D'ailleurs, en entrant, il ne risquera pas grand-chose, puisqu'il porte le masque d'un ami.

Quat'sous rougit.

— Mais il y a une chose que vous ne savez pas, que nous ne vous avons pas dite.

Ses yeux se rivèrent sur Jane.

— Qu'est-ce ? demanda sir James avec un regard perçant. Pas d'hésitations, Miss Quat'sous ! Avant d'y aller, nous devons être sûrs de nos faits.

Quat'sous, un instant, sembla paralysée.

— C'est tellement difficile, vous comprenez, si je me trompe, ce serait terrible.

Et regardant du coin de l'œil Jane, elle ajouta énigmatiquement :

— Elle ne me pardonnerait jamais !

— Vous voulez que ce soit moi qui dise la chose, n'est-ce pas ?

— Oui, sir James, je vous en prie ! Vous savez, *vous*, qui est Mr Brown.

— Oui, dit gravement sir James, je le sais. Je le sais *enfin* !

— Enfin. Tiens, et moi qui croyais...

— Vous croyiez ce qui était, Miss Quat'sous. Je suis moralement certain de son identité depuis la mort mystérieuse de Mrs Vandemeyer.

— Ah ! murmura Quat'sous.

— Car là, nous devons faire face à la logique des faits. Il n'y a que deux solutions : ou bien elle a pris le chloral elle-même, ce qui est inadmissible, ou bien...

— Ou bien ?

— Ou bien il était contenu dans le brandy qu'elle a bu. Il n'y a que trois personnes qui ont touché au brandy... vous, moi et Mr Julius Herrsheimer !

— Au début, la chose semblait impossible. Mr Herrsheimer, fils d'un des grands milliardaires américains, ne pouvait être Mr Brown ! Impossible ! Mais on ne peut échapper à la logique des faits. Souvenez-vous de l'émotion soudaine et inexplicable de Mrs Vandemeyer ! S'il vous faut une autre preuve, la voici : Vous souvenez-vous d'une allusion que je vous ai faite ?

Quelques mots de Mr Herrsheimer à Manchester m'ont prouvé que cette allusion, vous l'aviez comprise ! Moi, de mon côté, je m'efforçais de prouver que l'impossible était possible. Mr Beresford me téléphona pour me dire ce que j'avais soupçonné, à savoir : que la photographie de Miss Jane Finn n'avait jamais quitté le tiroir de Mr Herrsheimer...

Mais la jeune fille l'interrompit. Se levant subitement, elle s'écria avec colère :

— Vous souvenez-vous d'une allusion que je vous ai faite ? Que Mr Brown est *Julius* ? Julius mon propre cousin !

— Non. Miss Finn, répondit sir James. Pas votre cousin. L'homme qui s'intitule Julius Herrsheimer ne vous est nullement apparenté.

CHAPITRE XXVI

Mr BROWN

Ces mots de sir James firent l'effet d'une bombe explosant au milieu de la pièce. Les deux jeunes filles, pétrifiées de stupeur, regardaient le juriste. Celui-ci s'approcha de son bureau, et revint avec une coupure de journal qu'il tendit à Jane. Quat'sous la lut par-dessus son épaule. Mr Carter l'aurait reconnu. Il s'agissait de l'inconnu trouvé mort à New-York.

— Comme je viens de le dire à Miss Quat'sous, reprit le juriste, je me suis efforcé de prouver que l'impossible était possible. Le plus grand obstacle était le fait que Julius Herrsheimer n'était pas un nom d'emprunt. Quand ce fait divers me tomba sous les yeux, mon problème se trouva résolu. Il avait obtenu des renseignements avec sa photographie. Mais la veille de son départ pour l'Europe il fut attaqué et assassiné. On mutila le visage et on couvrit le corps de vêtements usés, pour qu'il ne fût pas reconnu. Mr Brown prit sa place. Il s'embarqua pour l'Angleterre. Aucun des amis et intimes du vrai Herrsheimer ne le vit partir. D'ailleurs, même s'ils l'avaient vu, cela n'aurait guère eu d'importance, car il jouait son rôle à merveille. Depuis, il s'est ligué avec ceux qui étaient chargés de le vaincre. Il a connu tous leurs secrets. Une fois seulement il a failli être démasqué : Mrs Vandemeyer savait son secret. Il ne voulait pas qu'on lui offrit cette rançon énorme, et il l'avait secrètement avertie de partir. Si Miss Quat'sous n'avait pas eu l'heureuse idée de changer de plan, elle n'aurait plus retrouvé Mrs Vandemeyer dans l'appartement. Menacé d'être trahi par elle, il commit un acte désespéré, croyant qu'en tant que Julius Herrsheimer on n'oserait pas le soupçonner. Il réussit presque, mais pas entièrement.

— Je ne peux pas le croire, murmura Jane. Il semblait admirable !

— Le vrai Julius Herrsheimer était admirable ! Et Mr Brown est un comédien de premier ordre. Demandez à Miss Quat'sous si elle ne l'a pas soupçonné, elle aussi !

Jane se tourna vers Quat'sous. Cette dernière soupira.

— Je ne voulais pas vous le dire, Jane, je savais que cela vous ferait de la peine. Et après tout, je n'étais pas sûre. Je ne comprends toujours pas pourquoi, s'il est Mr Brown, il nous a aidées à fuir !

Et Quat'sous conta brièvement à sir James l'histoire de leur fuite, en terminant par ces mots :

— Pourquoi l'a-t-il fait ? Je ne comprends pas !

— Moi je comprends ! Le jeune Beresford aussi, à en juger par ses actions. Comme dernier espoir, on avait décidé de laisser échapper Jane Finn, de façon qu'elle ne soupçonnât pas que c'était une mise en scène. C'est pourquoi ils permirent à Beresford de rester dans le voisinage et même de communiquer avec vous. Ils l'auraient supprimé au moment voulu. Julius Herrsheimer surgit en vrai chevalier et vous enlève comme dans un mélodrame. Des balles sifflent, mais ne tuent personne. Que serait-il arrivé ensuite ? Vous seriez allés droit à la maison de Soho et vous auriez pris le document que Miss Finn aurait confié à son cousin. Ou bien, s'il était entré le premier, il aurait déclaré que le document n'y était plus. En tout cas, le résultat eût été le même. Et je crois qu'il vous serait arrivé un accident à toutes les deux. Vous savez trop de choses, mes petites filles ! J'avoue qu'il m'a eu, ce Mr Brown, mais il n'a eu que moi !

— Tommy, dit doucement Quat'sous.

— Oui. Quand le moment vint où les adversaires allaient se débarrasser de lui, il se montra plus malin qu'eux. Néanmoins, je ne suis pas très rassuré sur son sort.

— Pourquoi ?

— Parce que Julius Herrsheimer est Mr Brown, dit froidement sir James. Un homme et un revolver ne suffisent pas à le vaincre...

Quat'sous pâlit.

— Que pouvons-nous faire ?

— Rien, avant d'être allés à la maison de Soho ! Si Beresford a gardé le dessus, il n'y a rien à craindre. Sinon, notre ennemi

nous trouvera prêts ! Il tira un revolver d'un tiroir du bureau, et le mit dans la poche de son pardessus.

— Nous voilà parés. Je vous connais trop bien, Miss Quat'sous, pour vous proposer de rester ici.

— Je l'espère bien !

— Mais Miss Finn, peut-être, est trop épuisée ?

À la surprise de Quat'sous, Jane secoua la tête.

— Non. J'irai aussi. C'est à moi qu'on a confié ces papiers. Je dois mener la tâche jusqu'au bout.

Sir James sonna le chauffeur et ils montèrent dans sa voiture. Durant le court trajet, le cœur de Quat'sous battit tumultueusement. En dépit de l'inquiétude que lui inspirait le sort de Tommy, elle éprouvait une sorte d'exaltation. Enfin, ils allaient triompher !

La voiture s'arrêta au coin du square. Sir James s'approcha d'un policier en civil, qui gardait la maison avec plusieurs autres, et lui dit quelques mots. Puis il rejoignit les jeunes filles.

— Personne encore n'est entré dans la maison. On la garde de tous les côtés, de sorte qu'ils en sont sûrs. Ceux qui tenteront d'entrer seront immédiatement arrêtés.

Le policier leur tendit une clef. Ils connaissaient bien sir James. Ils avaient également reçu des ordres au sujet de Quat'sous. Seule, la troisième personne leur était inconnue. Tous les trois entrèrent dans la maison, refermant la porte sur eux. Ils montèrent lentement l'escalier sale. Sur le palier se trouvait la niche où s'était caché Tommy. Quat'sous le savait par Jane, qui jouait encore à ce moment-là le rôle d'« Annette ». Elle regarda avec intérêt le velours usé. Même maintenant elle aurait pu jurer qu'il ondulait comme s'il y avait quelqu'un derrière. L'illusion était si forte qu'elle croyait presque entrevoir une forme sous le tissu... Peut-être Mr Brown-Julius était-il caché là...

Impossible ! Mais elle faillit retourner pour écarter le rideau...

Ils entrèrent dans la pièce qui avait servi de prison à Jane et à Tommy. Ici, personne ne pouvait se cacher, songea avec soulagement Quat'sous, puis, indignée, elle tâcha de se maîtriser. Ses nerfs la trahissaient – elle ne devait pas céder à

cette fantaisie morbide – à cette sorte d'intuition singulière que *Mr Brown était dans la maison...* Ah ! Qu'est-ce ? Un pas dans l'escalier ? Il y avait quelqu'un dans la maison ! Absurdité ! Elle commençait à devenir folle.

Jane était allée droit au tableau de Marguerite, elle le décrocha d'une main ferme. Il était couvert de poussière, et il y avait de grosses toiles d'araignées entre lui et le mur. Sir James lui tendit un canif, et elle détacha le carton de l'encadrement... Une page d'annonce tomba sur le sol. Jane la ramassa. Séparant les bords collés ensemble, elle tira deux minces feuillets couverts de caractères écrits à la main.

Cette fois, ce n'était pas un truquage !

— Nous l'avons, fit Quat'sous. Enfin !...

Le moment était d'une émotion poignante. Les craquements furtifs, les bruits imaginaires d'il y a un instant, étaient oubliés. Tous les trois n'avaient d'yeux que pour les papiers entre les mains de Jane.

Sir James les prit et les examina attentivement.

— Oui, dit-il avec calme, voilà le funeste traité !

— Nous avons réussi, dit Quat'sous, mais on sentait dans sa voix une vague terreur.

— Réussi, répéta comme en écho sir James, en pliant soigneusement le papier et en le plaçant entre les pages de son carnet.

Puis il jeta un regard curieux sur la chambre sordide.

— C'est donc ici que notre jeune ami a été emprisonné si longtemps ? dit-il. En vérité, c'est sinistre ! Remarquez l'absence de fenêtre, et l'épaisseur de la porte ! Ce qui se passerait ici ne serait jamais entendu par personne.

Quat'sous frissonna. Ces mots éveillèrent en elle une étrange frayeur. Et si vraiment quelqu'un se cachait dans cette maison ? Quelqu'un qui refermerait cette porte sur eux et les laisserait mourir comme des rats dans une souricière ? Puis elle se rendit compte de l'absurdité de son idée. La maison était gardée par la police, qui, s'ils tardaient à venir n'hésiterait pas à faire irruption et à fouiller la demeure. Elle sourit de sa propre pensée, et vit sir James l'observer d'un regard aigu. Il hochait doucement la tête.

— Vous avez raison, Miss Quat'sous. Vous flairez le danger. Moi aussi. Miss Finn, aussi.

— Oui, avoua Jane. C'est absurde, mais je n'y peux rien.

Sir James hocha de nouveau la tête.

— Vous sentez — nous sentons tous — *la présence de Mr Brown*. Oui — pas de doute — *Mr Brown est là...*

— Dans cette maison ?

— Dans cette chambre... Vous ne comprenez pas ? *Mr Brown, C'est moi...*

Pétrifiées, incapables de le croire, elles le contemplaient. Ses traits mêmes avaient changé. Elles avaient devant elles un homme différent. Il souriait, d'un sourire lent et cruel.

— Aucune de vous ne quittera cette pièce vivante ! Vous venez de dire que nous avons réussi. J'ai réussi, moi ! Le traité est à moi. Son sourire s'aiguisa, comme il regardait Quat'sous. Vous dirai-je comment cela se passera ? Tôt ou tard les agents de police feront irruption et trouveront trois victimes de Mr Brown, trois, pas deux, comprenez-moi bien ! Mais la troisième, heureusement, ne sera pas morte, blessée seulement, et pourra décrire l'attaque avec force de détails. Le traité ? Il est entre les mains de Mr Brown. Personne ne songera à fouiller les poches de sir James Peel Edgerton.

Il se tourna vers Jane.

— Vous m'avez dupé. Mes compliments. Mais vous ne le ferez jamais plus.

Il y eut un bruit léger derrière lui, mais, grisé par le succès, il ne tourna pas la tête.

Il plongea la main dans sa poche.

— Échec aux Jeunes Aventuriers ! dit-il et il leva lentement son revolver.

Mais, au moment où il faisait ce geste, une poigne de fer le saisit par-derrière. Le revolver fut arraché de sa main, et la voix de Julius Herrsheimer, avec son petit accent traînard, dit :

— Cette fois, vous êtes pris en flagrant délit, avec les papiers sur vous.

Le sang afflua au visage du grand avocat, mais sa maîtrise de soi fut magnifique. Il regarda longuement ses deux jeunes vainqueurs, et finalement son regard s'arrêta sur Tommy.

— Vous, murmura-t-il. Vous ! J'aurais dû m'en douter.

Il n'esquissait aucune résistance. L'étreinte de Julius se desserra. Alors vif comme l'éclair, celui qui avait été sir James Peel Edgerton, porta à ses lèvres sa main gauche, sur l'annulaire de laquelle étincelait un grand anneau.

— *Ave, Caesar ! moriturus te salutat*, dit-il les yeux fixés sur Tommy.

Puis son visage changea, et, avec un long frémissement convulsif, il s'écroula sur le sol, tandis qu'une odeur d'amandes amères montait dans l'air.

CHAPITRE XXVII

UN SOUPER AU SAVOY

Le souper offert par Mr Julius Herrsheimer à quelques amis, le soir du 30 demeurera toujours présent dans la mémoire des invités. Il eut lieu dans un salon particulier, et les ordres de Mr Herrsheimer furent brefs et énergiques. Il donna carte blanche, et quand un milliardaire donne carte blanche, rien ne résiste.

Toutes les primeurs étaient sur la table. Les garçons portaient avec une tendre précaution des bouteilles de vins fabuleux. Des fleurs et des fruits de toutes les saisons voisinaient miraculeusement. La liste des invités n'était pas longue. L'ambassadeur des États-Unis, Mr Carter, qui avait pris la liberté, d'amener un vieil ami, sir William Beresford, le pasteur Cowley, le docteur Hall, les deux jeunes aventuriers, Miss Prudence Cowley et Mr Thomas Beresford, et, *last not least*, comme invitée d'honneur, Miss Jane Finn.

Julius n'avait épargné aucun effort pour assurer le plus grand succès à Jane, ce soir-là. Un petit coup mystérieux à la porte avait fait paraître Quat'sous sur le seuil de l'appartement qu'elle partageait avec l'Américaine. C'était Julius. Il tenait un chèque dans sa main.

— Dites, Quat'sous, commença-t-il, voulez-vous me rendre service ? Prenez ceci, et arrangez-vous pour que Jane soit convenablement vêtue pour ce soir. Vous venez tous souper avec moi au *Savoy*. Ne regardez pas à l'argent ! Compris ?

— Compris. On va se débrouiller, fit Quat'sous, imitant l'Américain. On s'amusera comme des folles ! Ce sera un plaisir que d'habiller Jane ! C'est la plus jolie fille que j'aie vue de ma vie.

— Moi aussi, déclara Mr Herrsheimer avec ferveur.

Son ton fervent fit cligner de l'œil à Quat'sous, qui dit tout à coup d'une voix suave :

— À propos, Julius, je... je ne vous ai pas encore donné ma réponse.

— Votre réponse ? dit Julius.

Son visage pâlit.

— Vous savez, quand vous m'avez demandé... de... de vous épouser... balbutia Quat'sous, les yeux baissés à la manière des héroïnes d'il y a cinquante ans. J'ai réfléchi, et...

— Et ? demanda Julius.

Des gouttes de sueur perlaient sur son front.

Quat'sous leva soudain les yeux.

— Jeune idiot, dit-elle. Pourquoi diable l'avez-vous fait ? J'ai toujours senti que vous n'aviez même pas quat'sous d'amour pour moi !

— Oh ! Ce n'est pas vrai ! J'avais — j'ai toujours — une admiration... une estime... un respect...

— Hum ! fit Quat'sous. C'est le genre de sentiments qui ne durent pas, quand il y en a d'autres. Hein, mon vieux ?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, déclara Julius, subitement très rouge.

— Penses-tu comme tu ne sais pas ! dit en riant Quat'sous en refermant la porte, pour la rouvrir un instant après en ajoutant avec dignité :

— Moralement, j'estimerai toujours que j'ai été abandonnée !

— Qui était-ce ? demanda Jane quand Quat'sous rentra.

— Julius.

— Que voulait-il ?

— Je crois qu'il voulait vous voir, mais je ne le lui ai pas permis. Pas jusqu'à ce soir ! Il faut que vous fassiez une apparition éblouissante ! Venez ! *On va acheter des robes !*

Pour la plupart des gens, le 29 s'était passé d'une façon fort banale. On avait prononcé quelques discours qui n'avaient ému personne. Les journaux qui avaient fait des allusions à une grève générale et à l'inauguration d'une ère de terreur furent forcés de s'avouer trop hâtifs. Tommy avait eu raison. C'était l'œuvre d'un seul homme, et, avec sa mort, tout s'était écroulé. Kraménine avait précipitamment quitté Londres. La bande,

saisie de panique, s'était enfui d'Astley Priors, laissant des documents qui la compromettaient définitivement. En outre, on trouva dans la poche du mort un petit cahier contenant un plan de tout le complot. Muni de ces preuves, le gouvernement, à la onzième heure, avait convoqué une conférence. Les leaders de gauche plus modérés avaient consenti des compromis. Ce ne serait pas la guerre, mais la paix !

Les journaux du dimanche avaient annoncé la mort subite du célèbre avocat, sir James Peel Edgerton. Les journaux du lundi publièrent de longues nécrologies, retracant la brillante carrière du maître. On ne rendit jamais publics les détails de sa fin.

Seul Mr Carter gardait, gravée dans sa mémoire, la scène étrange qui s'était déroulée l'avant-veille dans la maison de Soho.

Il était entré dans cette pièce sordide pour trouver un grand homme, un ami de jeunesse, mort, trahi par lui-même. Il avait tiré de sa poche le fatal traité, et sur-le-champ, en présence des autres quatre participants, il l'avait brûlé... L'Angleterre était sauvée !

Et en cette soirée du 30, dans un salon du *Savoy*, Mr Julius Herrsheimer recevait ses invités.

Mr Carter arriva le premier. Il était accompagné d'un vieux gentleman d'aspect colérique, à la vue duquel Tommy rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— Ah ! fit le vieux gentleman en fixant les yeux sur lui. Ah ! ah ! monsieur mon neveu ! Il paraît que vous avez fait du bon travail ! Après tout, votre mère a dû vous élever comme il faut ! Laissons dormir le passé, hein ? Vous êtes mon héritier, et j'ai l'intention de vous faire une pension. En attendant, vous pouvez considérer Chalmers Park comme votre maison !

— Merci, monsieur, vous êtes vraiment... vraiment chic !

— Où est cette jeune personne dont on m'a tant parlé ?

Tommy présenta Quat'sous.

— Ah ! ah ! fit sir William, en la regardant. Les jeunes filles ne sont plus ce qu'elles étaient de mon temps !

— Si, monsieur, elles sont ce qu'elles étaient, répliqua Quat'sous. Leurs robes ont changé, mais leurs cœurs sont les mêmes.

— Vous avez peut-être raison. Elles étaient des friponnes, et elles le sont restées !

— C'est cela, répondit Quat'sous. Je suis une affreuse friponne moi-même !

— Je vous crois ! déclara-t-il en éclatant de rire, et il lui pinça l'oreille.

La plupart des jeunes femmes avaient horreur du « vieil ours ».

Mais la présence d'esprit de Quat'sous enchantait le vieux misogynie.

Ensuite arriva le pasteur, quelque peu intimidé par la compagnie brillante dans laquelle il se trouvait inopinément. Il était heureux que sa fille se fût distinguée, mais ne pouvait s'empêcher de la regarder de temps en temps avec une appréhension nerveuse. Cette fois Quat'sous se conduisit admirablement. Elle ne croisa pas une seule fois les jambes, soigna son langage et refusa fermement de fumer.

Puis vint le Dr Hall, suivi de l'ambassadeur des États-Unis.

— Veuillez vous asseoir, mesdames et messieurs, dit Julius après avoir fait les présentations. Quat'sous, je vous en prie.

Et il indiqua la place d'honneur. Mais Quat'sous secoua la tête.

— Non, c'est la place de Jane ! Quand on pense à ce qu'elle a supporté pendant toutes ces années, on tient à ce qu'elle soit la reine du festin, ce soir !

Julius lui jeta un regard reconnaissant, et Jane s'assit timidement à la place d'honneur. Jamais encore sa beauté n'était apparue aussi éblouissante. Quat'sous s'était fidèlement acquittée de sa mission.

La robe de haute couture que portait Jane s'intitulait « Le lys rouge ». D'un scintillement de lueurs rouge, bronze et or, sortaient les blanches épaules de la jeune fille ; une couronne de cheveux châtaignes cernait d'un halo sa tête exquise. Tout le monde la regardait avec admiration.

Bientôt Tommy fut sommé par toute la compagnie de donner une explication complète.

— Vous avez été affreusement discret dans toute cette affaire, l'accusa Julius. Vous m'avez fait croire que vous étiez parti pour l'Argentine ! Dire que vous et Quat'sous m'avez pris pour Mr Brown, réellement, ça me dépasse !

— Ce n'était pas leur idée à eux, dit gravement Mr Carter. Elle leur fut inculquée peu à peu comme un poison, par quelqu'un qui s'y entendait. Le fait divers cueilli dans le journal de New York lui inspira le plan qui a failli vous être fatal.

— Je ne l'ai jamais aimé, dit Julius. J'ai senti dès le premier instant en lui quelque chose de singulier, et je l'ai toujours soupçonné d'avoir imposé silence à Mrs Vandemeyer. Mais c'est seulement après avoir remarqué que l'ordre d'exécuter Tommy avait immédiatement suivi notre visite chez lui, que je l'ai soupçonné d'être le grand patron.

— Et moi qui ne me suis jamais doutée de rien ! se lamenta Quat'sous. Je me suis toujours crue tellement plus intelligente que Tommy, et voilà qu'il m'a battue à plates coutures !

Julius approuva.

— C'est Tommy qui nous a tous tirés de ce mauvais pas ! Au lieu de rester muet comme une carpe et rouge comme une tomate, qu'il triomphe de sa modestie et nous raconte tout !

— Allez-y ! Allez-y !

— Il n'y a rien à raconter, dit Tommy, extrêmement mal à l'aise. J'ai été un âne, jusqu'au moment où j'ai trouvé cette photo d'Annette, et où je me suis rendu compte que Jane Finn, c'était elle. Puis je me souvins qu'elle avait crié trois fois « Marguerite » et j'ai pensé au tableau, et voilà ! Alors, bien entendu, j'ai repassé tout cela dans mon cerveau pour découvrir où j'avais commis des gaffes.

— Continuez, dit Mr Carter, lorsque Tommy fit mine de se renfermer dans le silence.

— Cette affaire de Mrs Vandemeyer ne me laissait pas tranquille, depuis que Julius me l'avait racontée. Il paraissait hors de doute que lui ou sir James l'avait assassinée. Un des deux. Mais lequel ? Quand je trouvais la photo dans le tiroir de Julius, après avoir entendu sa version sur l'inspecteur Brown, je

le soupçonnai. Puis je me rappelai que c'était sir James qui avait découvert la fausse Jane Finn. Finalement, je décidai de parer aux deux cas. Je mis un mot pour Julius, lui disant que je partais pour l'Argentine, et je laissai tomber la lettre de sir James avec l'offre que vous connaissez, près de son bureau, pour qu'il vît que c'était vrai. Puis j'écrivis à Mr Carter et je téléphonai à sir James. Le mieux était de lui montrer que j'avais confiance en lui, c'est pourquoi je lui parlai de tout, sauf de la cachette que j'avais devinée. La façon dont il m'aida à retrouver les traces de Quat'sous et d'Annette me désarma un peu, mais pas entièrement. J'étais prêt à faire face à l'un d'eux, mais je ne savais quand même pas lequel ! C'est alors que je reçus un mot truqué de Quat'sous, et je compris tout !

— Mais comment ?

Tommy prit le billet qui était dans sa poche et le montra à tous.

— Voyez, c'est bien son écriture, mais je suis sûr que ce n'était pas d'elle à cause de la signature. Elle n'aurait jamais signé « Quat'sous ». Seul quelqu'un qui n'avait jamais vu sa signature pouvait le faire. Julius l'avait vue — il m'avait montré un mot d'elle, un jour — *mais sir James, non !* Après cela, tout devint simple comme bonjour. J'envoyai Albert immédiatement chez Mr Carter. Je fis mine de partir, mais revins secrètement. Quand Julius arriva dans sa voiture, je sentis que cela ne faisait pas partie du projet de Mr Brown, et qu'il y aurait sûrement des ennuis. Je savais bien que Mr Carter ne me croirait jamais sur parole, avant de voir de ses propres yeux...

— C'est vrai, je ne vous ai pas cru, avoua Mr Carter, plein de remords.

— C'est pourquoi j'envoyai Quat'sous et Jane chez sir James. J'étais sûr que tôt ou tard ils viendraient tous à la maison de Soho. Je menaçai Julius avec le revolver, parce que je voulais que Quat'sous le répétât à sir James, afin qu'il ne prît pas de précautions contre nous. Dès qu'elles furent parties, je dis à Julius d'arriver le plus tôt possible à Londres, et en route je lui racontai toute l'histoire. Nous parvinmes à temps à la maison de Soho et nous trouvâmes Mr Carter qui nous attendait. Après lui avoir parlé, nous entrâmes tous et nous nous cachâmes dans la

niche derrière le rideau. Il avait ordonné aux agents de déclarer, si on le leur demandait, qu'il n'y avait personne dans la maison. C'est tout.

Et Tommy s'arrêta, essoufflé.

Il y eut un silence.

— À propos, dit soudain Julius, vous vous trompez tous au sujet de la photo de Jane. On me l'a effectivement enlevée, mais je l'ai retrouvée.

— Où ? s'écria Quat'sous.

— Dans le petit coffre-fort caché au fond du placard de la chambre à coucher de Mrs Vandemeyer.

— Je savais que vous aviez trouvé quelque chose, dit Quat'sous avec reproche. À dire vrai, c'est ce qui m'a inspiré les premiers soupçons. Pourquoi me l'avez-vous caché ?

— J'avais certains soupçons, moi aussi ! La photo m'avait été enlevée une fois, et j'étais bien décidé à ne pas m'en séparer avant d'avoir commandé une douzaine de reproductions !

— Nous avons tous dissimulé quelque chose, dit Quat'sous pensive. Je crois que c'est le fait de travailler pour le service secret qui nous y a conduits.

Au milieu du silence général qui suivit ces aveux, Mr Carter tira de sa poche un petit cahier usé.

— Beresford vient de dire que je n'aurais pas cru sir James Edgerton coupable avant de le voir pris en flagrant délit. C'est vrai. Au fait, je serais peut-être resté incrédule si je n'avais lu le contenu de ce petit cahier. Il appartiendra désormais à Scotland Yard, mais jamais il ne sera porté à la connaissance du public. La carrière juridique de sir James ne nous le permettrait pas. Mais à vous, qui savez la vérité, je vais lire certains passages qui nous permettent de mieux pénétrer la mentalité extraordinaire de cet homme.

Il ouvrit le cahier, et tourna les pages minces.

— ... *C'est une folie que d'écrire mon journal. Je le sais. C'est une preuve documentaire contre moi. Mais je n'ai jamais reculé devant le danger. Et je ressens le besoin indicible de m'exprimer... Ce cahier ne sera trouvé que sur mon cadavre...*

« *Encore enfant, je me suis rendu compte de mes dons exceptionnels. Seul un sot se sous-estime. Mon intelligence était*

bien au-dessus de la moyenne. J'étais né pour réussir. Mais mon physique n'avait rien de frappant, j'avais un visage ordinaire, tranquille, banal.

« Dans mon adolescence, j'assistai au procès d'un assassin. L'éloquence du défenseur me fit impression. Pour la première fois, je me demandai si je n'allais pas me servir de mon talent dans ce domaine... Puis j'étudiai le criminel... Cet homme était stupide, incroyablement stupide. Je me sentis un mépris sans bornes pour lui. Il me vint à l'idée que le niveau des criminels, en général, était très bas. C'étaient les ratés, les déclassés, les rebutts de la société. Il est étrange que les hommes forts et intelligents n'aient jamais profité des possibilités immenses qu'offre le domaine du crime... Je jouai avec cette idée... Quel champ d'activité magnifique ! j'en avais le vertige...

« Je lus des ouvrages sur les criminels et le crime. Ils confirmèrent mon opinion. Rien que des malades, des dégénérés, des brutes – jamais un homme conscient et décidé. Je réfléchis. Supposons que j'arrive à couronner toutes mes ambitions, que je devienne avocat célèbre, député, ministre, et enfin Premier ministre ? Et puis après ? entravé à chaque pas par mes collègues, lié par le régime démocratique dont je ne serais qu'un pantin ! Non, je rêvais un pouvoir plus grand celui d'un autocrate ! Et cela, je ne le pouvais qu'en travaillant en dehors de la loi. Exploiter la faiblesse de la nature humaine, puis celle des nations – former une vaste organisation, et pour finir, renverser le pouvoir actuel, et gouverner ! Cette idée m'enivrait...

« Je vis qu'il me fallait mener deux vies. Un homme comme moi attire forcément les regards. Je devais avoir une carrière brillante qui masquerait mon activité réelle...

« Je devais également me constituer une personnalité. Je modelai mon attitude sur celle d'avocats célèbres, j'imitai leurs tics, leur magnétisme. Si j'avais voulu être acteur, je serais devenu le plus grand comédien du monde ! Pas de maquillage, pas de fausse barbe, pas de masque, rien que la personnalité ! Je l'enfilai comme un gant. – Quand je m'en départais, je redevenais moi-même, moyen, discret, normal, pareil à tant d'autres. Je m'appelais alors Mr Brown. Il y a des centaines de

gens ayant la même apparence... j'étais un des cent mille Brown, sans aucun visage personnel.

« Je réussis dans ma fausse carrière. C'était naturel. Je réussirai dans l'autre. Un homme comme moi doit réussir.

« J'ai relu la vie de Napoléon. Nous avons beaucoup de traits communs.

« Je défends souvent les criminels. Après tout, ce sont des hommes de mon royaume...

« Une ou deux fois seulement dans ma vie, j'ai eu peur. La première fois, c'était en Italie, à un grand dîner. Il y avait là le professeur D., l'aliéniste célèbre. On parla de folie. Il dit : « Beaucoup d'hommes sont fous sans que personne le sache. Ils ne le savent pas eux-mêmes. » En disant cela, il me regarda. C'était un singulier regard...

« Mes projets marchent bien... Une jeune fille est tout à coup tombée chez Wh. Je ne crois pas qu'elle sache réellement quelque chose. Mais il faut renoncer à l'Estonia... Pas de risque inutile !

« Tout va bien. Cette perte de mémoire est pourtant extrêmement ennuyeuse. Ce n'est pas du bluff. Une femme ne peut pas me tromper, MOI !

« – ... Le 29... C'est bientôt...

Mr Carter s'arrêta.

— Je ne lirai pas les détails du coup d'État projeté. Mais il y a là quelques lignes qui vous intéresseront :

— *« En suggérant à la petite de venir me voir d'elle-même, sur sa propre initiative, j'ai réussi à la désarmer. Mais elle a des éclairs d'intuition qui peuvent être dangereux... Il faut se débarrasser d'elle... Je ne peux rien sur l'Américain. Il me déteste et me soupçonne. Mais il ne peut rien savoir. Mon armure est sans faille... Quelquefois je crains d'avoir sous-estimé l'autre gamin. Il n'est pas brillant, mais il est difficile de le rendre aveugle en présence des faits... »*

Mr Carter ferma le cahier.

— Une grande intelligence, dit-il. Génie ou folie ? Qui pourrait le dire ?

Il y eut un long silence.

Puis Mr Carter se leva.

— Je voudrais porter un toast aux Jeunes Aventuriers dont l'entreprise a si magnifiquement réussi !

On but avec force acclamations.

— Il y a autre chose encore que nous voudrions savoir, continua Mr Carter.

Il se tourna vers l'ambassadeur des États-Unis.

— Je parle aussi en votre nom, je le sais. Nous prierons Miss Jane Finn de nous conter le récit que jusqu'ici, seule, a entendu Miss Quat'sous, mais avant de le faire, buvons à sa santé ! Je lève mon verre à la santé d'une des filles les plus courageuses d'Amérique, qui mérite la reconnaissance de deux grands pays !

CHAPITRE XXVIII

APRÈS

— C'était un beau toast, Jane, dit Mr Herrsheimer à sa cousine, qu'il accompagnait au *Ritz* dans sa Rolls Royce.

— Le toast aux Jeunes Aventuriers ?

— Non, le toast à votre santé. Il n'y a pas d'autre jeune fille au monde capable de faire ce que vous avez fait. Vous êtes admirable !

Jane secoua la tête.

— Je ne me sens pas admirable. Au fond, je me sens lasse et solitaire, et j'ai la nostalgie de mon pays.

— C'est bien de cela que je veux vous parler. J'ai entendu l'ambassadeur vous transmettre l'invitation de sa femme à venir habiter à l'ambassade. Ce n'est pas mal, mais j'ai un autre projet. Jane, je veux que vous deveniez ma femme ! Ne me dites pas non. Je sais que vous ne pouvez pas encore m'aimer, c'est impossible. Mais moi, je vous aime depuis que j'ai vu votre photo, et maintenant que je vous connais, je suis fou de vous ! Si seulement vous consentez, je ne vous ennuierai pas, vous ferez tout ce que vous voudrez. Si vous n'arrivez pas à m'aimer, je vous rendrai votre liberté. Mais je veux avoir le droit de vous aimer et de vous protéger.

— C'est bien ce qui me manque, dit-elle, nostalgique. Quelqu'un qui soit tendre avec moi. Oh ! vous ne savez pas combien je me sens solitaire !

— Si, je le sens. Donc, tout est arrangé, et je parlerai demain à l'archevêque pour une licence spéciale de mariage.

— Oh ! Julius !

— N'ayez pas peur, Jane ! Il serait absurde d'attendre, mais je n'exigerai pas que vous m'aimiez tout de suite.

Une petite main se glissa dans la sienne.

— Je vous aime déjà, Julius, dit Jane Finn. Je vous ai aimé dès le premier moment dans la voiture, quand la balle a effleuré votre joue...

Cinq minutes plus tard, Jane murmurait doucement :

— Je ne connais pas très bien Londres, Julius, mais est-ce que vraiment le chemin est si long du *Savoy* au *Ritz* ?

— Ça dépend de la façon dont on y va, expliqua Julius sans rougir. Nous y allons via Regent's Park !

— Oh, Julius ! Que pensera le chauffeur ?

— Les appointements qu'il touche l'empêchent de penser par lui-même. Voyons, Jane, je n'ai organisé ce souper au *Savoy*, que pour pouvoir vous accompagner chez vous. Je me demandais comment je réussirais à vous parler seul à seul. Quat'sous et vous étiez collées l'une à l'autre comme des jumelles siamoises. Encore un jour de ce système, et Beresford et moi serions devenus fous !

— Oh ! Est-il ?...

— Je vous crois qu'il l'est ! Follement !

— Je le savais, dit Jane, pensive.

— Comment ?

— À cause de tout ce que Quat'sous ne m'a pas dit.

— Je reconnais humblement votre supériorité ! dit Mr Herrsheimer, et il reprit les deux mains de Jane.

Pendant ce temps, les Jeunes Aventuriers, raides, rigides, silencieux et horriblement mal à l'aise, roulaient tous les deux dans un taxi qui, par une coïncidence singulière retournait également au *Ritz* via Regent's Park.

Une contrainte terrible semblait peser sur eux. Sans bien se rendre compte de ce qui s'était produit, ils se sentaient paralysés. La vieille camaraderie avait disparu.

Quat'sous ne trouvait rien à dire.

Tommy encore moins.

Ils étaient assis, droits et raides, évitant de se regarder. À la fin, Quat'sous fit un effort désespéré.

— C'était chic, pas vrai ?

— Rudement chic !

Silence.

— Il est bien, Julius ! hasarda de nouveau Quat'sous.

Tommy se dressa, subitement galvanisé.

— Vous ne l'épouserez pas, vous entendez ? dit-il d'un ton dictatorial. Je vous le défends.

— Oh ! fit humblement Quat'sous.

— Absolument ! M'avez-vous compris ?

— Mais il ne veut même plus m'épouser ! Il est éperdument amoureux de Jane ! Je suis sûre qu'il la demande en mariage en ce moment.

— Elle lui conviendra fort bien, dit Tommy d'un ton condescendant.

— Ne trouvez-vous pas qu'elle est la plus jolie femme qu'on puisse trouver ?

— Possible.

— Mais l'argent a plus d'importance que la beauté, n'est-ce pas ?

— Oh ! Quat'sous ! Moi, je vous... enfin ! Quat'sous, vous savez bien ce que je veux dire !

— J'aime bien votre oncle, Tommy, dit Quat'sous à la hâte, pour créer une diversion. À propos, qu'allez-vous faire ? Accepter l'offre de Mr Carter et occuper un poste d'État, ou bien répondre à l'invitation de Julius et accepter cette situation richement rémunérée en Amérique ?

— Herrsheimer est un brave type, mais je resterai dans notre pays. Je crois que vous vous sentirez mieux à Londres.

— Je ne vois pas le rapport.

— Mais moi, je vois !

Quat'sous le regarda du coin de l'œil.

— Il y a aussi l'argent, dit-elle méditative.

— Quel argent ?

— Nous recevrons chacun un chèque. Mr Carter me l'a dit.

— Lui avez-vous demandé combien ? demanda Tommy, sarcastique.

— Oui ! annonça triomphalement Quat'sous. Mais je ne vous le dirai pas !

— Quat'sous, vous me dépassiez !

— C'était chic, hein, Tommy ? J'espère que nous aurons encore des tas d'aventures !

— Vous êtes insatiable, Quat'sous. J'en ai assez pour le moment, je vous assure !

— Bah, il est vrai que courir les magasins et faire des emplettes est presque aussi amusant que d'avoir des aventures ! Songez à la volupté d'acheter des meubles anciens, et des tapis d'Orient, et des rideaux de satin aux dessins futuristes, et des tables basses en bois poli, et des divans avec des tas, des tas de coussins...

— Pardon, interrompit Tommy. Tout ça, c'est pour quoi ?

— Pour l'appartement !

— Quel appartement ?

— Vous croyez que je ne veux pas le dire, eh bien, moi, je le dirai ! *Notre appartement* : Voilà !

— Ma chérie ! s'écria Tommy en la saisissant dans ses bras. J'étais décidé à vous le faire dire ! Je me dois une revanche pour l'impitoyable dureté avec laquelle vous m'avez écrasé chaque fois que j'ai tenté d'être sentimental.

Quat'sous posa la tête sur son épaule. Le taxi poursuivit son chemin autour de Regent's Park.

— Vous ne m'avez pas encore fait une demande en règle, remarqua Quat'sous. Ce que nos grand-mères auraient appelé une proposition. Mais après avoir entendu ce nigaud de Julius, je suis presque décidée à vous en dispenser.

— Avec ou sans proposition, ne croyez pas que vous vous débarrasserez de moi ! On se mariera de toute façon !

— Le mariage, dit Quat'sous, est qualifié tantôt de port, tantôt de refuge, tantôt d'enfer, tantôt de paradis, etc., etc. Mais moi, je sais ce que c'est que le mariage !

— Qu'est-ce ?

— C'est une aventure !

— La plus belle des aventures, dit Tommy.

FIN